PQ
2421
.S2
M5
1892
SMRS

ROMANS CHOISIS.

60 cents each,

or less than one half the price charged for the Paris editions

No. 1.—DOSIA, - - - By Mme. Henry Gréville.

No. 2.—L'ABBE CONSTANTIN, - By Ludovic Halévy.

No. 3.—LE MARIAGE DE GÉRARD, By Andre Theuriet.

No. 4.—LE ROI DES MONTAGNES, - By Edmond About.

No. 5.—LE MARIAGE DE GABRIELLE, By Daniel Lesueur.

No. 6.—L'AMI FRITZ, - - By Erckmann-Chatrian.

No. 7.—L'OMBRA, - - - By A. Gennevraye.

No. 8.—LE MAITRE DE FORGES, - By Georges Ohnet.

No. 9.—LA NEUVAINE DE COLETTE. * * *

No. 10.—PERDUE. - - By Mme. Henry Gréville

No. 11.—MADEMOISELLE SOLANGE, (Terre de France.) By Franois de Julliot
Ouvrage couronné par l'Académie Française.

No. 12.—VAILLANTE, ou CE QUE FEMME VEUT, By Jacques Vincent. (Montyon prize.)

No. 13.—LE TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGTS JOURS, - - - - By Jules Verne.

No. 14.—LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE. By Octave Feuillet

No. 15.—LA MAISON DE PENARVAN. By Jules Sandeau

No. 16.—L'HOMME A L'OREILLE CASSÉE By Edmond About

Others in Preparation:

LA MAISON

DE

PENARVAN

PAR

JULES SANDEAU.

NEW YORK :
WILLIAM R. JENKINS,
EDITEUR ET LIBRAIRE FRANCAIS,
851 & 853 SIXTH AVENUE

1891

BOSTON : CARL SCHOENHOF.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lamaisondepenarv00sand

LA MAISON
DE
PENARVAN

I.

L'ÉPOQUE où les provinces de l'ouest se soulevèrent contre la république, la famille de Penarvan était, par son ancienneté, une des plus considérables de Bretagne : elle disparut dans la tourmente qui dévasta cette terre héroïque. MM. de Penarvan, ils étaient quatre frères, tombèrent foudroyés tous quatre à l'affaire de La Tremblaye. L'épitaphe de ces jeunes guerriers se trouve dans Xénophon : "Ils moururent irréprochables dans la guerre et dans l'amitié." Lorsqu'on les rapporta sans vie au château d'où ils étaient partis quelques semaines aupa-

ravant dans tout l'éclat de la jeunesse, le vieux marquis, leur père, appuyé sur sa fille, les reçut debout au pied du perron. Sa bouche resta muette, ses yeux ne versèrent pas une larme. Il contempla longtemps sa race anéantie, puis il se découvrit pieusement et s'inclina dans un suprême adieu. Deux jours après, il montait à cheval, et, malgré son grand âge, se rendait au camp de M. de Lescure. Il se battit comme un lion, passa la Loire avec l'armée vendéenne, et fut tué aux portes du Mans. Mlle de Penarvan avait suivi son père. Après des vicissitudes inouïes, elle put rentrer dans le domaine où elle était née, et prendre possession des débris de son héritage qu'avaient largement échancré les confiscations d'une part, et de l'autre cent mille écus versés par le marquis dans les caisses de l'armée catholique ; les fureurs de la guerre civile avaient à peu près dévoré le reste. Ruiné par l'incendie, le château n'offrait plus qu'un seul corps de logis qui fût habitable ; les fermes d'alentour, ouvertes à tous les vents, laissaient voir leurs foyers déserts, où croissaient déjà les ronces et les orties. Mlle de Penarvan s'installa fièrement dans sa pauvreté : il y a des âmes qui ne relèvent point de la fortune.

Mlle Renée de Penarvan était née à l'ombre des tours féodales, derniers vestiges de l'antique demeure des ancêtres, aux flancs de laquelle s'adossait, comme un nid contre une aire, le manoir des neveux. Orpheline de sa mère dès sa plus tendre enfance, elle avait grandi en pleine liberté au milieu de ses frères, qui, élevés eux-mêmes en gentilshommes campagnards, encourageaient à plaisir ses goûts aventureux et ses mâles instincts, héréditaires dans leur famille. Le marquis y prêtait la main ; il n'avait pas de plus grande joie que de courir le cerf avec sa fille, et rien n'était charmant comme les départs pour la chasse ; le seigneur breton, entouré de ses quatre fils, la jeune amazone en tête, tous à cheval, et s'enfonçant, au bruit des fanfares, dans la profondeur des bois. Cette éducation toute virile avait développé chez Mlle Renée plus de force que de grâce, plus d'énergie que de tendresse. A dix-huit ans, on eût dit une héroïne des temps chevaleresques. L'abbé Pyrmil, qui possédait à fond son histoire de Bretagne, et avait la manie d'en mettre un peu partout, la comparait à Jeanne de Penthièvre, et plus volontiers à la comtesse de Montfort. Elle était belle, mais, quoique blonde et blan-

che, d'une beauté moins faite pour inspirer l'amour que le respect. Ses cheveux, d'une rare magnificence, couronnaient un front droit et ferme. Le nez était aquilin et fier, le regard impérieux et hautain, la bouche facilement dédaigneuse. Sans manquer d'élégance, sa taille n'avait rien des formes éthérées que les poètes poursuivent dans leurs rêves ; Mlle Renée eût porté sans fléchir l'armure des guerrières auxquelles l'abbé Pyrmil se plaisait à la comparer. L'orgueil de race, le plus légitime de tous après celui qu'on tire de son propre mérite, se trahissait dans ses gestes et dans son maintien. Cet orgueil, qui devait être l'unique passion de sa jeunesse et le supplice du reste de sa vie, l'avait prise presque au berceau. Son imagination s'était nourrie de bonne heure des chroniques de sa maison ; grâce aux leçons de l'abbé Pyrmil, le culte des aïeux devint chez elle une sorte d'idolâtrie.

L'abbé Pyrmil était un pauvre abbé qui devait tout aux Penarvan, chez qui son père avait été fermier. En sortant du séminaire, il était entré au château, où il achevait l'éducation des jeunes gens et disait la messe les dimanches et les jours de fête. Qu'il fût le modèle des chape-

lains, je n'oserais pas l'affirmer ; mais à coup sûr on pouvait voir en lui le phénix des précepteurs, car il était modeste avec un modeste savoir. Il passait d'ailleurs pour un puits de science à dix lieues à la ronde, et, si le mérite se mesurait à la taille, sans aucun doute il en eût remontré à tous les pères de l'église, jamais abbé si haut perché sur ses jambes ne s'étant rencontré dans la chrétienté. La nature l'avait fait si long et si mince, qu'on tremblait pour lui les jours de grand vent. Tel qu'il était, avec ses jambes de héron, son corps passé au laminoir, ses yeux d'un gris pâle et sa face blême, d'où s'élançait un nez impétueux on ne pouvait s'empêcher de l'aimer, tant il y avait de douceur affectueuse dans son regard et de bonté vraie dans son cœur. Une âme reconnaissante et dévouée logeait sans bruit sous cette enveloppe ridicule. Le bon abbé était tout Penarvan. Si l'on fût venu lui dire que le marquis n'était pas d'aussi bonne maison que le roi, quoique d'humeur très pacifique, il n'eût pas pris plaisamment la chose ; quant aux enfants, il estimait que jamais si belle lignée n'avait fleuri sur les marches d'un trône. Son dévouement, ou plutôt sa dévotion pour cette famille,

débordait sur toute la race, et remontait de génération en génération jusqu'aux ancêtres les plus reculés. Il s'était consacré à la glorification de leur mémoire, comme si sa reconnaissance n'eût pas trouvé à s'exercer suffisamment sur leurs descendants. Les Penarvan étaient sa marotte. Il les connaissait tous ; pour les dénicher un à un dans les broussailles du passé, il avait fureté partout, fouillant chroniques et légendes : on n'est pas bien sûr que, par excès de zèle, il n'en ait pas inventé quelques-uns Cette chasse aux aïeux avait fini par absorber les forces vives de son intelligence. Il ne rêvait que Penarvan ; tous ses discours en étaient farcis. Quoi qu'on s'avisât de dire ou de faire, à propos de rien et à propos de tout, il avait à toute heure un Penarvan tout prêt, qu'il tirait de son sac et qu'il vous jetait à la tête. On peut croire que les Penarvan de l'abbé Pyrmil étaient tous des héros incomparables ; les Clisson et les Du Guesclin n'allaient pas à la cheville du plus petit d'entre eux. Le plus souvent c'était à table, entre la poire et le fromage, qu'il racontait leurs grands coups d'épée ; une fois parti, le diable ne l'eût pas arrêté. Il combattait avec Gautier de Penarvan sous la bannière de Jeanne

de Flandre ; il suivait Guy de Penarvan aux croisades, pourfendait avec lui les infidèles, et ne le quittait qu'après l'avoir enterré à la Massoure ; avec Alain de Penarvan, surnommé *Jambes-Tortes*, il taillait en pièces les Normands sous les murs de Nantes, et purgeait la Bretagne de ces hordes sauvages. Dans la gloire authentique de ce dernier fait d'armes, il y avait bien quelque chose qui le chagrinait : un Penarvan s'était rencontré qui n'avait pas la jambe bien faite ! C'était pour lui un éternel sujet de douloureux étonnement.

Malgré le respect qu'ils avaient pour l'illustration de leur sang, le marquis et ses fils bâillaient parfois un peu en écoutant l'abbé ; mais Mlle Renée était tout oreilles, et ne se lassait pas de l'entendre. Elle ne s'en tenait pas aux récits qui étaient comme le complément obligé du dessert de chaque repas ; elle avait avec lui de longs entretiens dont les Penarvan faisaient tous les frais, et qui achevaient d'exalter son orgueil. Ils s'oubliaient des journées entières dans la galerie des portraits de famille ; on pense si ces jours-là notre chapelain s'en donnait à cœur-joie ! Le soir, ils se promenaient ensemble sur les plates-formes de l'ancien châ-

teau, et l'abbé disait les sièges qu'avait soutenus la vieille habitation féodale. Mlle Renée sentait son imagination s'enflammer ; elle s'indignait du calme plat de la vie moderne, regrettait les époques de luttes et de mêlées ardentes, et ne se gênait pas pour gourmander l'existence oisive de ses frères, qui se faisaient un jeu de ses mutineries, jugeant qu'il était plus facile de s'amuser de ses travers que de les corriger. Cependant l'heure approchait où cette étrange personne allait être servie à souhait. Déjà grondait sourdement la tempête qui devait ébranler le monde ; la révolution éclata. Mlle Renée traversa sans pâlir ces temps d'épouvante. Elle ensevelit elle-même ses frères, moins éplorée que jalouse d'une si belle fin ; si son père eût voulu la croire, au lieu de passer la Loire, ils auraient mis eux-mêmes le feu à leur château et attendu la mort sur ses débris fumants. La grande guerre terminée, lorsqu'après avoir erré de ferme en ferme, elle rentra seule dans son domaine en ruines, c'en était fait des Penarvan ! Elle prit le deuil de sa race entière, et, attestant tous ses aïeux, jura de porter jusqu'à son dernier jour le nom dont elle était l'unique et dernière héritière. Elle avait alors

vingt et un ans : c'était se condamner bien jeune à un célibat perpétuel.

Une semaine au plus s'était écoulée depuis son retour ; quelques-uns des serviteurs dispersés pendant son absence étaient venus se grouper autour d'elle. Bien que le chiffre de son patrimoine fût singulièrement réduit et ne lui permît guère de tenir un grand état, elle avait déclaré qu'elle n'en renverrait aucun, et qu'elle accueillerait tous ceux d'entre eux qui ne craindraient pas de se rallier à sa fortune. Un peu d'ordre commençait à renaître dans cette demeure où l'on eût cherché vainement quelques vestiges de son ancienne splendeur. Le château mutilé se mirait tristement dans les eaux de la Sèvre nantaise, et ne reconnaissait plus ses tourelles noircies et dépareillées. L'intérieur était encore plus désolé : les bandes républicaines avaient passé partout comme une trombe. Du luxe héréditaire au sein duquel elle avait grandi, la jeune héroïne ne regrettait que les archives de sa maison et les portraits de ses ancêtres, devenus la proie des flammes. La dévastation qui régnait autour d'elle semblait s'harmoniser avec sa destinée. Elle avait décidé que les murs écroulés ne seraient jamais relevés:

c'était sa volonté que l'habitation de ses pères portât éternellement, elle aussi, le deuil de la famille éteinte. Son premier soin avait été de s'enquérir du seul ami qu'elle espérât retrouver ici-bas : personne n'avait pu lui donner des nouvelles de l'abbé Pyrmil. Qu'était-il devenu ? sur quels récifs la tempête l'avait-elle jeté ? vers quelles grèves solitaires l'avaient conduit ses longues jambes ? Le marquis, en partant, lui avait confié la garde du manoir ; on supposait que le pauvre abbé était tout simplement enfoui sous les décombres. Mlle Renée le pleurait : elle pleurait le confident et le flatteur du sentiment qui remplissait sa vie.

Un soir qu'elle était assise sur une des marches disjointes du perron, elle vit s'allonger sur le gazon de l'avenue une ombre grêle qui partait du fond de l'allée, et que le soleil couchant projeta d'un seul jet jusque sur la façade du château. Ce ne pouvait être que l'ombre du corps de l'abbé Pyrmil. En effet, c'était lui, s'avançant à pas lents. En quel état, juste ciel ! Hâve, les yeux hagards, tous ses vêtements en lambeaux. En apercevant Mlle Renée, qu'il ne comptait plus revoir, il poussa un cri de joie et tendit ses bras vers elle. La jeune châtelaine

s'était levée pour le recevoir ; avec la dignité d'une reine elle lui donna sa main à baiser.

— Monsieur l'abbé, dit-elle, nous sommes, vous et moi, tout ce qui reste de la famille.

A ces mots, l'abbé sentit tout son être se fondre et s'exhaler dans un hymne de gratitude. Il saisit la main de Mlle de Penarvan, la couvrit de baisers et de larmes, et pensa mourir à ses pieds.

Échappé par miracle au sac du domaine, il s'était mis à la recherche du marquis et de sa fille. Il avait passé la Loire et joint à Laval la queue de l'armée vendéenne ; là, il avait appris la mort du vieux gentilhomme. On ignorait le sort de Mlle Renée ; elle avait disparu dans la déroute du Mans. Après s'être adressé vainement aux soldats et aux chefs, il avait battu plus de soixante lieues de pays, vivant à la grâce de Dieu, ne mangeant pas tous les jours, dormant la nuit sous les genêts, s'aventurant jusque dans les villes, traqué parfois comme une bête fauve, demandant la fille du marquis à toutes les métairies, à tous les buissons et à tous les faubourgs. L'instinct de son cœur l'avait ramené au château. Il n'attendait plus rien en ce monde ; tout son espoir, toute son

ambition était de revoir une fois encore le logis tant aimé, et de s'éteindre bientôt sur le seuil où il avait attaché sa vie. On comprend ce qu'il dut éprouver en retrouvant enfin celle qu'il avait si longtemps cherchée, son élève chérie, sa gloire, son orgueil : le dernier sang des Penarvan ! Il ne fallait rien moins que cela pour lui rendre la force de vivre. Dans l'existence errante qu'il venait de mener, il avait résolu un problème qu'on aurait pu croire impossible : le malheureux avait maigri. Sa taille en paraissait plus longue, et, quoiqu'il eût passé depuis longtemps l'âge de croissance, Mlle Renée remarqua qu'il avait grandi.

L'abbé Pyrmil paya sa bienvenue de façon à montrer qu'il joignait, par un rare privilége, la prévoyance de la fourmi aux qualités les plus aimables. En prévision de la visite des *bleus*, après le départ du marquis, il avait déménagé en secret et caché soigneusement dans les oubliettes de l'ancien château tous les objets auxquels il savait que Mlle Renée tenait le plus, et aussi quelques autres que la jeune héritière ne serait peut-être pas fâchée de retrouver L'abbé avait pensé à tout, même à Fergus, grand lévrier blanc, aux jarrets de fer, qui ne

la quittait pas, et qu'elle aimait d'une affection particulière : avant de s'éloigner, il l'avait mis en pension chez de pauvres gens qui habitaient du côté de Tiffauges. Dans la semaine qui suivit le retour de son précepteur, Mlle de Penarvan fut obligée d'aller à Chollet pour quelques emplettes de première nécessité. Elle partit un matin, dans une méchante carriole attelée d'un cheval de ferme qu'on s'était procuré à grand'peine ; elle devait revenir le soir. L'abbé avait imaginé un prétexte pour se dispenser de l'accompagner : il employa bien sa journée. A la tombée de la nuit, la carriole déposait Mlle Renée au bas du perron. Au même instant, la porte du manoir s'ouvrit, et Fergus se jeta sur sa belle maîtresse dans un de ces transports de joie et de tendresse dont nos chiens n'ont pas encore donné le secret à nos amis.—Te voilà, c'est toi ! disait-elle en le caressant. D'où viens-tu? qui t'a ramené ?.... Nous ne chasserons plus ensemble, et tu vas faire de maigres dîners. —L'abbé, présent à cette scène, se taisait et souriait d'un air fin. Il offrit galamment son bras, et l'on passa dans la salle à manger. Rien n'était changé au menu de la veille, mais la table étincelait de tout le luxe des festins d'autrefois :

cristaux, porcelaines de Sèvres, argenterie, vaisselle plate, le tout aux armes de la famille, rien n'y manquait, pas même les serviettes de toile damassée, avec le chiffre des Penarvan brodé aux angles, et surmonté d'une couronne de marquis. Un petit ragoût fumait piteusement au milieu de ces richesses, et deux chaises de paille grossière attendaient humblement les convives. Dans son empressement à se rendre agréable, l'abbé avait rangé symétriquement près de chaque couvert quatre verres de grandeur inégale, oubliant qu'il n'y avait pas de vin au logis et qu'on n'y buvait que de l'eau. Mlle Renée ne put s'empêcher de sourire.— Monsieur l'abbé, c'est là un de vos tours, dit-elle assez gaiement.—Ce ne fut qu'un éclair. Elle s'attrista vite, et, jetant un regard de dédain sur les épaves de son opulence, elle qui depuis plusieurs mois dînait sans nappe, avec une fourchette d'étain : — Ce n'est point là, dit-elle en soupirant, ce qu'il fallait sauver ! — Elle mangea du bout des dents, en silence, et ne s'occupa que de Fergus, qui gambadait autour de la table comme aux meilleurs temps. Le repas achevé, elle se retira, sans avoir remercié l'abbé. Dans sa chambre à coucher, elle recon-

nut çà et là la plupart des jolis riens qui étaient naguère le duvet de son nid : ses boîtes, ses écrins, ses coffrets de bois des îles, remplis de gants et de mouchoirs d'où s'exhalait encore le parfum des jours heureux. Elle vit tout cela d'un œil sec, fourragea tout d'une main fiévreuse. La colère qui grondait en elle, et que rien ne gênait plus, éclata. — Voilà donc à quoi avait songé l'abbé ! voilà le résultat de son dévouement à la gloire des Penarvan ! Quelques paires de gants, quelques douzaines de verres et d'assiettes, voilà, grâce à lui, ce qui restait d'une race de preux ! — Elle frappait du pied le parquet, et répétait en s'indignant : — Est-ce donc là ce qu'on devait sauver? — Elle finit par s'apaiser. A défaut de tendresse, elle avait la bonté des âmes haut placées. Après s'être emportée contre le chapelain, elle en vint bientôt à s'accuser d'injustice, de dureté ; pensant le trouver au salon, elle s'y rendit pour réparer ses torts. C'était là en effet que l'attendait l'abbé, dans une attitude pleine de calme et de dignité. A peine eut-elle fait quelques pas dans cette vaste salle, qu'elle avait vue, la veille encore, dépouillée et nue comme une grange, elle s'arrêta brusquement :

ses narines se dilatèrent, son front s'illumina, l'azur froid de ses yeux jeta une lueur bleuâtre pareille au reflet de l'acier. Tous les Penarvan, accrochés aux murailles dans leurs cadres de bois de chêne, semblaient sourire tristement au dernier rejeton de leur tige brisée. Après quelques minutes de muette contemplation, elle marcha droit au portrait de son père. Au-dessous pendaient en faisceau quatre épées : c'étaient les épées de ses frères. Elle en détacha une et la baisa religieusement sur la garde. Puis elle s'approcha d'une table sur laquelle étaient étalées les chartes de sa famille. Elle regarda longtemps, avec une émotion contenue, les parchemins jaunis, aux larges sceaux de cire. Enfin elle s'avança vers l'abbé, qui se tenait au coin de l'âtre, et d'une voix grave elle lui dit : — Monsieur l'abbé, embrassez-moi. — Elle ne pleurait pas, mais des larmes coulaient sur les joues de l'abbé. Ce fut le plus doux moment de sa vie.

Ils passèrent l'hiver au coin du feu : les vieilles poutres ne manquaient pas, et si l'on dînait mal au manoir, en revanche on s'y chauffait bien. Les soins de l'existence ne les préoccupaient ni l'un ni l'autre ; ils vivaient de peu

et se tenaient pour satisfaits. Leur pauvreté, leur isolement les mettaient à l'abri de toutes perquisitions, et leur permettaient d'attendre en paix des jours meilleurs. Les Penarvan étaient, comme par le passé, l'unique sujet de leurs entretiens. L'abbé se demandait avec stupeur s'il était bien vrai qu'il n'y eût plus de Penarvan sur terre. Tantôt il se révoltait contre la réalité et refusait de croire qu'une si grande famille fût à jamais éteinte ; tantôt il comptait sur l'intervention céleste, il attendait tout du Dieu puissant qui avait rallumé le flambeau de David. Plus d'une fois déjà cette illustre maison s'était vue au penchant de sa ruine : la droite du Seigneur l'avait toujours relevée à temps. Pour n'en citer qu'un seul exemple, le sire Alain de Penarvan *Jambes-Tortes*, lorsqu'il était rentré dans son château-fort après avoir écrasé les Normands, avait trouvé, lui aussi, son foyer désert et ses tours saccagées. Il ne restait plus qu'un Penarvan au monde, c'était lui, et il comptait soixante ans sonnés. Eh bien! le sire Alain n'avait pas abandonné la partie ; il s'était marié en secondes noces avec une demoiselle Berthe de Roquetaillade, et en avait eu huit fils, tous bien venus. Mlle Renée répon-

dait avec une grande fermeté que les folles espérances étaient hors de saison aussi bien que les lâches regrets. Le marquis et ses fils avaient clos dignement l'épopée de leurs pères; il s'agissait pour elle de ne point mentir à son sang. Elle vieillirait dans la religion des souvenirs, et son nom, condamné à périr, ne s'éteindrait du moins qu'avec elle. Si elle ne devait rien ajouter à l'héritage de gloire qu'elle avait recueilli, elle saurait le garder pieusement et le maintenir dans son intégrité ; puisque le sort avait permis que sa maison tombât en quenouille, elle montrerait que la quenouille était moins faite pour filer la laine d'un ménage que pour servir de hampe à la bannière d'une famille de guerriers. L'abbé l'admirait en silence et s'applaudissait modestement d'avoir formé par ses leçons cette âme vraiment romaine. Tout cela était fort beau sans doute; cependant les journées se traînaient péniblement et ne finissaient pas. Le château, que les frères de Mlle Renée remplissaient naguère du bruit de leur jeunesse, était morne comme un tombeau. N'était-ce pas un tombeau en effet, un mausolée où deux âmes fidèles entretenaient la lampe sépulcrale ? La vie s'était retirée même

des alentours. Les fermes éventrées jonchaient le sol de leurs débris ; la terre restait sans culture. Pas un filet de fumée à travers les rameaux dépouillés et chargés de givre. On n'entendait que le sifflement de la bise et le fracas de la Sèvre, qui se brisait contre ses barrages. Il n'y avait de vivant dans ces campagnes désolées que les corbeaux le jour, et la nuit les fresaies ; on se réveillait tout surpris et presque joyeux, quand par hasard, aux premières lueurs de l'aube, quelques coqs enroués qu'avait épargnés la guerre civile sonnaient la diane dans les environs. Mlle Renée ne s'ennuyait pas ; seulement il y avait des soirées où quelques Penarvan de rechange auraient été les bienvenus. Elle acceptait sa destinée ; mais elle n'avait que vingt et un ans, et quand elle mesurait du regard la longueur de la route qu'il lui restait à parcourir sans autre compagnie que celle de l'abbé, elle ne pouvait se défendre d'un vague sentiment d'effroi. Elle irait vaillamment jusqu'au bout; mais déjà, dans la monotonie des jours inoccupés, la jeunesse immolée gémissait sous l'armure de l'héroïne. Il fallait à ce mâle esprit un élément d'activité que pût accepter

son orgueil. Où le prendre ? Ce fut l'abbé qui le trouva sans le chercher.

Depuis quelques semaines, l'abbé paraissait en proie à de violentes préoccupations qu'il s'efforçait vainement de dissimuler ; tout le trahissait, sa figure, son attitude, son langage décousu, ses distractions, ses négligences de toilette. Un matin il était allé à la ville sans en rien dire, et Mlle Renée, le front collé contre une vitre, l'avait vu rentrer mystérieusement avec un énorme rouleau que cachaient mal les pans râpés de sa lévite. Aux repas, il mangeait à peine et répondait tout de travers aux questions qu'on lui adressait. Un soir, au salon, il était resté près d'une heure sans parler des Penarvan. Par le vent, par la pluie, par la neige, on voyait son long corps se dresser tout-à-coup sur les plates-formes de l'ancien château ; il marchait à grands pas, s'arrêtait, prenait sa tête entre ses mains, et s'échappait pour aller s'enfermer dans la pièce qui servait autrefois de bibliothèque, et où gisaient encore pêle-mêle sur le plancher poudreux quelques douzaines de livres que rongeaient les rats. Faut-il le dire ? l'abbé Pyrmil avait tout l'air d'un homme qui fait des vers. Mlle Renée s'en inquiétait ;

mais comme c'était la nature la moins curieuse et la plus discrète qu'il y eût, elle ne songeait pas à l'interroger.

Un jour, pendant qu'il se livrait sur les plates-formes à une gymnastique effrénée, elle entra dans la bibliothèque, fort innocemment à coup sûr ; elle ignorait qu'il eût fait de cette pièce le sanctuaire de ses méditations. Elle venait y chercher un livre, et fut assez surprise de découvrir, en entrant, l'installation improvisée d'un modeste cabinet de travail. Une forte odeur de tabac en poudre y dénonçait la présence assidue de l'abbé : l'abbé prisait, c'était son seul défaut. Une table boiteuse, assujettie par des tranches de liège, occupait l'embrasure d'une fenêtre sans rideaux. Cette table, sous laquelle la peau d'une loutre, jadis pêchée par l'abbé dans la Sèvre, remplissait les fonctions de chancelière, était tout un tableau flamand. Pour écritoire, une tasse de porcelaine ébréchée ; d'un côté la calotte du chapelain, de l'autre sa tabatière d'argent niellé, présent du marquis ; sur les feuillets d'un livre ouvert, une croûte de pain et quelques noix, débris d'un déjeuner d'anachorète ; puis, çà et là, plumes taillées et plumes non taillées, pa-

pier blanc et papier noirci, et, au milieu de ce désordre pittoresque, un cahier sur la couverture duquel s'étalaient en lettres majestueuses ces mots qui sautèrent aux yeux de Mlle Renée : *Histoire de la maison de Penarvan*, par l'abbé Pyrmil. Les mystères de l'abbé étaient dévoilés. Elle prit le cahier, l'emporta au salon, et se plongea dans la prose de son précepteur. A part le premier chapitre, qui se trouvait complet et mis au net, l'histoire de la maison de Penarvan, par l'abbé Pyrmil, n'offrait encore qu'un recueil indigeste de brouillons et de notes éparses. Mlle Renée les parcourait de l'œil et du pouce, quand l'abbé se glissa en grelottant par la porte entr'ouverte : il était à moitié gelé, et venait réchauffer au feu du salon sa verve engourdie par la bise du nord. En reconnaissant son manuscrit entre les mains de Mlle Renée, il rougit, pâlit, balbutia, resta court, et souhaita un instant que le parquet s'enfonçât sous ses pieds. Plein de trouble et de confusion, il allait enfin s'excuser et demander grâce, quand la jeune fille lui dit :

— Voilà une heureuse idée, monsieur l'abbé. Oui, vous avez raison, il faut qu'il y ait une histoire de ma maison. Nous y travaillerons

ensemble, et tâcherons que le monument élevé par nos soins à mes aïeux et à leurs descendants soit à la hauteur des grandes choses qu'ils ont faites. La tâche est périlleuse : Dieu aidant, nous y réussirons. Je le répète, monsieur l'abbé, vous avez eu là une heureuse pensée. J'en suis touchée, je vous en remercie, nous vous remercions tous, ajouta-t-elle en étendant la main vers les portraits de ses ancêtres.

L'abbé, qui roulait dans un abîme, se sentit doucement soulevé jusqu'au quatrième ciel. Quel triomphe ! quel sujet de légitime orgueil ! A ses fonctions de précepteur, devenues désormais une sinécure, on substituait officiellement la dignité d'historien, d'historien des Penarvan ! Le brevet d'historiographe de la famille, ce brevet qu'il n'eût jamais osé solliciter, tant il s'en reconnaissait indigne, Mlle Renée le lui octroyait solennellement au nom de toute sa race ! Certes ce n'était pas en vue de sa propre gloire qu'il avait en secret abordé ce grand œuvre. Il n'avait cherché là, il n'y cherchait encore qu'une forme nouvelle à son dévouement. Et pourtant à cette heure il ne pouvait s'empêcher de se dire que l'histoire de la mai-

son de Penarvan, autorisée par lettres-patentes, ne saurait manquer d'obtenir tôt ou tard les honneurs de l'impression. Sa voix, répétée par tous les échos, résonnerait comme un clairon aux oreilles de la postérité : son nom, indissolublement uni à tant de noms fameux, défierait l'oubli et surnagerait sur l'océan des âges. *Histoire de la maison de Penarvan*, par l'abbé Pyrmil ! Il voyait ce titre magique se détacher partout en lettres de flamme et rayonner jusqu'à la fin des temps. L'enthousiasme de Mlle Renée n'était pas moins grand que celui de l'abbé ; elle se passionnait déjà pour un travail qui promettait d'occuper sa vie et devait mettre le sceau à l'illustration des Penarvan. Tous les matériaux étaient prêts : sans désemparer, on dressa le plan de campagne, on se partagea la besogne. A chacun sa tâche : l'abbé tiendrait la plume, Mlle Renée les pinceaux. Elle avait étudié le pastel et la miniature ; elle entendait que le manuscrit fût sur parchemin et orné d'images coloriées, à la façon des manuscrits du moyen âge. L'abbé nageait dans la joie la plus pure, la figure de Mlle Renée s'éclairait d'un pâle sourire, et après tant de mauvais jours ce fut une petite fête.

Au bout de quelques mois, l'*Histoire de la maison de Penarvan* était en pleine voie d'exécution. L'écrivain et le peintre rivalisaient de talent et de zèle. Le style était tout simplement épique ; Mlle Renée elle-même croyait devoir parfois en modérer l'essor, et supprimer par ci par là deux ou trois dièzes à la clé. La partie de l'érudition ne laissait rien à désirer; l'abbé avait découvert des Penarvan dont personne avant lui ne s'était douté, pas même le marquis. Son désespoir était de ne pouvoir en exhumer un seul au delà de Conan Meriadec. Il s'étonnait que César n'eût pas cité un Penarvan dans ses *Commentaires*, dont il faisait d'ailleurs peu de cas. Quant aux enluminures, aux ornements gothiques, aux lettrines, aux lettres historiées, c'étaient véritablement de petits chefs-d'œuvre dont les imagiers du XIVe siècle auraient envié le fini et la délicatesse. Sur la première page, au-dessous du titre, resplendissaient les armoiries de la famille. Une épée d'argent, la pointe au chef, étincelait sur un champ de sable. L'écu timbré d'une couronne de marquis, était sommé par-dessus d'un casque d'or taré de face ; en guise de cimier, un dextrochère d'or brandissait une

épée d'argent. Deux lions dragonnés de sable servaient de supports. Pour cris d'armes : *Penarvan, toujours avant!* Pour devise : *Deus debit, dabit uti*. La touche de l'artiste se révélait déjà dans cette peinture héraldique. L'arbre généalogique couvrait tout le feuillet suivant de sa ramure luxuriante, et plongeait ses racines dans un lac d'encre de Chine qui figurait la nuit des temps. Des miniatures s'encadraient dans le texte et retraçaient les principaux traits de la vie de chaque héros. Celle qui représentait la défaite des Normands sous les murs de Nantes, en tête du chapitre consacré aux gestes du sire Alain de Penarvan *Jambes-Tortes*, pouvait passer à bon droit pour une merveille. Une assez vive discussion avait éclaté à ce sujet entre les deux collaborateurs quand il s était agi de dessiner les jambes du sire Alain. Pleine de respect pour la tradition, Mlle Renée voulait les tordre un peu ; dans son idolâtrie pour la famille, l'abbé les voulait droites comme un I. Pour tout concilier, Mlle Renée avait pris le parti d'allonger la cotte de mailles, et de faire autour du sire Alain un abattis de Normands qui montait jusqu'à son genou.

Les jours se suivaient, les saisons succédaient

aux saisons ; murés dans leur travail comme deux bénédictins, ils laissaient couler les mois sans les compter, et ne prêtaient pas même une oreille distraite aux bruits formidables du siècle à son déclin. Le monde eût croulé autour d'eux, ils auraient continué d'écrire et de peindre la vie des Penarvan. Le monument s'élevait à vue d'œil. Mlle Renée en était à la fois le peintre et l'architecte : elle décorait les portiques ; elle veillait à la majesté des lignes et à l'harmonie des contours. A mesure qu'il avançait dans son œuvre, l'abbé sentait se développer en lui le génie de l'histoire ; son style prenait de jour en jour une allure plus décidée et ne dédaignait pas, quand l'occasion s'en présentait, le tour gaulois de nos vieux chroniqueurs. Le récit de la mort de Guy de Penarvan, tué à la Massoure, arrachait des larmes à Mlle Renée toutes les fois qu'elle relisait ce petit morceau, où le sire de Joinville était dépassé. La lutte de Charles de Blois et de Jean de Montfort, le rôle important qu'avait joué Gautier de Penarvan dans ce grand débat, étaient retracés d'une main magistrale. La réunion du duché de Bretagne au royaume de France était jugée de haut et de façon à prou-

ver que l'abbé Pyrmil avait sur la politique des idées qui n'appartenaient qu'à lui. L'ouvrage de l'abbé avait surtout cela de précieux qu'il relevait bien des erreurs depuis longtemps accréditées. Des chroniqueurs, des historiens pourtant dignes de foi, n'avaient pas craint d'affirmer que c'étaient Clisson et Chandos qui avaient gagné la bataille d'Auray : l'abbé donnait un démenti formel à Froissart, réfutait victorieusement dom Lobineau, fermait la bouche à dom Morice, et prouvait nettement que l'honneur de cette journée, qui avait placé la couronne ducale sur le front du jeune comte de Montfort, revenait tout entier au sire Gautier de Penarvan. Autre erreur non moins grave : on avait cru jusqu'alors que le roi François Ier, quand il était venu en Bretagne pour la déclaration solennelle de l'union, avait logé chez le seigneur de Châteaubriant. L'abbé établissait avec autorité que le roi François Ier n'avait jamais mis le pied chez le seigneur de Châteaubriant, et que c'était au château de Penarvan qu'il avait logé avec toute sa suite. L'*Histoire de la maison de Penarvan*, par l'abbé Pyrmil, fourmillait de redressements de ce genre, et jetait un jour tout nouveau sur les fastes de l'Armorique. Le

croira-t-on? ce travail, qui était loin encore de toucher à sa fin, avait absorbé déjà trois années de leur vie, trois années consécutives à remuer des cendres, et pendant lesquelles ces deux cœurs n'avaient battu que pour la mort, lorsqu'un incident des plus insignifiants, et dont personne au monde n'aurait pu prévoir les suites, vint rappeler à l'abbé qu'il y avait encore des vivants.

II.

ALORS qu'il était au séminaire de Nantes, l'abbé Pyrmil avait pour ami dom Jobin. Ce savant bénédictin, qui a dressé la généalogie de toutes les grandes familles de France, était aussi gros et court que l'abbé était long et mince. Comme l'amour, l'amitié naît parfois des contrastes : ils s'étaient pris l'un pour l'autre d'une affection soudaine, qui s'appuyait d'ailleurs sur une estime réciproque. Quand l'abbé était entré chez le marquis en qualité de précepteur et de chapelain, ils avaient entretenu un commerce épistolaire où ils faisaient tous deux assaut d'érudition. Depuis la fin de l'an 92, l'abbé n'avait plus entendu parler de dom Jobin : il le croyait mort, car il n'était guère présumable

qu'un si gros bénédictin se fût tiré de la bataille. Il l'avait pleuré sincèrement : dom Jobin n'était pas seulement le plus savant des généalogistes, il était aussi le plus doux et le plus dévoué des amis.

On touchait à l'automne de 1798. Mlle Renée et l'abbé Pyrmil étaient en proie à de vives perplexités. Parmi les Penarvan accrochés aux murs du salon, il s'en trouvait un, sans date ni désignation, revêtu d'un costume de dignitaire de l'église. C'était le seul Penarvan qui n'eût pas fait parler de lui ; l'abbé n'avait pu découvrir sa trace, et Mlle Renée, qui ne s'était jamais souciée que de la gloire militaire de sa race, ne pouvait lui donner le moindre renseignement, la moindre indication qui le mît sur la voie. Après trois années d'investigations, ils n'étaient pas plus avancés que le premier jour ; l'histoire de la maison de Penarvan était sérieusement menacée d'une lacune. Quelle position que celle de l'abbé ! Avoir sauvé de l'oubli tant d'hommes de guerre que personne avant lui ne connaissait, et ne pouvoir mettre la main sur un prélat dont il avait le portrait sous les yeux ! Avoir rendu la vie à tant de héros enfouis dans les entrailles du passé, et se sentir comme en

présence du sphinx devant une figure fraîche encore et souriante, qui assurément ne remontait pas au delà du XVIe siècle. Il en perdait la tête. Ses nuits étaient troublées par des rêves affreux. Tantôt c'était le prélat qui entr'ouvrait ses rideaux, le regardait d'un œil irrité, et réclamait impérieusement sa place dans l'histoire de la maison de Penarvan; tantôt c'était un vide qu'il voyait se creuser au milieu de son œuvre, et dans lequel il se jetait pour essayer de le combler. Que de fois, en se réveillant, le front chargé de sueur, il s'était écrié : "Si dom Jobin vivait encore!"

Un soir, il se promenait au parc avec Mlle Renée. Visiblement préoccupés l'un et l'autre, ils s'entretenaient avec amertume du Penarvan qui leur manquait, lorsqu'ils aperçurent au tournant de l'allée un paysan qui se dirigeait vers eux. Ce paysan revenait de la ville et apportait une lettre à l'abbé. Il la lui remit d'un air sournois qui visait au mystère, et s'éloigna sans attendre une question ou un grand merci. La lettre que l'abbé tenait entre ses mains était sans suscription. Qui songeait à lui? qui s'avisait de lui écrire? Il n'eût pas été plus surpris de recevoir une épître de l'autre

monde. Il brisa le cachet, reconnut l'écriture, et poussa le cri d'Archimède. C'était une lettre de dom Jobin. L'émule de d'Hozier avait miraculeusement échappé aux massacres, et vivait caché dans un faubourg de Rennes. De passage à Nantes, il ne voulait pas quitter le pays sans avoir embrassé le bon Pyrmil. Bien que la persécution se fût ralentie, il était descendu à une lieue de la ville, chez l'ancien seigneur de Plaisance, petit domaine situé dans la commune de Saint-Herblain, près du village de la Hérissière. C'était là qu'il attendait l'abbé, tout en regrettant que son embonpoint, qui n'avait fait que croître au milieu des horreurs de la révolution, ne lui permît pas de voler jusqu'à lui. Dom Jobin n'était pas mort! L'abbé allait savoir enfin à quoi s'en tenir sur le compte de son prélat, car il ne voyait pas autre chose dans la conservation de son ami ; quoique très-bon, il avait l'égoïsme sauvage du collectionneur qui ferait rôtir sa famille pour compléter sa collection. Il connaissait le domaine de Plaisance. Plus d'un dimanche, après vêpres, quand il était au séminaire, il avait erré dans les jolies prairies que la Chésine baigne d'une onde avare ; plus d'une fois il avait interrompu

la lecture de son bréviaire pour regarder la maison qui s'élevait sur le plateau, et s'était dit en soupirant que le bonheur habitait là sans doute. Il partit le lendemain dans la matinée, après avoir promis à Mlle Renée de ne rentrer au gîte qu'avec le Penarvan qui leur faisait défaut.

L'abbé parti, Mlle Renée fut toute surprise d'éprouver un sentiment de bien-être et de délivrance. Il faisait une de ces magnifiques journées qui sont comme un appel au bonheur. Accompagnée de Fergus, elle gagna le bord de la rivière, et poussa jusqu'à Tiffauges. Ces rives sont enchantées ; l'Anio n'a pas de plus belles eaux, les vallées qu'il arrose n'ont pas de sites plus agrestes. Bien que son âme fût peu accessible aux impressions du dehors, elle subissait à son insu le charme de ces beaux lieux. Après trois ans passés dans une crypte, elle revoyait pour la première fois le ciel bleu, les prés verts et les bois jaunissants ; dégagée des préoccupations auxquelles l'acharnement de l'abbé ne laissaitpas un instant de répit, elle respirait plus librement et se sentait presque légère. Rien n'était changé, rien ne devait changer dans sa destinée. Durant les trois années qui ve-

naient de s'écouler, plusieurs gentilshommes des environs avaient recherché vainement sa main ; il n'appartenait à personne de soulever le suaire dans lequel elle avait enseveli sa jeunesse. Rien ne devait changer, et sa destinée était close. Cependant autour d'elle tout se raillait de ses serments. Les haies lui jetaient leurs parfums, les oiseaux leurs chansons ; la brise entr'ouvrait son linceul ; le soleil le pénétrait de ses rayons. Partout sur son passage la nature compatissante avait effacé les traces de la fureur des hommes : les ruines elles-mêmes lui souriaient sous leur manteau de lierre. La vie l'enveloppait de toutes parts ; tout lui disait qu'elle était jeune et belle, et que Dieu ne l'avait pas créée uniquement pour veiller des morts. A Tiffauges, elle tomba au milieu d'une noce villageoise : si durs que soient les temps, on s'aime, on se marie. Les tables étaient dressées en plein air, au pied des tours du château de Gilles de Retz ; les conviés dansaient au son du biniou et de la bombarde, pendant que les mendiants, accourus de six lieues à la ronde, se disputaient les reliefs du festin. On la reconnut, on l'entoura, on lui fit fête ; la jeune épousée lui demanda si elle ne se marierait pas bientôt, elle

aussi. Après être restée près d'une heure à contempler le tableau de ces faciles joies, Mlle de Penarvan revint distraite et rêveuse. Elle dîna seule, et regretta modérément l'abbé. Elle l'avait engagé à ne point hâter son retour, et à jouir tout à son aise de l'érudition de dom Jobin ; elle ne l'attendait que vers la fin de la semaine. Au salon, elle retrouva sans enthousiasme ses pinceaux, ses crayons, ses boîtes de couleur et ses godets de porcelaine. Elle s'affaissa dans un fauteuil, et promena un regard assez froid sur les portraits de ses aïeux. Elle s'étonnait du trouble de ses pensées, et tremblait d'interroger son cœur.

Elle était plongée dans une rêverie sans objet ; elle en fut tirée par un bruit de pas qui ébranlaient les antichambres et les corridors. Elle crut à une visite domiciliaire, se leva résolûment et s'avançait pour la recevoir, quand la porte s'ouvrit avec fracas et livra passage à un ouragan qui se précipita dans le salon sous les traits de l'abbé Pyrmil. C'était l'abbé, pâle, haletant, défait, couvert de poussière, inondé de sueur, dans un état d'effarement qu'il faut renoncer à décrire. Mlle Renée, qui pourtant ne prenait pas aisément l'alarme, ne put, en le

voyant, se défendre d'un mouvement d'effroi.

— Qu'y a-t-il ? que se passe-t-il ? Pour Dieu! monsieur l'abbé, qu'avez-vous ?

L'abbé s'était laissé tomber sur une chaise et s'épongeait avec son mouchoir, pendant que Mlle Renée, debout contre la cheminée, le considérait avec stupeur.

— Ce qui se passe, mademoiselle ? ce qui se passe ? s'écria-t-il enfin : la famille n'est pas éteinte, il reste encore un Penarvan !

Elle tressaillit. — Un Penarvan !.... dit-elle. Puis, haussant les épaules : — Vous êtes fou, l'abbé.

— Non, mademoiselle, j'ai toute ma raison ; il reste un Penarvan de la branche cadette.

— Vous êtes fou, vous dis-je ! Le marquis, mon père, me répétait souvent que la branche cadette s'était éteinte bien avant que je fusse née.

— Monsieur le marquis savait lui-même le contraire, répondit l'abbé sans hésiter.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda la jeune fille avec hauteur. Monsieur l'abbé, parlez, expliquez-vous.

L'abbé avait repris possession de lui-même : il raconta tous les détails de son entrevue avec

dom Jobin. C'était dom Jobin qui lui avait révélé l'existence d'un Penarvan de la branche cadette. Ce Penarvan, dernier du nom, vivait retiré, à deux lieues de Rennes, dans son domaine patrimonial de la Brigazière. Son père et le marquis étaient cousins issus de germains. La politique les avait divisés de tout temps ; en 1765, l'affaire de M. de La Chalotais avait achevé de creuser entre eux un abîme. Dès lors, les deux cousins, qui déjà ne se voyaient guère, avaient juré, chacun de son côté, qu'ils n'entendraient plus parler l'un de l'autre. Le marquis était allé plus loin: il avait déclaré la branche cadette éteinte, afin qu'il n'en fût plus question devant lui. Le vicomte Joseph de Penarvan était mort en sa terre quelques années avant la révolution, laissant un fils qui sans doute avait hérité de ses opinions et de ses sentiments, puisqu'il s'était dispensé de donner signe de vie à la branche aînée.

Mlle Renée avait écouté l'abbé sans l'interrompre ; pas un mot, pas un geste n'avait trahi son émotion. Ce récit était empreint d'un tel cachet de vérité, dom Jobin avait été si net et si précis, son caractère donnait à toutes ses paroles tant de poids et d'autorité, que le

doute n'était pas permis : il restait un Penarvan.

— Dom Jobin l'a-t-il vu? le connaît-il? lui a-t-il parlé? demanda-t-elle quand l'abbé eut tout dit.

— Non, mademoiselle, non.... Mais il a souvent entendu parler de lui, répliqua-t-il en branlant la tête.

— Eh bien! monsieur l'abbé, que dit-on de mon cousin? Porte-t-il fièrement son nom? comprend-il les devoirs que ce nom lui impose? Bon sang ne peut mentir. Nous allons lui écrire, l'appeler près de nous. Je ne sais rien, je ne veux rien savoir des dissensions qui avaient désuni nos pères. Qu'il vienne, qu'il se présente! C'est un Penarvan : il suffit.

L'abbé se taisait et examinait d'un air piteux ses bas de laine noire, où ne manquaient pas les reprises. Mlle Renée, qui avait jusque-là mis sur le compte d'une émotion bien naturelle l'état violent où il était en arrivant, finit par remarquer le trouble et l'embarras de son maintien.

— Eh quoi! s'écria-t-elle, ma maison survit à sa ruine, c'est vous qui me l'annoncez, et voilà l'enthousiasme, voilà la joie que vous laissez voir!

— Je suis plein d'enthousiasme et de joie, dit l'abbé d'un ton lamentable. Seulement je crains.... j'ose craindre....

Il s'interrompit et tourna vers Mlle Renée un regard éperdu.

— Voyons, que craignez-vous ?

— Vous le savez, mademoiselle, reprit-il avec humilité : j'ai fait de mon cœur une chapelle ardente, uniquement consacrée au culte de votre famille. Comment la pensée d'un outrage pourrait-elle y pénétrer jamais ? D'ailleurs, ainsi que l'expliquait aujourd'hui dom Jobin, dans toutes les grandes maisons, la branche aînée et la branche cadette sont deux rameaux distincts qu'il faut se garder de confondre. Pour avoir poussé sur le même tronc....

— Au fait, monsieur l'abbé, au fait ! que craignez-vous ?

— Eh bien ! d'après les bruits que m'a rapportés dom Jobin, il paraîtrait que monsieur votre cousin ne justifie pas absolument.... Ce n'est pas sa faute, s'écria d'une voix suppliante l'abbé se reprenant aussitôt : son père hantait les philosophes, sa mère était une La Chalotais ; on la soupçonnait d'avoir travaillé aux mémoires de son oncle contre les jésuites. Que

pouvait devenir un pauvre enfant nourri, dès le berceau, de la moelle des ours et des panthères? Mieux eût valu pour lui être exposé, comme Moïse, sur les eaux du Nil. A vingt ans, mademoiselle, à vingt ans, votre cousin lisait M. de Voltaire et M. Rousseau de Genève!

— Ce fut un tort, dit gravement Mlle Renée. Après?

— Après, mademoiselle! Quand on a semé l'ivraie on ne récolte pas le bon grain. Monsieur votre cousin avait sucé en naissant le poison des idées nouvelles; il a servi Goliath au lieu de le combattre, il a pris parti pour la révolution.

— Cela est faux, répliqua-t-elle froidement. Un Penarvan n'a pas pris parti pour les bourreaux contre les victimes, un Penarvan n'a pas taché son blason du sang de son roi. Qui n'a pas craint d'avancer le contraire a menti, et qui le répète m'outrage.

— Mademoiselle, au nom du Dieu vivant!... Voilà ce que je redoutais! s'écria le bon Pyrmil, se frappant le front avec désespoir. Mademoiselle, écoutez-moi!... On ne dit pas, personne ne prétend que monsieur votre cousin ait trempé dans les crimes de la révolution. Il n'est point question de cela, juste ciel! Entraîné par

l'esprit de vertige qui soufflait sur la France, ce malheureux enfant, car ce n'était qu'un enfant alors, a pu se laisser prendre aux rêves insensés qui ont précipité le royaume à sa perte ; mais il s'est arrêté dans la route du mal, et pas une goutte de sang versé ne crie contre lui. Soyez sûre, mademoiselle, que si l'on se fût permis d'insinuer devant moi le contraire, j'aurais répondu comme vous l'avez fait. Je ne suis qu'un pauvre abbé, mais quand il s'agit de l'honneur de la famille, l'abbé Pyrmil est un lion... Oui, mademoiselle, un lion ! répéta-t-il en essuyant la sueur qui ruisselait le long de ses tempes.

Blanche comme un marbre, les bras croisés sur sa poitrine, Mlle Renée demeura quelque temps silencieuse, dans l'attitude impassible d'un juge.

— Un Penarvan ! murmura-t-elle enfin d'une voix où perçait moins de colère que de tristesse. Je comprends qu'il n'ait pas fait un pas vers moi ; ma vue seule eût été sa condamnation et son châtiment. Allons ! mon cher abbé, voilà de nouveaux devoirs à remplir. Puisqu'il reste encore un rameau vivant sur le tronc de l'arbre fracassé par la foudre, c'est à nous d'en diriger

la sève et d'en corriger les écarts. Ce gentilhomme fut coupable : nous ne serons pas plus sévères que Dieu, qui reçoit toutes nos fautes à rançon. Vous irez le trouver de ma part. Sans doute, à cette heure, ses remords expient les errements de sa jeunesse : vous le relèverez, vous le fortifierez, vous l'aiderez à rentrer dans sa voie. Vous lui direz que le repentir efface tout, et que, s'il a racheté ses torts, je suis prête à lui pardonner.

L'abbé gardait un silence contrit.

— Vous vous taisez ! vous ne répondez pas ! s'écria Mlle Renée, reprenant brusquement son caractère impérieux et hautain. Tenez, ajouta-t-elle, vous auriez dû naître en Égypte, sous le règne des Sésostris, vous n'êtes bon qu'à embaumer des morts.

— Hélas ! mademoiselle, je ne vous ai pas tout dit, balbutia l'infortuné Pyrmil, monsieur votre cousin est sur le point de se marier.

— Quel mal y voyez-vous ? Est-il chevalier de Malte ? a-t-il fait vœu de célibat ? Qu'il se marie, c'est son droit ; je dirai plus, c'est son devoir. Je veux croire que, mieux inspiré que son père, il ne se commet pas avec une famille de robe : il doit savoir que nous avons toujours

traité de bourgeoisie les fourrures et les mortiers.

— Plût à Dieu que monsieur votre cousin s'en tînt, comme son père, aux fourrures! soupira l'abbé en baissant les yeux.

— Que voulez-vous dire? une mésalliance?... Parlez, mais parlez donc! Ne voyez-vous pas que vous me mettez sur des charbons ardents?

— Eh bien! mademoiselle, s'écria l'abbé avec la résolution désespérée d'un homme qui se jette à la mer, monsieur votre cousin est sur le point d'épouser la fille d'un meunier qui s'est enrichi dans les derniers événements.

— La fille d'un meunier...! Quel conte me faites-vous là?

— Je suis l'écho de dom Jobin, répondit timidement l'abbé; dom Jobin n'a jamais menti.

— Votre dom Jobin ne sait ce qu'il dit. La fille d'un meunier!... Où a-t-il pris cela? qui lui en a parlé?

— Qui, mademoiselle? Tout le monde. Il n'est pas question d'autre chose dans Rennes et aux environs.

— Et mon consin n'a rien dit, rien fait pour démentir un bruit pareil?

— Ah! bien oui! riposta l'abbé, oubliant tout

à coup ce que la situation avait de solennel et se barbouillant le nez d'une large prise de tabac ; monsieur le vicomte est toujours fourré dans le moulin de son beau-père.

Et l'abbé se mit à répéter tous les bruits qui couraient sur le prochain mariage de monsieur le vicomte. Encouragé par l'attitude et le silence de Mlle Renée, croyant s'apercevoir qu'elle prenait la chose moins tragiquement qu'il ne l'avait craint, il ne ménagea pas les détails, et se hasarda même, quoique navré au fond, à donner un tour piquant à son récit, dans l'unique intention d'en amortir l'effet. — Tenez mademoiselle, ajouta-t-il en terminant, les affaires de la branche cadette ne nous regardent point; le parti le plus sage est de n'y pas songer, d'oublier monsieur votre cousin, et de nous remettre à l'histoire de la maison de Penarvan : voilà déjà une journée de perdue.

— Je vous admire ! s'écria Mlle Renée, le foudroyant d'un éclair de ses yeux. Il reste un Penarvan, ce Penarvan va se mésallier, et vous êtes là, tranquillement assis, raillant, pérorant, discourant à votre aise, et ne perdant pas une prise !

— Mais, mademoiselle...

— Non, vous me ravissez. De quoi s'agit-il après tout? De mon sang, de mon nom. Est-ce la peine d'y songer? Vous avez raison, remettons-nous à l'œuvre. Ecrivons, peignons, barbouillons! c'est là une besogne vraiment digne de moi et d'un lion tel que vous! Quand ce mariage doit-il se faire? demanda-t-elle en se levant par un mouvement impétueux et superbe.

— Mais, je ne sais... prochainement, dans huit jours, dans quinze au plus tard, répondit l'abbé, qui eût voulu pouvoir se cacher dans un trou de souris.

— Monsieur l'abbé, ce mariage ne se fera pas.

— Le ciel vous entende, mademoiselle! mais, au point où en sont les choses, qui l'empêchera?

— Moi.

— Vous, mademoiselle, vous?

— Aviez-vous pensé que j'assisterais les bras croisés à la dégradation de ma race? J'ai juré de maintenir intact l'héritage d'une maison sans tache: je tiendrai mon serment. Ce mariage n'aura pas lieu, vous dis-je. Dès demain, vous ferez vos préparatifs de départ; nous partons dans deux jours.

— Nous partons ! s'écria l'abbé consterné. Et où allons-nous, bonté divine ?

— A Rennes, et de là à La Brigazière.

— Permettez...

— Pas un mot. S'il ne vous convient pas de m'accompagner, j'irai seule : je crois avoir montré que les grands chemins ne me font pas peur.

— Je vous suivrai partout, mademoiselle ; mais que va devenir l'histoire de la maison de Penarvan ?

— Nous ne l'abandonnons pas, monsieur l'abbé ; nous lui restons fidèles : nous allons travailler pour que cette histoire, nourrie d'orgueil et d'honneur, ne s'achève point dans la honte.

Et là-dessus Mlle Renée sortit. L'abbé prit sa tête entre ses mains et s'abîma dans ses réflexions. Quelle journée ! quelle campagne ! On peut se figurer sa joie et son ivresse en apprenant qu'il y avait encore un Penarvan ? comment se représenter sa stupeur et son épouvante en découvrant que ce Penarvan n'était pas précisément un miroir de chevalerie ? Un Penarvan qui avait lu Voltaire ! un Penarvan qui avait embrassé la

cause de la révolution! un Penarvan qui se disposait à épouser la fille d'un meunier! Si l'abbé souffrait à la seule pensée qu'il avait pu se rencontrer dans la famille une jambe qui n'était pas faite au tour, qu'on juge de son martyre après que dom Jobin lui eût révélé l'existence d'un Penarvan cœur-tors, esprit-tors, âme-torte. Que de poires d'angoisse il avait avalées pendant le retour de Plaisance au château! De quel front aborder la fille du marquis? L'abbé avait vieilli de dix ans en un jour. Et comme si ce n'était pas assez de déboires et de tribulations, pour tout couronner, on troublait violemment ses habitudes, on l'arrachait brusquement à ses tombes. Il voyait l'histoire de la maison de Penarvan interrompue, indéfiniment ajournée; il voyait ses fleurs de cimetière, qu'il cultivait avec tant de sollicitude et d'amour, pâlir et se dessécher sur leurs tiges. Malgré lui, il en voulait à dom Jobin. Quelle nécessité de venir ainsi déranger les gens! Quand on était si gros, on restait chez soi. Sans compter que ce fameux généalogiste n'en savait pas plus long que lui sur la destinée du mystérieux prélat. La question du prélat n'avait pas fait un pas. L'abbé n'était

pas plus avancé que la veille ; seulement au lieu d'un mort tout seul, il avait maintenant un mort et un vivant sur les bras. La perspective d'une descente à la Brigazière le glaçait d'effroi. Pour ménager les susceptibilités de Mlle Renée, il avait atténué, adouci, omis bien des choses ; mais il sentait ses cheveux se dresser sur sa tête en passant en revue toutes les confidences du bénédictin. La Brigazière lui apparaissait comme un antre où Daniel lui-même eût couru grand risque de laisser ses os. Enfin, comment l'abbé ferait-il ce voyage ? Sa garde-robe était en loques ; ses souliers n'en pouvaient plus ; ses bas demandaient grâce ; sa lévite avait fatigué la râpe du temps. Comment se présenter avec quelque avantage ? Quelle opinion donnerait-il à la branche cadette du chapelain, du précepteur, de l'historiographe de la branche aînée ? La soirée était avancée ; il alla se mettre au lit, et ne dormit guère, comme on peut le croire.

Le lendemain lui réservait une surprise. Au soleil levant, en ouvrant les yeux, il aperçut, étalé sur les trois chaises qui composaient le plus clair de son mobilier, un trousseau complet, sans en excepter les chaussures. Il n'en

avait rien vu en se couchant, attendu qu'il s'était couché sans lumière. C'était une attention de Mlle Renée, qui avait soin de lui comme d'un enfant. Ces nippes, commandées depuis plusieurs semaines, étaient arrivées au château après le départ de l'abbé ; mademoiselle Renée les avait fait porter dans sa chambre pour fêter son retour et lui souhaiter la bienvenue. La vue de ces richesses qui n'étaient pas du luxe, ragaillardit l'excellent Pyrmil. Il sauta vivement à bas de son lit, s'habilla de neuf, s'examina de la tête aux pieds et fut tellement satisfait de sa métamorphose, que le cours de ses idées s'en ressentit : son esprit avait changé d'habits en même temps que sa personne. En se voyant si bien vêtu, il passa subitement de la tristesse à la joie, du découragement à l'enthousiasme. Il admirait l'héroïque parti qu'avait pris Mlle de Penarvan, et reconnaissait là son élève. Le cousin ne lui paraissait plus si noir ; le voyage, loin de l'effrayer, lui souriait : il trouverait peut-être à la Brigazière des renseignements sur le prélat qui ne cessait pas de lui trotter dans la cervelle.

Mlle Renée, levée dès l'aube, elle aussi, mettait aux apprêts de son départ une ardeur, une

passion fiévreuse que justifiait suffisamment l'indignation dont son âme était pleine. Disons-le, l'aventure ne lui déplaisait pas. L'histoire de la maison de Penarvan n'absorbait plus l'énergie de ses pensées ; au lieu de peindre les exploits de ses aïeux, elle allait à son tour déployer leur bannière, entrer en lice, combattre pour la gloire de ses foyers et de ses autels. Ce voyage se présentait à son imagination comme une expédition belliqueuse, comme une croisade entreprise pour dégager l'honneur de sa famille, tombé aux mains d'un mécréant. — La fille d'un meunier ! disait-elle : nous allons voir, monsieur mon cousin ! Son exaltation avait gagné l'abbé et achevé de lui monter la tête ! — Dieu le veut ! marmottait-il en l'aidant à faire ses paquets. — Peu s'en fallut qu'il ne la priât de coudre une croix de laine rouge au dos de sa lévite neuve. Tous les serviteurs étaient sur pied. Mlle Renée avait l'œil à tout. Elle allait, venait, donnait à chacun ses ordres ou ses instructions ; c'était la vie faisant explosion dans un cloître. L'orgueil régnait sur son cœur en maître trop absolu pour permettre à la vanité de s'y loger, même à la dérobée ; elle tenait pourtant à se montrer dans l'éclat de son

rang, et n'entendait pas arriver en reine déchue à La Brigazière : pour la première fois, elle sut gré à la prévoyance du chapelain d'avoir sauvé la plupart des objets de toilette qui remontaient à l'époque de son opulence. Il restait sous les remises du château une berline de voyage qui avait échappé à la dévastation ; on gratta prudemment les armoiries sur les panneaux, on l'épongea, on la cira, on la radouba comme un vieux navire, pendant que l'abbé se rendait à la ville pour se munir de passeports et vendre quelques bijoux, dont le prix devait défrayer la campagne.

Le jour suivant, sur le coup de midi, la berline, attelée de deux chevaux de poste, attendait au pied du perron. Le postillon était en selle. Un domestique et une femme de chambre occupaient le siège de derrière ; les autres serviteurs, rangés autour de la voiture, regardaient d'un air ébaubi. Mlle de Penarvan, dans un costume élégant et sévère, parut bientôt sur le perron, escortée de l'abbé, qui ne se possédait plus ; le bouillant Pyrmil pensait involontairement au sire de Joinville s'embarquant à Aigues-Mortes avec saint Louis. Elle descendit gravement les degrés, reçut les adieux de ses

gens, et monta dans la chaise, où les jambes de l'historiographe eurent bien de la peine à se mettre d'accord avec les pattes de Fergus. Le fouet du postillon claqua, la berline s'ébranla, les chevaux partirent au grand trot, et le vieux manoir put croire un instant qu'il était revenu au temps de sa splendeur.

La saison était belle, les routes à peu près sûres ; le voyage se fit sans encombre jusqu'à Rennes. Ils descendirent à l'hôtel de la Nation, naguère hôtel du Grand-Monarque. Là, on leur dit qu'il y avait, en effet, à deux lieues de la ville, un domaine du nom de La Brigazière, appartenant au ci-devant Paul de Penarvan ; mais, vu l'état des chemins vicinaux, ils devaient renoncer à s'y rendre en voiture. La berline, qui offrait les dimensions d'un carrosse de Van der Meulen, eût été tout aussi à l'aise dans les sentiers de la Bretagne qu'un vaisseau à trois ponts dans l'eau de la Vilaine. Mlle Renée avait tout prévu. La nuit tombait, elle se décida à ne repartir que le lendemain, et donna des ordres pour qu'on tînt de bonne heure deux chevaux à sa disposition.

Par une jolie matinée, nos deux voyageurs, en selle chacun sur une mule, chevauchaient de

compagnie le long des traînes de la Brigazière. Droit et ferme sur ses étriers, l'abbé ressemblait au héros de la Manche. Avec son corsage montant, sa jupe d'amazone, son col uni et plat, ses gants de peau de daim et son chapeau de feutre gris à plume rabattue, Mlle Renée rappelait les héroïnes de la fronde. Tout en elle respirait une ardeur guerrière qu'exaltait encore l'ivresse de la vie. Le mouvement, le grand air, les sentiments qui l'agitaient, avaient fouetté son sang, coloré la pâleur de ses joues, rendu à sa beauté l'éclat de la jeunesse; les cheveux blonds qui foisonnaient à ses tempes, et où se jouaient le soleil et la brise, donnaient je ne sais quelle grâce à l'expression altière de ses traits. Elle pressait le pas de sa monture: jamais ses frères ne l'avaient vue si belle quand son cheval l'emportait à travers les bois. Cependant, à mesure qu'ils approchaient du terme de leur voyage, l'abbé sentait son enthousiasme décroître et sa résolution s'affaisser. Rendons-lui cette justice qu'il avait fait jusque-là bonne contenance. La joie d'aller en poste, la satisfaction qu'il tirait de ses habits neufs, la fermeté de sa compagne, l'honneur de la famille à sauver, l'avaient maintenu dans les dispositions où

il était à l'heure du départ. Il avait bravement enfourché sa mule et traversé tête haute la ville et les faubourgs au grand ébahissement des citadins matineux, qui ne se souvenaient pas d'avoir vu dans leurs murs une pareille cavalcade. Comme le talent, comme la vertu, l'héroisme a ses heures de défaillance. A peine dans les sentiers qui menaient au domaine du terrible cousin, l'abbé avait été pris d'un sourd malaise ; au bout d'une petite lieue, l'âme de Sancho Pança se glissait furtivement sous l'enveloppe de don Quichotte. Il vint un instant où l'abbé ne vit plus que les côtés périlleux de l'entreprise. Toutes les appréhensions qu'avait miraculeusement étouffées le renouvellement de sa garde-robe s'étaient réveillées et le harcelaient de plus belle. Il se rappelait, en les exagérant, tous les rapports de dom Jobin ; à chaque ferme, à chaque métairie, à chaque pigeonnier qu'il découvrait dans le paysage, il se demandait en pâlissant si c'était là qu'habitait l'ogre. Moins impatient d'arriver que Mlle Renée, il laissait volontiers sa bête flâner devant les buissons, et de loin en loin Bradamante était obligée de crier à son écuyer : "Allons, l'abbé, allons ! vous n'allez pas ! " Fergus, qui

était de la partie, battait les champs et les guérets, et faisait lever les alouettes dans les sillons.

Le soleil avait bu la rosée du matin, les arbres ne donnaient plus d'ombre, les chaumes crépitaient sous les feux du milieu du jour; les mules allongeaient le pas, et La Brigazière semblait fuir devant elles. Malgré les informations prises à Rennes et le long de la route, nos voyageurs s'étaient égarés: il eût fallu le fil d'Ariane pour se diriger à coup sûr dans ce dédale de verdure. Ils venaient de s'arrêter au milieu d'un carrefour où cinq chemins aboutissaient. Auquel se confier? Mlle Renée hésitait; l'abbé ne soufflait mot.

— Votre avis, l'abbé: quel chemin prendriez-vous?

— Mon avis, mademoiselle, puisque vous avez la bonté de le demander, est que nous ferions bien de ne pas pousser plus avant, et de retourner par où nous sommes venus. On sait toujours d'où l'on vient; on ne sait pas toujours où l'on va.

— Qu'est-ce qui vous prend? répliqua vivement Mlle Renée. Hier, ce matin encore, vous étiez tout feu et tout flammes; à vous voir, à

vous entendre, j'aurais juré que vous partiez pour la Terre-Sainte et maintenant vous reculez! J'en suis fâchée, il est trop tard.

— Il n'est jamais trop tard, mademoiselle, pour obéir aux inspirations du ciel.

— Vous allez me persuader que vous êtes saint Paul, et que c'est ici la route de Damas?

— Non, mademoiselle, non, répondit modestement l'abbé ; mais voilà plus de quatre heures que nous errons au hasard. Si Dieu n'était pas contraire à la pensée de ce voyage...

— Il nous eût envoyé un de ses anges pour nous conduire par la main jusqu'à la porte de La Brigazière? Ou peut-être aviez-vous compté que nous marcherions précédés d'une colonne de fumée, comme les Hébreux?

— Tenez, mademoiselle, retournons sur nos pas, s'écria l'abbé. Qu'allons-nous faire dans cette galère? Savons-nous seulement quel est le genre de vie qu'on y mène? Connaissons-nous les habitudes de monsieur votre cousin? S'il s'est mis en tête d'épouser la fille d'un meunier, pensez-vous que votre présence suffira pour l'en empêcher? Que lui direz-vous? que vous répondra-t-il? Qui nous assure que nous ne tomberons pas au milieu d'une orgie révo-

lutionnaire ? Le martyre ne me fait pas peur : qu'on me mène aux bêtes, je suis prêt ; mais la fille du marquis de Penarvan doit-elle s'exposer à de si étranges périls ? Mademoiselle, au nom du ciel !...

Il en était là de sa harangue, quand une petite fille, pieds nus, robe à mi-jambe et cheveux en broussailles, déboucha par un des sentiers, une gaule à la main, et poussant devant elle une bande d'oisons.

— Mon enfant, lui cria Mlle Renée, le chemin de La Brigazière ?

— Par ici, ma belle dame, répondit la petite en dirigeant sa gaule vers le sentier d'où elle sortait : au tournant de la haie, vous verrez monsieur Paul qui prend un air de soleil devant la porte de sa cour.

— Monsieur l'abbé, allez m'attendre à Rennes !

Et, lançant sa mule au galop, Mlle Renée s'enfonça dans la traîne, où l'abbé la suivit en frissonnant.

Quelques minutes après, ils s'arrêtaient de front au détour de la haie, à deux cents pas d'un domaine isolé qui n'avait rien de seigneurial, mais qui pouvait passer pour tel dans ces cam-

pagnes misérables. Moitié pierres et moitié briques, le principal corps d'habitation était assis entre un verger et une vaste cour, flanquée de hangars et de bâtiments d'exploitation rurale. Le village, qui se composait de quelques toits de chaume tapis dans la verdure, fumait non loin de là, a deux ou trois portées de fusil du verger. Devant la porte de la cour, ouverte à deux battants sur le chemin, un garçon, jeune et de bonne mine, se tenait planté, en veste et en sabots, comme l'enseigne du logis. Il était nu-tête, ses cheveux incultes au vent. Un mouchoir de couleur claire, noué négligemment autour du cou, en dégageait l'ivoire bruni par le soleil. Quoique robuste et bien portant, la finesse de ses traits donnait un démenti à son costume ; ses mains, bien que durcies par le travail, avaient conservé leur élégance native ; sa physionomie promettait un être heureux et gai, inoffensif et doux.

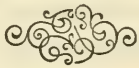
Immobiles, au temps d'arrêt, Mlle Renée et l'abbé le contemplaient en silence.

— Il n'a pas l'air méchant, dit enfin l'abbé.

— C'est un Penarvan ! dit Mlle Renée, dont l'œil perçant avait reconnu sur-le-champ tous

les caractères du type de sa race.... Monsieur l'abbé, allez m'annoncer.

L'abbé s'affermit sur ses étriers, piqua des deux et prit les devants, à demi rassuré déjà, et tout fier du rôle qui lui était échu dans cette admirable aventure.



III.

DANS les grandes familles, comme dans les maisons souveraines, la branche cadette a fait de tout temps de l'opposition à la branche aînée. On se console ainsi de n'être pas au premier rang, sauf à prendre, quand la fortune vous y pousse, tous les travers dont on s'était raillé, tous les préjugés qu'on avait combattus. Pendant que le marquis de Penarvan vivait en grand seigneur dans son fief, le vicomte Joseph de Penarvan vivait en hobereau dans sa gentilhommière ; l'un faisait chère lie après avoir couru le cerf dans ses forêts, l'autre mangeait le lapin buissonnier qu'il avait tiré dans sa haie. Les deux cousins ne s'étaient jamais liés d'une

affection bien vive, ils se voyaient pourtant de loin en loin avant que la politique les eût complètement séparés. Quand le vicomte, après avoir passé quelques semaines au château du marquis et usé largement d'une hospitalité plantureuse, retrouvait, en rentrant chez lui, sa meute composée de deux chiens, sa modeste pitance et son petit vin blanc, il ne pouvait s'empêcher de réfléchir sur l'organisation de la société, et reconnaissait volontiers que rien n'y était à sa place. Ces réflexions avaient fini par le rallier à la philosophie de son temps. Il s'était posé en réformateur des abus, faisait bon marché de ses aïeux, correspondait avec d'Alembert, se frottait aux membres opposants du parlement de sa province, et envoyait à l'Encyclopédie des articles où il battait en brèche les institutions féodales : ce qui ne l'empêchait pas d'exiger dîmes et corvées, ni d'exercer tous ses droits féodaux avec une impitoyable rigueur. Les relations entre les deux cousins devenaient de plus en plus rares. Pour expliquer la violence de leur rupture, il est nécessaire de rappeler en quelques mots un incident qui appartient à l'histoire, incident à peu près oublié de nos jours, mais qui, à cette époque,

préoccupa la France entière et faillit soulever la Bretagne.

Depuis les guerres de Vendée, on s'est plu à représenter la Bretagne comme la terre du dévouement et de la fidélité monarchique. Il faut se dire que la grande insurrection vendéenne ne fut, dans son principe, que l'héroïque élan d'un peuple religieux et jaloux de ses droits, qui se croisait contre la république moins pour la restauration du trône que pour la défense de ses autels et de ses libertés. La Bretagne se révolta comme la Suisse, et devint, comme elle, un peuple de guerriers, dès qu'elle se sentit frappée dans sa foi, dans ses mœurs, dans toutes les parties essentielles de sa constitution ; elle eût pris les armes contre la monarchie, si la monarchie se fût avisée d'opprimer sa conscience et de menacer sérieusement les franchises de sa vie patriarcale. Ainsi, de 1765 à 1770, cette même province, qui devait s'insurger vingt-cinq ans plus tard contre les décrets de la convention, avait tenu tête à l'autorité royale, et bien qu'il ne s'agît alors que de quelques édits bursaux, qui portaient atteinte, il est vrai, aux vieilles libertés bretonnes, peu s'en fallut que la lutte engagée par le parle-

ment n'aboutît à un soulèvement général. M. de La Chalotais avait donné l'exemple de la rébellion; du fond de son cachot, il en fut l'étendard, le point de ralliement. La résistance s'établit autour de son nom comme au pied d'une forteresse, et, après cinq années de troubles et de fermentation, la monarchique Bretagne devenait, sous le règne de Louis le Bien-Aimé, le théâtre d'une révolte formidable, si le gouvernement du roi n'eût jugé prudent de capituler.

Ce long débat avait partagé les gentilshommes de l'Armorique. La noblesse, qui vivait pauvre et oubliée au fond de ses châteaux solitaires s'était déclarée pour le magistrat indépendant; l'aristocratie opulente, qui se rattachait de près ou de loin au parti de la cour et considérait l'autorité royale comme un abri plus sûr que celle des parlements, s'était prononcée contre le magistrat rebelle. On devine sans peine que les deux Penarvan ne firent point campagne sous le même drapeau. Lié avec M. de La Chalotais, depuis que celui-ci avait fait la guerre aux jésuites, le vicomte avait embrassé sa cause avec ardeur et la servait avec acharnement. Le marquis avait toujours traité de haut en bas la robe et les

fourrures ; ami du duc d'Aiguillon, qui gouvernait alors la province et ne jouait pas le beau rôle dans cette affaire, il s'indigna de voir que ces messieurs, qui portaient encore au front l'empreinte du talon de botte de Louis XIV, osassent relever la tête. Tout était fini entre les deux cousins, quand le seigneur de La Brigazière, comme pour brûler ses vaisseaux, avait épousé, au plus fort de l'agitation générale, la nièce de M. de La Chalotais. Profondément ulcéré déjà, le marquis ne vit dans cette alliance qu'un insolent défi ; il y répondit en déclarant autour de lui la branche cadette éteinte, et moins de huit jours après son mariage, à la douce clarté du premier quartier de la lune de miel, le vicomte lisait le petit compliment que voici :

"Le marquis de Penarvan a l'honneur de vous faire part de la perte irréparable qu'il vient d'éprouver en la personne du vicomte Joseph de Penarvan, son cousin, décédé dans son domaine de La Brigazière, le jour de son mariage avec Mlle de La Chalotais."

Le hobereau se le tint pour dit et ne s'en porta pas plus mal ; mais il en garda jusqu'à son dernier jour un vif ressentiment qu'il de-

vait transmettre à son fils. On s'explique à cette heure comment Mlle Renée et ses frères avaient grandi sans se douter qu'il y eût, tout près de Rennes, une branche de leur famille. Jamais il n'en avait été question devant eux, jamais leur père n'y faisait allusion. De son côté, la branche cadette avait gardé vis-à-vis de la branche aînée une réserve facile à comprendre. Enfin à cette époque il y avait plus loin de La Brigazière au château de Penarvan qu'aujourd'hui de Paris au Caire, et il est vraisemblable que, sans dom Jobin, Mlle Renée eût ignoré longtemps encore, toujours peut-être, l'existence de son cousin.

En 1798, ce cousin avait près de trente ans. Sa mère était morte jeune ; son père l'avait barbouillé de philosophie au sortir du berceau, et s'était appliqué à lui signaler de bonne heure les vices de l'organisation sociale. A père philosophe, fils révolutionnaire. Paul avait été en 89 le Mirabeau de sa commune. Après la nuit du 4 août, il avait érigé sa vicomté en métairie, et pris, dans sa province, l'initiative des grands sacrifices en abattant l'unique tourelle qui donnait à son logis un air de château. Plus tard, tout en répudiant les crimes de la révolution,

il était resté fidèle à ses principes, et, quoique pur de tout excès, jouissait à Rennes et dans son district d'une jolie réputation de patriote qui lui avait permis de planter ses choux au bruit de la tourmente. Il vivait familièrement avec ses paysans, se fâchait tout rouge quand ses valets de ferme l'appelaient monsieur le vicomte, liait lui-même ses bœufs par amour de l'égalité, usait moins de souliers que de sabots par haine des privilèges, et laissait ses poules pondre dans son salon par respect pour la liberté. Le jour, il cultivait ses terres, et le soir, pour s'endormir, lisait une page de Voltaire ou de Rousseau avant de souffler sa chandelle. Brave garçon d'ailleurs, vigoureux, bien taillé, gardant une certaine grâce jusqu'en ses rustiques allures, et n'ayant pu rallier son visage à ses opinions : la nature avait protesté d'avance contre sa métamorphose.

En ces temps de trouble, les nouvelles ne circulaient pas, comme aujourd'hui, avec la précision et la rapidité de l'éclair. La ruine de la maison de Penarvan était consommée depuis plusieurs mois quand le bruit en était venu à La Brigazière. Paul n'avait pas été élevé, on le croira sans peine, dans un culte de tendresse

pour la branche aînée. L'histoire de la rupture entre le vicomte et le marquis avait été le fond de son éducation, le point de départ des opinions qu'il devait professer un jour. Il n'ignorait pas qu'il avait une cousine dont on vantait déjà la royale beauté, des cousins qui s'épanouissaient au sein du luxe et de l'opulence. Plus d'une fois, tristement assis sous le manteau d'une cheminée, ou battant la lande, suivi de ses deux chiens, dans l'espoir trop souvent déçu de tirer un lièvre efflanqué, il s'était représenté avec un mouvement d'envie les chasses, les cavalcades et les fêtes de leur jeunesse. Ne supposant pas que son existence fût un secret pour eux, convaincu qu'en grandissant ils avaient épousé la querelle de leur père, il avait cru sentir de tout temps leurs dédains, et s'en était vengé par une haine de paria, sans pouvoir se défendre pourtant d'un sentiment de déférence et de respect pour cette maison de Penarvan dans l'ombre de laquelle il était enfoui; mais dont l'éclat et la grandeur le fascinaient tout en l'offusquant.

Il est des désastres devant lesquels les rancunes les plus légitimes désarment et s'humilient. A la nouvelle de la catastrophe, le pre-

mier mouvement de Paul avait été d'écrire à sa cousine, de lui tendre la main par-dessus l'abîme qui les séparait : la honte et l'orgueil l'avaient retenu. Il se sentait troublé et mal à l'aise en songeant à l'héroïque fin du marquis et de ses quatre fils ; ce qu'il entendait raconter de Mlle de Penarvan, son attitude hautaine, sa dévotion au culte qu'il avait renié, n'était pas fait pour l'encourager. Il avait cru devoir attendre un signe, un mot qui lui fît un pont, et ne recevant rien, pas même une lettre d'avis, il avait pris le parti de rester clos dans sa dignité. Ce n'est pas tout. Les mépris de l'infortune sont plus durs à essuyer que ceux de la prospérité. Le silence obstiné de la jeune patricienne dans une circonstance si grave accusait aux yeux de Paul trop de dédain pour que son cœur n'en fût pas aigri. Il y a une vanité plus intraitable que celle d'un gentillâtre : c'est la vanité d'un gentillâtre républicain. Paul avait fini par se railler du bon mouvement auquel il avait été près de céder. Parfois même, poussé par le dépit, il se riait des airs d'impératrice que prenait Mlle Renée dans son château branlant ; mais il avait beau faire sonner ses sabots, il était

forcé de reconnaître et d'honorer en elle le sang des aïeux qu'il avait foulés aux pieds.

Jusqu'ici, on le voit, les rapports de dom Jobin à l'abbé Pyrmil ne manquaient pas de vérité. Quant au prochain mariage du dernier des Penarvan, voici au juste ce qu'il en était.

Paul avait pour voisin de campagne un M. Michaud, qui, de simple meunier, était devenu un des gros bonnets de l'endroit. Le père Michaud, on ne l'appelait pas autrement, s'était enrichi, sans trop de coquineries, dans le commerce des grains. Il avait de bonnes terres qui ne lui coûtaient pas cher, une jolie maison au bord de l'eau, une fille unique de dix-huit ans, et continuait de moudre, par civisme et moyennant finances, le blé de ses pratiques. Mlle Irma avait poussé entre deux sacs de farine ; une éducation tardive avait essayé de la désenfariner. Sans être belle, elle avait l'éclat de la jeunesse et de la santé, l'œil bien ouvert, les dents bien blanches, le nez au vent, des joues où l'on eût mordu comme dans un brugnon : en un mot la beauté du diable. Excellente personne malgré quelques petits travers, peut-être eût-elle été charmante, si elle fût restée dans le moulin où elle avait grandi. M. Michaud était bon prince : il avait

pardonné à Paul sa naissance et passé généreusement l'éponge sur ses ancêtres. Il avait même poussé la tolérance jusqu'à l'attirer dans son intimité par toutes sortes de cajoleries. Franc patriote, chaud républicain, le bonhomme se disait pourtant qu'il fallait tout prévoir. Dieu seul est éternel, la république pouvait n'avoir qu'un temps. En France tout arrive, tout passe et tout revient. A la pensée que sa fille, si les titres de noblesse remontaient sur l'eau, se réveillerait un matin vicomtesse de Penarvan, le père Michaud écarquillait les yeux, se consolait d'avance de la chute du directoire, et en arrivait à reconnaître que 93 avait manqué d'égards envers l'ancien régime. Il se voyait déjà trônant lui-même à La Brigazière, creusant des fossés, élevant des créneaux, et remplaçant par un donjon la tourelle que Paul avait démolie. En spéculateur habile, il n'avait rien négligé pour mettre la main sur une valeur qui n'avait plus cours, mais qui pouvait d'un jour à l'autre rentrer dans la circulation. Irma se prêtait de bonne grâce aux vues secrètes de son père, et Paul, sans défiance, était sur le point de se laisser happer comme un oison. Dans les derniers temps, il ne sortait pas de la maison

du bord de l'eau : il y trouvait à toute heure bons visages et franches lippées. Irma lui prodiguait ses plus fins sourires, M. Michaud ses vins les plus fins. Pour achever de dévisser l'armure de l'ex-gentilhomme, le rusé compère ne perdait pas une occasion de constater le décès de l'aristocratie, de la rouler dans son linceul, de la loger à six pieds sous terre. Quelquefois, après boire, il dansait sur son cercueil avec la légèreté d'un ours en goguette. Foin des comtes et des marquis ! il n'y avait plus que des meuniers.... Puis, quand il avait chanté sur tous les tons le règne de l'égalité, il prenait le bras de son hôte, le traînait à travers ses champs, à travers ses bois, à travers ses prés, et ne manquait jamais de lui insinuer adroitement que tout cela tiendrait un jour dans une corbeille de mariage. Paul buvait sec, mangeait comme quatre, souriait à tout ce qu'on lui disait, et n'entendait malice à rien. Pour en finir avec ce gendre récalcitrant, M. Michaud résolut de lui présenter la carte à payer.

C'était par un beau jour d'automne. Jamais la table du meunier n'avait été si galamment servie, jamais Irma n'avait lancé de si tendres œillades, jamais l'amphitryon n'avait montré

tant de cordialité. Tous les sens de Paul étaient ravis : le malheureux ne se doutait pas qu'il touchait au quart d'heure de Rabelais. Dans la soirée, au moment de se séparer, M. Michaud le prit à part et lui tint mot pour mot ce langage :

— Mon cher garçon, vous savez si l'on vous aime ici. Vous ne pouvez pas douter du plaisir que nous avons, ma fille et moi, à vous recevoir. Sans compliment, vous êtes devenu le charme de notre existence. Ce n'est pas votre faute si vous êtes né ci-devant : vous étiez digne d'être meunier. Cependant, je dois vous l'avouer, vos assiduités auprès de Mlle Michaud commencent à la compromettre. On en cause dans le pays; on s'étonne que vous ne vous soyez pas déjà déclaré. Malgré ma vive affection pour vous, la réputation d'Irma m'est plus chère que votre présence. Les Michaud, mon bon ami, n'ont pas les mœurs de la défunte aristocratie : l'honneur et la vertu, voilà nos titres de noblesse. Il est temps de vous prononcer, mon cher Paul. Vous connaissez la maison : on n'y voit pas de lambris dorés, mais on y respire l'air pur et bienfaisant de la fraternité. Irma est une rose. Vous pouvez consulter mes livres de dépense;

vous jugerez, par vous-même, de l'éducation que je lui ai donnée. Quant au père Michaud, sa vie est au grand jour, comme sa fortune. Réfléchissez : on ne vous met pas le pistolet sur la gorge. S'il vous convient d'entrer dans ma famille, je suis sans préjugés ; vous avez prouvé d'ailleurs qu'il y a de braves gens partout. Si vous vous décidez autrement, il faudra cesser de nous voir ; Irma n'est pas seulement une rose, elle tient aussi de l'hermine : la moindre tache la tuerait. Nous n'en resterons pas moins unis en notre commune mère, la sainte république, une et indivisible, qui ne périra pas, quoi que tente la réaction. Sur ce, bonsoir et bonne nuit ! Il se fait tard, les écluses sont levées, et j'entends le moulin qui chante.

Cela dit, il secoua la main de Paul, et tourna les talons. Paul tombait des nues. La pensée d'épouser Mlle Irma ou de lui faire seulement ce qui s'appelle un doigt de cour ne s'était pas présentée un seul instant à son esprit ; il s'était amusé de ses agacements sans y attacher la moindre importance, et n'avait jamais pris au sérieux que les dîners de M. Michaud. Il y a des instincts de race qui reparaissent infailliblement à certaines heures, quoi qu'on ait pu

faire pour les étouffer. Mis au pied du mur, le jeune Penarvan, qui croyait en avoir fini depuis longtemps avec les préjugés de sa caste, avait senti se réveiller en lui un vieux ferment d'orgueil aristocratique, un reste de révérence pour la maison dont il était issu : il rentra à La Brigazière médiocrement flatté de la harangue qu'il venait d'essuyer.

La nuit porte conseil. Le lendemain, en se levant, Paul fut frappé du désordre et de l'incurie qui s'étalaient autour de lui. Son linge s'en allait en charpie ; ses habits manquaient de boutons ; sa chambre était un vrai nid à rats. Il déjeuna d'une omelette au lard : le lard était rance, l'omelette n'était pas cuite à point ; jamais le vin de son cellier ne lui avait semblé si rèche ! Bonnes gens, ces Michaud ! Le père, la crème des meuniers ; Irma, la fleur de beauté du pays. Paul avait près de trente ans : voulait-vieillir dans la gêne et la solitude ? espérait-il épouser un jour une Rohan ou une Montmorency ? Il faisait ces réflexions, les mains dans ses goussets, les pieds dans ses sabots, debout sur le pas de sa porte. De quelque côté qu'il se tournât, il découvrait de toutes parts, aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, les bois, les prés,

les champs de M. Michaud, qui se réjouissaient au soleil. Ce n'était pas une âme vénale ; toutefois le paysage qu'il avait sous les yeux ne lui déplaisait pas. Il se représentait La Brigazière égayée par la présence d'une jeune et gentille femme, accorte, vive, active, toujours en belle humeur, bien entendue aux soins du ménage ; il voyait la fraîche Irma gouvernant son petit royaume, mettant partout l'ordre et l'aisance, passant avec un égal succès de la cuisine au salon, du salon à la basse-cour : il s'abandonnait au charme de cette poésie familière. S'il pensait encore à sa race, c'était en se frottant les mains. Que devait-il, après tout, à la mémoire d'une famille qui l'avait repoussé, même avant qu'il fût né ? à la cousine qui l'écrasait de son silence et de son mépris ? Au souvenir de tant d'affronts et d'avanies dévorés en secret, son cœur se gonflait d'amertume et de fiel. Les Michaud seraient sa vengeance ; son mariage, la dernière botte qu'il porterait à ses augustes aïeux. Il comptait en faire part à Mlle Renée, et se promettait même de l'inviter poliment à la noce. Il se figurait cette beauté superbe apprenant que le dernier des Penarvan avait jeté son bonnet, ses parchemins et ses armoiries par-

dessus les moulins de son beau-père, et s'exaltant dans sa rancune, il riait tout seul à se tenir les flancs.

Eh bien! malgré tant de bonnes raisons pour achever de s'encrasser, Paul hésitait encore. Veut-on savoir ce qui le décida? Il était midi; c'était l'heure où il se rendait chaque jour à la maison du bord de l'eau pour faire sa partie de bezigue. Il se sentit tout à coup tiré par un lien mystérieux, plus ténu qu'un fil de la vierge, plus fort que le câble d'une ancre de miséricorde: c'était le lien de l'habitude. Il se disposait à rentrer pour changer de toilette et aller ensuite demander la main d'Irma, quand il aperçut, au bout du sentier, un cavalier et une amazone s'avançant au pas de leurs mules; il demeura pour les voir passer.

IV.

L'ABBE précédait Mlle Renée. Arrivé devant la porte de la métairie, il arrêta sa monture et mit pied à terre. Dans le court trajet qu'il venait de faire en qualité de précurseur, il avait préparé quelques paroles inspirées par la situation : une fois en présence de Paul, il ne put que se découvrir avec respect et attacher sur lui un regard attendri. Il avait oublié comme par enchantement toutes ses terreurs, toutes ses préventions, Voltaire et Rousseau, la révolution, tout ce que lui avait dit dom Jobin : il contemplait un Penarvan ! Paul l'examinait d'un air étonné, et se demandait si la manie des aventures avait poussé jusqu'en ces parages le chevalier de la Triste-Figure.

— Est-ce à monsieur Paul de Penarvan que j'ai l'honneur de m'adresser? dit enfin l'abbé, maîtrisant à grand'peine son émotion.

— A lui-même, monsieur, répliqua Paul de plus en plus surpris : que souhaitez-vous? que demandez-vous?

— Noble jeune homme! s'écria l'abbé avec une explosion de tendresse, si j'osais exprimer un souhait en cette rencontre à jamais mémorable, je demanderais qu'il me fût permis de vous embrasser.

Et le bon Pyrmil ouvrait deux bras à enserrer le globe. En ce moment, Mlle Renée était tout près de l'endroit où se passait cette scène étrange. Paul, qui ne l'avait entrevue d'abord que de loin, et dont l'attention avait été presque aussitôt détournée par l'abbé, l'aperçut tout à coup en plein soleil, à dix pas de lui, belle et resplendissante comme le jour qui l'éclairait : il eut un éblouissement.

—Mademoiselle Louise-Charlotte-Antoinette-Renée de Penarvan! s'écria l'abbé d'une voix qui résonna comme un clairon; la fille de feu Louis-Charles-Antoine-René, haut et puissant seigneur, marquis de Penarvan! ajouta-t-il d'un ton encore plus retentissant. Votre cou-

sine, monsieur le vicomte : allez lui rendre hommage.

Paul resta cloué sur place. Avant qu'il fût revenu de sa stupeur, Mlle Renée avait sauté à bas de sa mule ; elle alla droit à lui, déganta une de ses mains, et la lui tendit loyalement.

— Bonjour, mon cousin, dit-elle ; convenez-en, vous ne m'attendiez pas.

— C'est la vérité, ma cousine, dit Paul, qui avait porté involontairement à ses lèvres la main blanche et fine qu'il tenait dans la sienne. Si j'avais pu me douter qu'un si grand honneur me fût réservé...

Il jeta sur son costume un regard de détresse, balbutia et n'acheva pas.

— Qu'est-ce donc ? demanda Mlle Renée avec une bonté souriante. Vous vivez en paysan, vous cultivez vos terres. Un de nos ancêtres, je ne sais plus lequel, disait que le soc de la charrue était arme de gentilhomme, et se tenait pour mieux chaussé en sabots qu'en souliers de cour.

— C'était Mathieu de Penarvan, dit l'abbé, qu'on ne prenait jamais sans vert, le même qui, après avoir aidé Charles VII à reconquérir son royaume...

— Mon cousin, je vous présente l'abbé Pyrmil, l'ancien précepteur de mes frères et le mien.

— Historiographe de votre maison, monsieur le vicomte, ajouta l'abbé en s'inclinant.

— Mon cousin, reprit Mlle Renée, monsieur l'abbé est de la famille.

— Touchez donc là, monsieur, dit Paul, qui commençait à se remettre un peu.

— Et maintenant votre bras, monsieur de Penarvan, car je ne suppose pas que votre intention soit de nous laisser à la porte.

En achevant ces mots, Mlle Renée s'était emparée du bras de son cousin, et, pendant qu'un valet de ferme menait les mules à l'écurie, ils se dirigèrent vers l'habitation, qui occupait le fond de la cour, vraie cour de métairie bretonne, où ne manquaient ni le fumier, ni les instruments de la vie rustique, ni les poules picorant çà et là, ni les canards barbotant dans la mare. Les abeilles bourdonnaient autour de quelques fleurs d'automne ; les pigeons roucoulaient à l'angle du toit ; les chiens de Paul, en chiens bien élevés, liaient connaissance avec Fergus et lui faisaient les honneurs du logis. Relevant sur son bras sa jupe d'amazone,

Mlle Renée s'avançait à pas lents, s'enivrait de l'odeur des étables, examinait tout avec intérêt, et trouvait charmant tout ce qu'elle voyait.

— C'est la cour d'honneur, dit Paul un peu confus.

— Oui, répliqua-t-elle, et vous avez raison de l'appeler ainsi, car tout y respire la vie et le travail.

Avant d'entrer dans la maison, elle voulut visiter le jardin, le verger : elle admira les plates-bandes de légumes encadrées dans leurs bordures de thym, se fit un bouquet de mauves et d'asters, et mordit à belles dents dans une pêche prise aux espaliers. A demi subjugué, non moins émerveillé de sa bonne grâce que de sa présence, Paul se croyait le jouet d'un rêve. Était-ce là cette cousine qu'il se représentait quelques instants auparavant, si dédaigneuse et si hautaine ? Ils s'entretenaient avec abandon, effleurant à peine les questions irritantes. Elle racontait comment elle avait grandi sans soupçonner seulement l'existence de son cousin ; il expliquait la fausse honte qui l'avait empêché d'écrire. On eût dit deux amis qui se retrouvent après une longue absence. L'abbé suivait en les couvant des yeux, les confondant

déjà l'un et l'autre dans un même sentiment d'amour et de vénération. Il observait Mlle Renée, et son étonnement était au moins égal à celui de Paul. Il s'était imaginé, en venant, qu'elle allait passer comme un ouragan à La Brigazière : il la voyait souriante, affectueuse, presque familière, et, dans sa modestie, il n'était pas bien convaincu que le charme inespéré qui se révélait chez son élève fût le fruit tardif de ses enseignements.

Paul venait d'introduire ses hôtes dans une pièce du rez-de-chaussée qui servait autrefois de salon, et où régnaient l'abandon et la vétusté. Encore le vieux Germain, dernier débris vivant des modestes splendeurs de La Brigazière, avait, quelques heures auparavant, comme s'il eût pressenti l'événement de ce grand jour, frotté les meubles, épousseté les housses, enlevé la trace des invasions du poulailler, et rajusté avec des épingles le papier de tenture, qui tombait par lambeaux.

— Vous le voyez, dit Paul, je n'habite pas un palais.

— Plût à Dieu, mon cousin, que toute la noblesse de France fût à cette heure aussi bien logée que vous! répliqua froidement la belle

héroïne. Il n'importe guère d'ailleurs que la maison soit riche ou pauvre ; ce qui importe, c'est que l'honneur y soit chez lui et n'ait point envie d'en sortir. Asseyons-nous, monsieur de Penarvan : il est temps que vous sachiez ce qui m'amène.

Ce fut un coup de foudre dans un ciel serein. Chacune de ces paroles avait sifflé aux oreilles de Paul comme un projectile de guerre. Il regarda sa cousine et la vit telle à peu près qu'il se la figurait avant de la connaître. Un rapide instinct l'avertit qu'il était devant son juge. Il se troubla : l'abbé lui-même avait frissonné. Ils s'assirent tous trois en silence. Mlle Renée avait jeté sur une table son chapeau de feutre. Pendant qu'elle rassemblait avec sa main les boucles de sa chevelure, Paul se demandait avec une sourde inquiétude si cette blonde patricienne comptait en user avec lui comme autrefois le marquis avec le vicomte, et, pour faire tête aux reproches il fortifiait sa conscience de l'amertume de ses souvenirs. L'abbé leur adressait tour à tour un regard suppliant, tout en s'efforçant de prendre une attitude majestueuse.

— Mon cousin, dit enfin Mlle Renée, vous sa-

vez comment mon père et mes frères sont morts ?

A cette question faite à brûle-pourpoint, Paul ne douta plus qu'elle ne fût venue tout exprès pour le mettre sur la sellette. Voilà donc ce qui l'amenait ! La lutte entamée par les pères se poursuivait entre les enfants. Paul n'était pas un modèle de courtoisie. Il s'indigna de voir que Mlle de Penarvan s'arrogeât, elle aussi, le droit de contrôle et de remontrance ; il sentit se réveiller en lui toutes les rancunes et toutes les colère dont il avait nourri sa jeunesse. Furieux de s'être pris, comme une mouche dans du miel, à la grâce de ses manières, il ne vit plus qu'une nouvelle offense dans cette visite, qu'il avait considérée d'abord comme une réparation qui lui était due.

— Tenez, ma cousine, n'allons pas plus loin, répliqua-t-il avec brusquerie. Vous êtes trop jeune pour présider un tribunal ; je ne le suis plus assez pour me laisser morigéner comme un écolier. Messieurs de Penarvan sont morts pour une cause que je respecte, mais qui n'est pas la mienne. Je n'étais pas né que le marquis, votre père, avait pris soin de me délier d'avance de toute solidarité. J'ai pu croire un instant que

vous étiez venue pour effacer les divisions de notre famille, et quant à moi, en sentant votre main dans ma main, j'avais tout oublié. Si je me suis trompé, si vous n'êtes ici que pour greffer sur une vieille querelle un nouveau différend, malgré le prix de votre présence, je regrette que vous vous soyez dérangée. Je ne dois compte de mes opinions à personne, et ne reconnais qu'à Dieu seul le droit de juger ma conduite.

— Vous le prenez haut, mon cousin, dit Mlle Renée avec douceur; je suppose que votre conscience est plus humble que votre langage.

— Ma conscience ? s'écria Paul.

— Monsieur le vicomte ! s'écria l'abbé.

— Ce qui est fait est fait, reprit Mlle Renée d'une voix grave et triste. Quel drapeau suiviez-vous pendant que la Vendée combattait et mourait ? je ne vous le demande point. Laissons là le passé. Votre oncle et vos cousins vous ont légué des devoirs auxquels vous ne sauriez vous dérober sans félonie. Je suis venue pour vous les enseigner, si vous ne les connaissez pas ; pour vous les rappeler, si vous en avez perdu la mémoire ; pour vous retenir, si vous êtes tenté de les enfreindre.

Paul s'était préoccupé plus d'une fois de l'isolement de sa jeune parente : il crut naïvement qu'elle faisait appel à la seule protection légitime qu'elle pût invoquer désormais.

— Ma cousine, dit-il subitement apaisé, je connais ces devoirs : loin de songer à les éluder, je les accepte avec orgueil, et n'attendais qu'un mot de vous qui me permît de les remplir. Disposez de moi comme d'un frère que la mort vous aurait rendu. Si mon dévouement, si mon appui vous est nécessaire...

— Vous m'avez mal comprise, répliqua Mlle Renée avec un imperceptible sourire. Je n'ai besoin de l'appui ni du dévouement de personne, et saurais, à l'occasion, me protéger moi-même. Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais de vous. On assure que vous pensez à vous marier.

— Qui a pu vous dire ?... demanda Paul, rougissant jusqu'aux yeux.

— On ajoute même que votre choix est fait, repartit Mlle Renée avec beaucoup de calme et de sang-froid : vous allez épouser la fille d'un meunier. Est-ce vrai, mon cousin ?

Paul resta muet. L'étonnement et la confusion liaient sa langue ; ce qui se passa dans son

cœur en moins d'une minute, il faudrait trop de temps pour le raconter. Un instant, il fut sur le point de renier les Michaud. La honte l'y poussait ; par un brusque revirement, l'orgueil le rejeta à l'autre extrémité. Il n'eût pas été résolu à épouser Mlle Michaud, la démarche de sa cousine aurait suffi pour l'y décider. Il tenait sa vengeance : il allait s'en gorger.

— Eh bien ! mon cousin, est-ce vrai ? répéta Mlle Renée avec un léger accent d'insistance.

— On ne vous a pas trompée, ma cousine, répondit Paul d'un air de bonhomie ; j'épouse la fille à M. Michaud.

— Vous en convenez ?

— Pourquoi m'en cacherais-je ? Je suis au bout de ma jeunesse ; j'ai dû songer à faire une fin. M. Michaud est un brave homme, sa fille me plaît, je ne lui déplais pas, nous nous marions : c'est simple comme bonjour, et je n'y mets pas de mystère.

— Votre parole est engagée ?

— Pas précisément, mais au point où nous en sommes, c'est tout un. J'espère, ma cousine, que vous nous ferez la grâce d'assister à notre mariage ; vous ne pouviez arriver plus à propos. J'en ai la conviction, ma femme vous agréera.

Dame! ça n'a pas les manières de l'ancienne cour ; mais c'est gai comme un oiseau sur la branche, frais comme une fleur d'avril, appétissant comme un bon fruit. Quant au père Michaud, il eût moulu lui-même la farine dont il est pétri qu'il ne serait pas de meilleure pâte. Sérieusement, j'entre dans une famille excellente, où tout me porte à croire que je trouverai le bonheur.

— Vous n'êtes plus un enfant : vous avez bien réfléchi sur le parti que vous allez prendre ?

— Soyez tranquille, dit Paul, se carrant dans sa dérogeance ; l'inclination ne serait pour rien dans ce mariage, qu'il se présenterait encore comme une magnifique affaire. C'est le moins qu'en sa qualité de meunier, M. Michaud ait du pain sur la planche : la dot qu'il donne à sa fille arrondira mon petit domaine.

— Et voilà comment vous comptez relever la maison dont vous êtes l'unique espoir et le dernier soutien ? demanda Mlle Renée sans élever la voix. Ce n'est point assez de sa ruine : il vous sied d'y joindre la honte.

— Oh ! ma cousine, si vous le prenez ainsi, nous ne pouvons pas nous entendre. Il y a entre nous une révolution ; tout un monde écroulé,

tout un monde nouveau nous séparent. Nous ne parlons pas la même langue, nous servons des dieux différents.

— C'est tant pis pour vous, monsieur de Penarvan.

— Comme il vous plaira, ma cousine. Je ne prétends pas à relever notre maison. Les Penarvan de la branche aînée m'ont façonné de bonne heure à l'humilité : j'ai profité de leurs leçons. Épouser une honnête fille, cultiver mes terres, élever mes enfants, leur inculquer dès le berceau les grands principes de 89, la haine des privilèges et l'amour de l'égalité, former des citoyens pour la patrie, voilà mon ambition. Si c'est là une honte, j'en suis fâché pour mes aïeux, mais il faudra bien qu'ils la boivent.

— Vous parlez, vous agissez en gentilhomme. Votre race est frappée, c'est l'heure de l'outrager ; la noblesse est proscrite, c'est le moment de la trahir

— Ma race ! s'écria Paul ; qu'est-ce que je lui dois ? Qu'étais-je avant que la révolution m'eût fait un homme ? Un gentillâtre, un hobereau, un paria ! J'ai vécu dans l'ombre et la pauvreté ; vous m'avez tous abreuvé d'humiliations et de dégoûts. Votre père, anticipant

sur la mort, avait trouvé plaisant de rayer le mien du nombre des vivants. Vous, ma cousine, vous ne vous doutiez même pas que je fusse né. Il a fallu que le hasard se chargeât de vous apprendre qu'il y avait encore un Penarvan de par le monde. Vous êtes accourue : pourquoi? Pour rapprocher les débris de notre famille? pour m'apporter l'oubli du passé? Non; vous n'aviez, en venant, qu'une seule pensée : préserver ce grand nom de Penarvan de la souillure d'une mésalliance. Empressement fraternel! comment pourrais-je n'en être point touché? Vous conviendrez pourtant qu'il serait par trop chevaleresque de se condamner au célibat parce qu'un de vos aïeux s'est mis jadis en tête d'aller se faire occire aux croisades. Mes aïeux agissaient à leur guise; qu'ils trouvent bon que j'agisse à la mienne. Je n'ai pas attendu que la noblesse fût proscrite pour m'affranchir de ses préjugés, et ne crois ni l'offenser ni la trahir en me mariant selon mes goûts. Qu'elle vive ou qu'elle meure, il n'importe guère à ses destinées qu'un paysan épouse la fille d'un meunier: Je ne suis, Dieu merci! ni duc ni marquis.

— Duc, non; marquis, c'est autre chose. Qui donc le fut ou le sera jamais, si vous ne l'êtes

pas? Marquis de Penarvan, mon cousin! Après la mort de mes frères, vous étiez l'héritier présomptif du titre ; depuis la mort de mon père, vous êtes le chef de notre maison. Ce n'est pas uniquement le soin de notre gloire qui m'a conduite ici ; la conscience de ce que je vous dois aurait suffi pour me pousser vers vous. Je ne suis pas accourue seulement pour défendre notre honneur menacé : je suis venue aussi pour reconnaître et saluer votre autorité.

Déconcerté, secrètement flatté, Paul se tut un instant. L'autorité du chef de famille, cette autorité légitime dont il n'avait jusque-là saisi que les abus, se révélait à lui sous un jour tout nouveau. Honteux de ses emportements, il s'empressa de mettre un talon rouge à ses sabots, et ne fut pas fâché de montrer qu'au besoin il aurait pu faire figure parmi les raffinés.

— Ma cousine, dit-il du ton le plus courtois. la révolution n'a pas aboli les privilèges de la beauté, et vous serez toujours ma dame suzeraine. Quant à mon titre de marquis, ajouta-t-il en riant, c'est un mince régal par le temps qui court, et j'avoue humblement que je n'y avais pas songé. Lors même qu'ils étaient en faveur, ces

hochets de la vanité n'avaient aucun prix à mes yeux ; ce n'est pas quand ils sont brisés...

— Qu'appelez-vous hochets de vanité ? répliqua vertement Mlle Renée. C'est un hochet, le prix du sang, la récompense des services rendus ! Le titre qui consacre l'héroïsme de vingt générations successives, c'est un hochet, c'est un hochet brisé ! Brisez donc aussi les tables de l'histoire, lacérez nos annales, supprimez le passé, réduisez à néant les souvenirs de gloire, d'honneur, de loyauté ! Quand vous y aurez réussi, vous pourrez alors faire de nos armes et de nos devises des jouets d'enfant pour amuser les petits-fils de monsieur Michaud : jusque-là, s'il vous plaît, parlez-en avec plus de respect.

— Je le veux bien, dit Paul baissant déjà le ton ; mais, si la noblesse est morte, ce n'est ni vous ni moi qui la ressusciterons.

— La noblesse est morte ! Qui vous a dit cela ? M. Michaud sans doute... Et vous l'avez cru ! La preuve qu'il n'en croit rien, lui, c'est qu'il veut de vous pour son gendre. Marquis de Penarvan, relevez-vous, reprenez votre rang, comprenez enfin vos devoirs ! Le titre dont vous héritez est un dépôt sacré dont vous aurez à rendre compte : conservez-le pur et intact. Le

drapeau de notre famille est entre vos mains : portez-le haut et ferme. Les destinées de notre maison reposent désormais sur vous seul : ne les laissez pas périr. Qui parle de vous condamner au célibat ? Épousez une fille digne de perpétuer votre nom. Le temps approche où la noblesse rentrera triomphante dans ses foyers restaurés, comme ces guerriers qu'on croyait tués dans la mêlée et qui reparaissaient tout à coup le casque au front et la lance au poing : tenez-vous prêt pour les grands jours. Le roi de France ne sera pas ingrat : le fief de Penarvan sortira de ses ruines, c'est là que grandiront vos enfants.

— Mes enfants !... s'écria Paul abasourdi ; vous vous marierez, ma cousine ? ajouta-t-il de plus en plus troublé.

— Je ne me marierai jamais : je l'ai juré, et, bien que vous me connaissiez à peine, vous devez savoir déjà si je suis femme à fausser un serment. J'élèverai vos fils, je serai la sœur de leur mère. Ne le voulez-vous pas, mon cousin ?

— Mais, ma cousine,... balbutia Paul, qui ne savait plus où il en était.

— Je ferai de vos fils des gentilshommes, j'en réponds. Qu'est-ce donc que ces principes

de 89 dont vous faites un si grand bruit? Ne semblerait-il pas qu'avant 89 il n'y eût en France que des lâches et des ilotes? Mes neveux sauront de bonne heure que noblesse oblige; ils apprendront à placer le devoir au-dessus de tout, et à considérer l'honneur comme le couronnement du devoir. Cela suffit, et je ne pense pas que votre 89 ait rien imaginé de mieux. Nous vieillirons ensemble, mon cher Paul, à l'ombre de nos tours et de nos créneaux relevés, et, pour ma part, je mourrai satisfaite, si mes yeux, avant de se fermer, ont vu renaître l'éclat de la maison que vous aurez retirée de l'abîme.

Et comme Paul, désarmé et désarçonné, ne se défendait plus, mais paraissait hésiter à se rendre :

— Aimez-vous Mlle Michaud?

— Moi!... s'écria-t-il; pas du tout.

— C'est la dot qui vous tente, monsieur le marquis?

— Quoi que j'aie pu dire, vous n'en croyez rien.

— A la bonne heure! mais expliquez-moi...

— C'est ce vieux diable de père Michaud qui, pas plus tard qu'hier, sans me crier gare, m'a

jeté sa fille à la tête, répliqua Paul en se levant avec humeur. Que je sois pendu si je pensais à cette péronnelle ! Il attend ma réponse, et quand vous êtes arrivée...

— Allons, allons, s'écria gaiement Mlle Renée, le mal est moins grand que je ne le craignais : la paix est signée, mon cousin ?

— Pas encore, ma cousine. J'y mets à mon tour une condition : vous ne serez pas venue chez moi pour n'y rester que quelques heures. Rien n'est plus facile que d'envoyer quérir vos bagages à Rennes. Monsieur l'abbé prendra ma chambre, vous occuperez celle de ma mère ; moi, j'irai dormir à la ferme. L'hospitalité que je vous offre est si pauvre, que vous craindriez de m'humilier en la repoussant.

— Qu'en pense mon précepteur ? demanda Mlle Renée, se tournant vers l'abbé, qui avait assisté à cette scène en personnage muet, mais non indifférent : la sueur qui perlait à son front, les larmes de joie qui coulaient de ses joues, attestaient suffisamment les émotions qu'il venait d'éprouver.

— Je pense, mademoiselle, que vous ne sauriez refuser à monsieur le marquis l'honneur qu'il sollicite, répondit le bon Pyrmil, tout heu-

reux et tout fier de la déférence que lui témoignait son élève.

— Accordé, mon cousin! Nous passerons quelques jours sous votre toit, et nous ferons en sorte d'y laisser, en partant, un gentilhomme.

— N'y comptez pas trop ; mais vous y laisserez à coup sûr un cœur pénétré de votre grâce et de votre bonté.

En cet instant, le vieux Germain entrait au salon dans une tenue irréprochable, et portant un plateau chargé de fruits et de galettes de blé noir. Paul se retira pour aller donner quelques ordres. L'arrivée des deux visiteurs inconnus avait mis sens dessus dessous tout le personnel de la métairie. On ne doutait pas que Mlle Renée ne fût une princesse persécutée, venue pour demander asile. L'abbé était un objet de commentaires sans fin et d'ébahissement général. Attroupés dans la cour, une demi-douzaine de serviteurs devisaient au soleil, quand Paul tomba au milieu d'eux.

— Ça, drôles, dit-il, vous tenez fort mal ma châtellenie ; il est temps que cela finisse. Que faites-vous là, les bras croisés ? Les poules au poulailler ! Qu'on enlève ces tas de fumier ! qu'on sable la cour ! qu'on ratisse les allées du

jardin! Vous-mêmes, de quoi avez-vous l'air? Regardez-vous un peu: ne dirait-on pas de vrais sauvages! Allez-vous décrasser, et vivement!

Et, suivi de Germain, il se dirigea vers son appartement.

Ce Germain était un assez curieux personnage. Ancien valet de chambre du vicomte Joseph, il avait vieilli dans le respect de la noblesse, dans la haine de la philosophie, et n'avait pu prendre son parti de la déchéance de son jeune maître. Le jour où l'on avait abattu l'unique tourelle du logis, il était allé au fenil cacher sa honte et son désespoir. Après avoir disputé pied à pied La Brigazière aux envahissements de la révolution, vaincu, mais non soumis, il vivait comme un Troyen sur les ruines d'Illion, et protestait silencieusement, par sa tenue et ses habitudes, contre le triomphe de la rusticité. Toujours poudré, rasé, tiré à quatre épingles, il n'abordait les sabots et la veste de Paul qu'en cravate blanche et en souliers à boucles d'argent, lui parlait chapeau bas, s'obstinait à l'appeler monsieur le vicomte, et ne permettait pas que la valetaille l'appelât lui-même autrement que monsieur Germain,

gros comme le bras. Fidèle aux traditions aristocratiques de la haute domesticité, il mettait sa gloire à ne rien faire : toute son occupation était d'errer de chambre en chambre en donnant par ci par là quelques coups de plumeau. Paul l'aimait et lui passait tout. Germain détestait les Michaud ; avec l'instinct du chien fidèle, il avait flairé le piège, et s'attendait à voir d'un jour à l'autre l'honneur de la maison, déjà désemparé, achever de sombrer sous les roues d'un moulin. En apercevant Mlle Renée qui traversait la cour, sans savoir qui elle était, il avait eu le pressentiment que la fortune de La Brigazière allait prendre une face nouvelle. Il n'en douta plus, quand il vit Paul, à peine entré dans sa chambre, se précipiter sur un bahut et en tirer successivement une chemise à jabot, des bas à coin brodé, une culotte un gilet de soie, un habit de velours épinglé, toute son ancienne défroque.

— Ce n'est ni pour flatter ni pour blesser monsieur le vicomte, dit Germain quand Paul eut achevé sa toilette, mais voilà bien longtemps que monsieur le vicomte n'avait eu si bonne façon. Si monsieur le vicomte eût voulu me croire....

— Toujours donc ? toujours ? Tu ne te corri-

geras donc jamais de me donner du vicomte par la figure ?

— Monsieur le vicomte, c'est plus fort que moi : quand je parle à monsieur le vicomte...

— Monsieur le vicomte ! monsieur le vicomte ! Encore un coup, Germain, laisse là ton vicomte et ne m'en romps plus les oreilles ! Tu me connais, tu sais quel cas je fais de ces vaines distinctions sociales. Si tu tiens absolument à me donner un titre, que diable ! donne-moi celui qui m'appartient : appelle-moi monsieur le marquis.

— Monsieur le vicomte serait marquis ! s'écria Germain avec stupeur.

— Marquis de Penarvan, Germain. Cette belle personne que tu as vue tout à l'heure, c'est ma cousine, c'est la fille du dernier marquis de ma race, venue tout exprès à La Brigazière pour me conférer le titre dont j'hérite et saluer en moi le chef de sa maison.

—Ah ! monsieur le marquis, quel honneur !

— Te voilà content, vieil aristocrate !

— A présent que monsieur le vicomte est marquis, j'ose espérer que nous allons nous retirer de la farine.

— Eh ! vive Dieu ! tu m'y fais penser. Croi-

rais-tu qu'hier, en me quittant, ce faquin de Michaud m'a offert la main de sa fille ?

— C'est bien fait ! répliqua Germain d'un ton grondeur. Voilà ce qu'on gagne à fréquenter au-dessous de soi. Comment monsieur le marquis a-t-il pu se laisser prendre un seul instant aux roueries de ce vieux madré ?

— Si tu t'imagines que j'étais sa dupe ? Conviens pourtant que c'eût été drôle : Mlle Michaud marquise, marquise de Penarvan !

— Et qu'elle est donc jolie, Mlle Michaud ! Parlons-en !

— Germain ?

— Monsieur le marquis ?

— As-tu jeté les yeux sur ma cousine ?

— Ah ! monsieur le marquis, une reine !

— Oui, Germain, une reine. Il n'y a pas à dire, s'écria Paul résolûment, ce n'est encore que dans notre monde qu'on a la recette de ces visages-là !

— Je me flatte que monsieur le marquis a répondu de la bonne sorte à cet abominable meunier.

— Il ne m'en a pas laissé le temps ; le traître s'est enfui comme un Parthe. Du papier ! de

l'encre ! une plume ! Je vais lui saler un poulet qui le régalera.

Paul s'assit devant son bureau, releva sa manchette, et traça le billet suivant :

" Cher monsieur Michaud,

" Les bontés dont vous m'avez comblé ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Après m'avoir accueilli comme votre égal, vous m'offrez un honneur dont je sens tout le prix : souffrez que je montre, en m'y dérobant, que je le méritais peut-être. Non, cher monsieur Michaud, je ne saurais accepter un si généreux sacrifice. S'il vous plaît d'oublier la tache de mon origine, il convient que je m'en souvienne. Hier encore je pouvais hésiter, aujourd'hui l'hésitation serait un crime, tant ma situation s'est aggravée depuis quelques heures. Je vous connais, votre amitié ne reculerait devant rien, et vous pousseriez la clémence jusqu'à la magnanimité ; mais, quoique né dans les rangs de l'aristocratie, je ne suis pourtant pas étranger à tout sentiment de délicatesse : tombé trop bas pour pouvoir désormais m'élever jusqu'à vous, du moins je ne permettrai pas que vous descendiez jusqu'à moi.

" Mettez aux pieds de Mlle Michaud l'hommage de mes respects, et croyez, cher monsieur, à la confusion que j'éprouve en signant pour la première fois

" Marquis DE PENARVAN."

Paul était si content du tour de ce petit billet, qu'avant de l'envoyer, il ne put résister au désir de le communiquer à Mlle Renée : sa rentrée au salon fut un véritable triomphe.

— Ma cousine, dit-il, voici ma réponse à monsieur Michaud.

Mlle Renée lut l'épître, qui l'amusa beaucoup, moins pourtant que la subite transformation de son cousin.

— Vous me divertissez, dit-elle, avec vos prétentions démocratiques : vous êtes gentilhomme de la tête aux pieds et marquis jusqu'au bout des ongles.

Paul rougit de plaisir, et, pendant que l'abbé, qui ne perdait pas de vue l'histoire de la maison de Penarvan, prenait copie de la lettre comme d'un document précieux, il offrit son bras à Mlle Renée et la conduisit à l'appartement où tout était déjà prêt pour la recevoir.

Mlle Renée passa huit jours à La Brigazière. L'amour aidant, c'était plus qu'il n'en fallait

pour achever de retourner Paul comme un gant. L'homme est ondoyant et divers : il est permis de conjecturer que l'étude de notre héros n'eût pas modifié considérablement l'opinion de l'auteur des *Essais*. Il brûla peu à peu, aux pieds de sa cousine, tout ce qu'il avait adoré ; il adora tout ce qu'il avait brûlé. Deux bustes de plâtre bronzé, qui représentaient Voltaire et Rousseau et décoraient la cheminée du salon, s'étaient vus déportés au grenier, en compagnie des portraits de tous les orateurs de la Gironde. Il avait enfoui dans la paillasse de son lit le *Contrat social* et le *Dictionnaire philosophique ;* l'abbé dormait là-dessus du sommeil du juste, sans se douter qu'il couchait sur un nid de serpents. Les journées s'écoulaient en promenades et en conversations familières. Les repas étaient gais ; les soirées se prolongeaient devant les feux clairs de septembre. Paul et l'abbé étaient déjà de vieux amis. Le soir, après que Mlle Renée s'était retirée dans sa chambre, ils restaient ensemble au coin de l'âtre, et s'oubliaient en de longs entretiens où le jeune marquis osait ouvrir son cœur. L'abbé voyait déjà une foule de petits Penarvan qui lui grimpaient aux jambes, montaient sur ses genoux et appre-

naient à lire dans l'*Histoire de la maison de Penarvan* par l'abbé Pyrmil. Pressé de questions, il avait fini par avouer qu'en faisant vœu de célibat, Mlle Renée avait été inspirée moins par la haine du mariage que par le culte du nom qu'elle portait : Paul nourrissait un timide espoir dont le bon Pyrmil était le confident discret.

— Ah ! mon cher abbé, qu'elle est belle ! Vous vivez de sa vie, vous ne la quitterez jamais ; vous êtes bien heureux ! disait-il. Et il ajoutait : — Comment m'aimerait-elle ? Qu'ai-je fait pour oser prétendre à sa main ?

— Vous êtes jeune, répliquait l'abbé, et le royaume de France est à reconquérir.

— Ah ! parlez, mon cher abbé, parlez ! Faut-il me jeter dans la Vendée ? aller chercher le roi ? le ramener triomphant ? Je suis prêt.

— Mais, disait l'abbé, ne serait-il pas plus simple de déclarer d'abord vos sentiments ? Nous verrions ensuite à ramener le roi.

— Hélas ! s'écriait Paul, ce qui vous paraît si simple est précisément l'impossible pour moi, et tout me semble plus facile que de lui avouer que je l'aime.

Il était sincère, il aimait. Quoiqu'il eût près

de trente ans, il aimait comme on aime à vingt. Il y avait déjà, à cette époque, dans toutes les jeunes âmes, une parcelle de l'âme de Rousseau. Paul n'était pas un esprit romanesque, un cœur enclin à la rêverie ou porté aux grands sentiments ; pourtant il avait lu *la Nouvelle Héloïse*, et entrevu dans ces pages les côtés élevés de la passion. Il est facile de reconnaître et de signaler tout ce qu'il y a de faux et de déclamatoire dans cette correspondance immortelle : on a beau faire, quand on l'a lue dans l'âge matinal, on reste pénétré du souffle divin qui l'anime. Les Julie étaient rares à La Brigazière ; Irma ne ressemblait que bien imparfaitement à la maîtresse de Saint-Preux. Plus d'une fois, à travers la lande ou le long des haies, il s'était surpris à caresser de confuses images qui n'avaient rien de commun avec les figures au milieu desquelles s'écoulait sa jeunesse. On peut se rendre compte de l'effet que dut produire la présence d'une créature comme Mlle Renée sur l'imagination de ce jeune homme qui avait toujours vécu dans sa terre, sans autre révélation de la beauté que le nez au vent de Mlle Michaud. Il aimait pour la première fois : il avait toutes les timidités qui sont la grâce

des premières tendresses ; ses plus grandes audaces consistaient à descendre au verger avant le lever de l'aube, pour épier, caché dans un massif, le moment où Renée paraissait à sa fenêtre, belle et radieuse comme l'étoile du matin. Vainement l'abbé l'encourageait à *déclarer sa flamme;* Paul promettait chaque soir d'être plus hardi le lendemain, et le lendemain il était plus intimidé que la veille. La honte qu'il ressentait de son passé aurait suffi pour sceller ses lèvres. Mlle Renée, il faut le dire aussi, n'avait rien qui provoquât les petits soins et les tendres aveux ; sa familiarité même eût tenu à distance les plus entreprenants. Dans une situation assez étrange, pendant tout le temps que dura son séjour à La Brigazière, elle demeura telle que nous l'avons vue dès la première heure de son arrivée, affable, souriante, s'accommodant de tout, sans morgue ni raideur, mais sans aucune des séductions ni des coquetteries vulgaires qui pipent si aisément la moins belle moitié du genre humain. Elle n'abaissa pas sa fierté naturelle, et maintint jusqu'au bout, tout en restant charmante, la dignité de son caractère. Quant à ce qui se passait dans son cœur, on ne l'a jamais su. Avait-elle deviné l'amour

de son cousin ? s'en réjouissait-elle en secret ? L'abbé la connaissait trop bien pour se permettre de l'interroger, et l'esprit le plus pénétrant n'aurait pu soupçonner une arrière-pensée sous tant de calme et de sérénité.

L'abbé allait de l'un à l'autre, se posait entre eux comme un trait d'union, encourageait la passion chez Paul, ne négligeait rien pour éveiller l'amour chez Renée. Dans la joie de se trouver mêlé à des événements bien simples, mais qui prenaient à ses yeux toute l'importance de l'histoire, il avait oublié le prélat. Que d'épisodes pour son grand ouvrage ! que de scènes à retracer, où il figurait en personne ! Il veillait chaque nuit, entassant matériaux sur matériaux, et ne se mettait au lit qu'après avoir noté sur un calepin tout ce qui s'était dit et fait dans la journée. Il ne se permettait pas d'interroger le cœur de son élève ; mais, quand il était seul avec elle, il ne l'entretenait que de Paul.

— Ah ! mademoiselle, l'aimable jeune homme ? Il n'ose pas dire devant vous tout ce qu'il sent, tout ce qu'il pense ; mais il s'ouvre à moi tout entier, et si vous saviez la belle âme ! Je n'en veux pas à dom Jobin ; je reconnais, je

respecte en lui l'instrument de la Providence. Cependant, je suis forcé de l'avouer, dom Jobin a mis dans ses rapports une légèreté bien étrange chez un bénédictin. Où avait-il pris par exemple que monsieur votre cousin se nourrissait de l'esprit des démons? J'habite sa chambre, il ne s'y trouve pas un seul livre qui puisse offenser mes regards. A quoi se réduisent, en fin de compte, les errements de sa jeunesse? A quelques étourderies, et il est prêt à donner son sang pour les racheter. Hier il parlait d'aller chercher le roi à Mittau. Que n'étiez-vous là pour le voir et l'entendre! Quel feu! quel enthousiasme! qu'il était beau en parlant ainsi! Il égalera tous les preux de sa race, et c'est vous, mademoiselle, qui aurez fait ce miracle.

Mlle Renée écoutait en souriant, hochait la tête et ne répondait pas.

Huit jours de doux loisirs, de douce intimité passent vite : on touchait à l'heure du départ. Pendant qu'on équipait les mules, Paul et Mlle Renée se promenaient ensemble dans le sentier, devant la porte de la cour. L'abbé se tenait à l'écart ; il espérait que la séparation amènerait quelque chose de décisif. Le soleil n'avait pas encore percé le brouillard : il faisait une

matinée grise, humide, un peu froide, une vraie matinée d'adieux. Le jeune marquis marchait silencieux près de sa cousine, qui l'entretenait de ses devoirs avec une affectueuse gravité : il l'écoutait à peine.

— Vous partez, s'écria-t-il enfin, vous partez ! Quel vide, quel désert vous allez laisser en moi, autour de moi

— Je rentre moi-même dans la solitude. Vous, mon cousin, vous vous marierez : tout vous en fait une loi.

— La noblesse est dispersée, dit Paul, et à moins d'aller à Coblentz...

— Croyez-moi, vous trouverez sans aller si loin.

Il tressaillit, leva les yeux sur elle, et se sentit comme au pied d'un mur de glace devant l'inaltérable placidité de son visage et de son maintien.

— Vous partez! vous partez ! répétait-il.

Il sentait le bonheur près de lui échapper, et ne trouvait pas d'autres mots pour le retenir. De grosses larmes roulaient sous ses paupières; Mlle Renée promenait sur le paysage à demi submergé par la brume un œil indifférent.

— Il faut nous dire adieu, mon cousin, dit-

elle en voyant les mules harnachées qui sortaient de la cour ; je garderai bon souvenir de votre loyale hospitalité.

Paul tenait dans ses mains la main de sa cousine.

— C'est ici, dit-il en la regardant d'un air humble et doux, c'est à cette place que je vous ai vue pour la première fois : il y a huit jours à peine de cela, et vous allez emporter ma vie. Est-ce donc vrai, demanda-t-il d'une voix tremblante, que vous ne vous marierez jamais ?

— Je l'ai juré.

— Oui, l'abbé m'a tout dit. Vous avez fait vœu de ne jamais quitter le nom dont vous pensiez alors être l'unique et dernière héritière. Cependant, si vous le vouliez bien... vous pourriez, sans être parjure...

Mlle Renée retira doucement sa main ; un instant après, elle était en selle.

— A bientôt mon cousin ! Vous me devez une visite.

Et, cinglant d'un coup de cravache le flanc de sa monture, elle s'éloigna au galop.

—Elle vous aime ! dit l'abbé en se jetant au cou de Paul. Puis il sauta sur sa mule, et partit en chantant dans son cœur un hymne d'allégresse.

V

QUELQUE temps de là, par une nuit de fin d'automne, l'élite de la noblesse vendéenne se trouvait rassemblée dans l'antique chapelle du château de Penarvan. Paul et Renée s'étaient mariés la veille, sans éclat et sans bruit, à la municipalité de Clisson : l'abbé allait les unir devant Dieu. Cette chapelle en ruines qu'éclairaient à peine les flambeaux de l'autel, ces gentilshommes graves et recueillis, debout dans leurs manteaux, au milieu des paysans et des serviteurs agenouillés sur les dalles brisées, le vent d'octobre qui s'engouffrait en gémissant par les vitraux défoncés des ogives, l'autel sans ornements, relevé parmi les décombres, enfin ces

deux beaux jeunes gens, rameaux épargnés par l'orage et survivant à l'arbre que la foudre a frappé, tout imprimait à la cérémonie un caractère de grandeur mystérieuse qui reportait vaguement la pensée aux premiers âges de la foi. Le bon Pyrmil lui-même n'était plus le personnage que nous connaissons: un sentiment d'ineffable béatitude resplendissait sur son visage et donnait à ses traits une expression presque divine. Telle est d'ailleurs la majesté de cette religion du Christ, que ses plus humbles lévites en sont comme revêtus dans l'exercice de leur pieux ministère. Au moment de bénir les deux époux, l'abbé leur adressa une allocution qui remua tous les cœurs. Il rappela d'abord l'illustration de la maison de Penarvan. On pouvait craindre qu'entraîné par le sujet, exalté par la situation, il ne s'abandonnât à un lyrisme désordonné : il parla sans emphase, et rencontra naturellement l'éloquence qu'il ne cherchait pas. Il n'eut qu'un mouvement véritablement oratoire : ce fut quand, déchirant les voiles de l'avenir, après s'être lamenté, comme Jérémie, sur les désastres de cette grande maison, il la montra miraculeusement sauvée, se relevant plus grande et

plus prospère ; on crut entendre le grand-prêtre Joad prophétisant la nouvelle Jérusalem. A cela près, il fut simple et touchant : il rendit à la haute vertu de Renée un hommage éclatant et mérité ; quant à Paul l'abbé n'hésita pas à déclarer que tous ses aïeux allaient revivre en lui. La cérémonie achevée, la noble assistance s'écoula dans le château, où le jeune marquis se vit entouré, félicité et reconnu par la fleur des gentilshommes du pays. Les plus huppés s'empressaient à lui serrer la main ; il fut embrassé par MM. d'Autichamp et de Châtillon. Au sortir de la chapelle, il avait reçu le compliment des anciens vassaux, accourus pour fêter l'héritier de la famille qui, aux jours de sa splendeur, ne leur avait pas ménagé les bienfaits. Une collation attendait les invités dans la salle des portraits ; par une attention bien digne de l'abbé, chaque cadre était surmonté d'une couronne d'immortelles. Au bout d'une petite heure, les illustres convives se retirèrent discrètement, et Paul, enivré d'orgueil et d'amour, resta seul avec sa belle épouse. Renée triomphait, elle aussi : elle venait d'assurer irrévocablement l'honneur et l'avenir de sa race. Hélas ! malgré les pro-

phéties du bon Pyrmil et tant d'excellentes raisons pour y croire, ils devaient bientôt éprouver l'un et l'autre que de toutes les institutions, le mariage est la plus fertile en mécomptes.

Dès son arrivée chez sa cousine, Paul avait été passablement surpris de voir à quoi se réduisait ce fief de Penarvan, objet des convoitises de sa jeunesse. Le château qu'il s'était représenté si longtemps comme le séjour des fêtes et de l'opulence était en partie écroulé; pittoresque au dehors, le seul corps de logis qui restât debout offrait à l'intérieur un spectacle lamentable : chambres vides et désolées; les épaves du luxe d'autrefois, recueillies et sauvées par l'abbé, n'en faisaient que mieux ressortir le délabrement et la nudité. Pas un chien au chenil, pas un cheval dans les écuries. Les bardanes, mêlées aux grandes herbes, poussaient en liberté dans les cours. Le domaine se bornait à trois fermes d'un revenu plus que modeste. Dans l'ivresse des premiers jours, Paul s'était appliqué et avait réussi à s'extasier sur tout; une fois installé dans la vie conjugale, il ne tarda pas à découvrir que sa position de chef de maison équivalait en réa-

lité à celle d'un évêque *in partibus* ou d'un général sans armée. Son unique satisfaction était de ne pouvoir se mettre à la fenêtre sans apercevoir, à tous les points de l'horizon, les forêts et les terres qui appartenaient naguère à sa famille, et que le roi de France lui restituerait tôt ou tard. En attendant, il était plus pauvre qu'à La Brigazière, où du moins la pauvreté, active, laborieuse et roturière en ses allures, vivait en plein air, et avait ses coudées franches au logis. L'hiver fut long et rigoureux; il le passa tout entier entre sa femme et l'abbé, qui avaient entrepris son éducation chevaleresque, et travaillaient de concert à lui forger une âme de héros. Il avait compté sur les friandises de la lune de miel : on le régala d'un cours complet de ses aïeux. Il y eut cet hiver recrudescence de Penarvan. Tous les entretiens avaient un tour épique ; le ton familier en était banni, et, jusqu'à bonjour et bonsoir, tout y respirait l'héroïsme. La nature de Paul n'avait rien d'épique ni d'héroïque. S'il s'avisait de raboter une planche, d'assujettir un meuble, de clouer un bourrelet, de graisser les gonds d'une porte, on lui faisait observer que ce n'était point là un passe-temps de gentilhomme.

Il avait trente ans, sa femme était belle, il l'aimait : au moindre oubli, au moindre écart, à la moindre témérité, un sourire dédaigneux ou un regard hautain le rappelait aussitôt à la dignité de son rang. Il ne trouvait même plus chez Renée la grâce et l'abandon qui l'avaient séduit à La Brigazière : Clorinde avait repris son armure. Un soir ils étaient tous trois au salon ; l'abbé lisait à haute voix le récit de Guy de Penarvan en Terre-Sainte. Au moment le plus pathétique, quand Guy, frappé à la Massoure et près de rendre l'âme entre les bras de ses compagnons d'armes, cherche d'un œil mourant les tours de son château qu'il ne reverra plus, Renée jeta les yeux sur le marquis pour juger de son émotion : enfoncé dans un vieux fauteuil, le marquis dormait comme un loir. Elle se leva, d'un geste impérieux interrompit l'abbé, et tous deux se retirèrent majestueusement. Quand Paul se réveilla, il était une heure du matin : il devina ce qui s'était passé et alla se coucher tout penaud. Quelques mois à peine s'étaient écoulés, et déjà l'accès de fièvre aristocratique dont il avait été saisi se calmait un peu. Ses relations avec la noblesse du pays n'étaient pas allées au

delà d'un échange de politesses. Point de chasses, point de réunions : tout était ruine et deuil dans ces contrées dévastées par la guerre. La guerre elle-même n'était qu'un brigandage. On ne se battait plus ; on détroussait, on assassinait. Les coupe-jarrets avaient succédé aux La Rochejacquelein, aux Lescure; les Vendéens avaient fait place aux chouans. L'oisiveté le consumait : comme une pluie fine et continue, l'ennui le pénétrait jusqu'aux os. A force d'entendre parler de ses aïeux, il en avait par-dessus la tête : il en eût cédé volontiers quelques-uns, à la condition d'avoir deux ou trois plats de plus sur sa table. Quoi qu'il fît, quoi qu'il dît, on lui jetait au nez un Penarvan. Paul n'était pas un méchant garçon ; mais lorsqu'il voyait l'abbé entrer au salon avec son manuscrit sous le bras, il se tenait à quatre pour ne pas lui sauter à la gorge. Il avait laissé à La Brigazière plusieurs affaires en souffrance ; il partit dans les premiers jours du printemps, assez flatté de changer d'air, et d'échapper, ne fût-ce que pour une semaine, à la société de tant de héros.

Il arriva chez lui par une matinée d'avril. Il avait quitté la voiture à Rennes et fait à pied le reste du trajet, léger et bondissant comme

un écolier en vacances. Dès qu'il parut dans la cour de la métairie, ce ne fut qu'un cri : Voici M. Paul ! Et tous d'accourir, paysans et serviteurs. Tous le chérissaient ; les vieux l'avaient vu naître, les jeunes avaient grandi avec lui. — Bonjour, monsieur Paul ! — Bonjour, mes enfants ! — Et il serrait la main à tous. Ses poules et ses canards couraient entre ses jambes, ses chiens lui léchaient les pieds, ses pigeons roucoulaient et battaient des ailes, comme pour lui souhaiter la bienvenue ; ses bœufs qui sortaient de l'étable, tendaient vers lui leurs mufles humides, et poussaient un long mugissement en signe de reconnaissance. Il déjeuna à la cuisine, les coudes sur la table, riant et causant avec sa vieille gouvernante ; puis il donna un œil à tout : ses asperges commençaient à lever ; ses espaliers étaient en fleurs. En pénétrant dans son logis, il crut entrer dans un palais ; les murs du salon lui semblèrent magnifiquement décorés par l'absence complète de portraits de famille. Après avoir tout vu, tout reconnu, il se mit en veste, en sabots, et alla visiter ses champs. Les femmes, les marmots, debout sur le pas des portes du village, le sa-

luaient familièrement. — Tiens ! c'est monsieur Paul ! Bonjour, monsieur Paul ! — Et ce M. Paul tout court résonnait délicieusement à son cœur et à ses oreilles. Germain lui-même ne songeait plus à l'appeler monsieur le marquis. Germain avait reçu la grande leçon d'égalité que Dieu inflige tôt ou tard, même aux domestiques le plus haut placés : il était mort à la chute des feuilles. La belle journée ! la bonne bouffée d'air ! Paul respirait à pleins poumons le parfum de la terre natale. Les arbres du chemin lui disaient : Te voilà revenu, jeune ami que nous avons connu tout enfant ! Il émonda ses haies, sarcla ses orges et ses avoines. Le soir, en revenant par un sentier non encore oublié, il aperçut, à travers les pousses nouvelles, la maison du bord de l'eau. Toujours fraîche et vermeille, mais un peu pâlie cependant, Irma était à sa fenêtre, qu'éclairait le soleil couchant. La bonne créature n'avait pas de rancune ; elle sourit en le voyant et le salua d'un geste amical. Paul s'était arrêté pour la regarder; il sentit tout à coup une main qui s'appuyait sur son épaule : il se retourna et reconnut Michaud, qu'il rencontrait pour la première fois depuis le jour où le bonhomme, à la même place et

presque à la même heure, lui avait offert d'épouser sa fille. Soit que le père Michaud fût sans fiel, soit qu'il eût intérêt à ménager le jeune marquis, soit enfin que le vieux renard flairât une revanche à prendre, il ne se montra ni moins cordial ni moins affectueux qu'autrefois.

— Quoi donc ! s'écria-t-il, comptiez-vous passer sans entrer ?

— Dame ! répliqua Paul un peu embarrassé, ne m'avez-vous pas dit ici même que ma présence compromettait Mlle Michaud ? Ne m'avez-vous pas donné à entendre...

— Tout est bien changé, mon cher Paul. Vous êtes marié, ma fille l'est aussi : vous pouvez vous voir sans danger.

Et comme Paul objectait son costume :

— Bon ! bon ! dit le meunier en l'entraînant, mon parquet connaît vos sabots.

A peine eut-il franchi le seuil, Paul se sentit enveloppé tout entier par le souvenir des heures hospitalières qu'il avait passées sous ce toit. Irma vint au-devant de lui, la main tendue et la bouche souriante : — C'est bien à vous, monsieur Paul, de ne pas avoir oublié vos amis. — Le mariage l'avait embellie. Ses doigts

s'étaient effilés, sa taille était plus svelte, l'éclat de ses joues moins vif, celui de ses yeux plus humide et plus doux. M. Michaud présenta son gendre. C'était un beau garçon de vingt-cinq ans, blanc et rose, taillé comme Hercule. Il se nommait Armand Rouault ; son père était un riche cultivateur du pays. Irma l'avait épousé par dépit ; le jeune gars avait réussi à la convaincre qu'elle s'était mariée par amour. Ils étaient encore l'un et l'autre dans le feu des premières tendresses : la maison de M. Michaud était un nid de ramiers. Après avoir parlé de choses indifférentes, Paul se disposait à prendre congé : — Non pas ! s'écria le meunier ; vous soupez avec nous ; votre couvert est mis. — Irma joignit ses instances à celles de son père ; elle s'empara du bras de son hôte et l'entraîna dans la salle à manger. Quel festin ! on aurait pu se croire aux noces de Gamache. — De l'indulgence, mon bon ami ! s'écriait Michaud à chaque nouveau plat paraissant sur la table ; vous n'êtes pas ici au château de Penarvan. — En lui versant à boire les vins les plus exquis, il s'excusait humblement et disait : — Il y en a de meilleurs dans la cave de vos aïeux. — Et de temps en temps il ajoutait avec

effusion : — Mais que c'est donc gentil à vous, monsieur le marquis, d'être venu manger la soupe de petites gens comme nous. — Paul fut tenté plus d'une fois de lui jeter son assiette à la tête. Pour tout couronner, au dessert et le reste de la soirée, il put contempler à loisir un tableau tout à fait galant. Armand Rouault n'avait pas été élevé à l'école des belles manières : sur la fin du souper, émoustillé par les vins de son beau-père, il était devenu fort expansif, et ne se gênait pas pour donner à sa femme, par-ci par-là, quelque gros baiser, qu'elle lui rendait en riant, sans faire la sainte-nitouche. — Regardez-les ! s'écriait Michaud en se frottant les mains : si l'on ne dirait pas deux tourtereaux ! — Paul finit par comprendre qu'il jouait là le rôle d'un sot ; il prit son chapeau, souhaita le bonsoir, et sortit. Ses réflexions le long du chemin, en retournant à La Brigazière, on les devinera sans peine : il n'est pas besoin de les dire.

Les intérêts qui l'avaient amené étaient réglés depuis plusieurs jours : il ne partait pas Le retour aux champs paternels, aux habitudes laborieuses, avait achevé d'assainir son cerveau. Paul reconnaissait le néant de tout ce

qu'il avait envié et convoité, appréciait la condition modeste qu'il avait follement dédaignée, reprenait sa nature primitive, qui était droite et simple, et revenait, d'un cœur sérieux, d'un esprit convaincu, aux principes qu'il avait embrassés par dépit et désertés par vanité. Les joies qui l'attendaient au fief de ses aïeux n'avaient rien d'enivrant ; descendu des hauteurs de l'Olympe, il savourait avec délices le bonheur de vivre à sa guise, sans qu'on le rappelât à toute heure au respect de sa race et à la dignité de son rang. L'amour seul aurait pu le consoler de ses déboires ; il en était le plus amer. La beauté de sa femme l'avait initié à des douleurs qu'il ne soupçonnait guère avant de les avoir éprouvées : il en gardait un souvenir d'effroi et n'était pas pressé d'aller les affronter de nouveau : il soupirait parfois en songeant au jeune Rouault et à la bonne Irma.

Une affaire inattendue était venue se joindre à tous les motifs qu'il avait déjà pour ajourner indéfiniment son départ. M. Michaud avait entrepris le siège de La Brigazière : il se présentait comme acquéreur et avait tout d'abord offert une somme assez ronde. Posséder en légitime propriété la châtellenie dont il avait

moulu le grain pendant vingt ans, l'agrandir, l'embellir, restituer à l'habitation sa physionomie seigneuriale, en corriger sévèrement le caractère un peu bourgeois, en un mot, la rendre digne de ses nouveaux hôtes, tel était le rêve obstiné du *sans-culotte* Michaud, qui, n'ayant pu donner le vicomte à sa fille, prétendait la dédommager en lui laissant un jour la vicomté. Paul avait coupé court aux propositions et déclaré qu'il ne vendrait jamais le domaine où il était né. M. Michaud ne s'était pas tenu pour battu : il avait multiplié les assauts, et Paul, quoique bien résolu à ne point livrer les clés de la place, en était arrivé pourtant à discuter avec lui les termes de la capitulation. Dans les entretiens qu'ils avaient ensemble, ils étaient l'un pour l'autre un sujet d'étude et de réflexions qu'ils ne se communiquaient pas : l'un s'indignait contre la sottise des parvenus qui, à peine sortis de leur moulin ou de leur boutique, veulent bâtir en grands seigneurs ; l'autre riait dans sa barbe et se raillait des petits hobereaux qui courent après un marquisat, au lieu de se tenir tranquilles dans le pigeonnier de leurs pères. Après avoir offert d'abord vingt mille livres, M. Michaud était monté successivement

jusqu'à trente mille : prix fabuleux dans une époque où l'argent était rare et où la terre se donnait pour un morceau de pain. Trente mille livres en beaux écus sonnants ! ce chiffre éblouissant obsédait à toute heure l'imagina- du jeune marquis. Et cependant, Paul hésitait : ce fut une lettre de sa femme qui le décida.

Renée était au comble de ses vœux : elle annonçait son espoir d'être mère avec l'orgueil d'une reine qui porte en elle l'honneur d'une dynastie. Elle affirmait le sexe de l'enfant avec une assurance qui ne permettait aucun doute, et parlait déjà de son fils comme s'il était en jaquette. On eût dit d'ailleurs son cœur amolli par les joies prochaines de la maternité : elle se plaignait de l'absence de son mari et le rappelait en termes impérieux, mais doux.

" Que faites-vous, et à quoi songez-vous ? écrivait-elle. Vous deviez n'être absent qu'une semaine, et voici près d'un mois que vous êtes parti ! Revenez, je le veux. Ne perdez pas une heure, j'ai besoin de vous voir : votre présence est nécessaire ici. Notre cher abbé, lui aussi, soupire après vous. Vous avez passé un bien triste hiver, mon ami ; je vous promets un été meilleur, et des distractions telles que peut les

souhaiter un cœur comme le vôtre. Savez-vous ce que j'ai fait hier? J'ai troqué mes derniers bijoux contre un bel alezan, digne d'être monté par vous. L'entendez-vous qui piaffe et hennit? C'est un vrai cheval de bataille. Si j'ai eu tort, venez me gronder, monsieur le marquis."

Certes ces lignes ne respiraient pas le désordre de la passion ; écrites par Renée, elles pouvaient passer pour l'expression de l'amour le plus exalté, pour une épître de Julie à Saint-Preux. Comme toutes les natures faibles, Paul, on le sait déjà, avait une âme tendre : tout changea d'aspect, tout s'éclaira soudain autour de lui ; le vieux manoir, égayé par l'espoir d'un berceau, lui apparut sous un jour enchanté. Ce n'était pas, comme chez Renée, l'orgueil du sang qui se réjouissait en lui, mais le sentiment le plus pur qu'il soit donné à l'homme d'éprouver. Ce n'était pas l'héritier de sa race qu'il saluait dans un transport de joie, mais, fils ou fille, le cher petit être qu'il sentait déjà tressaillir dans son cœur, et qui allait remplir toute sa vie. Son nom, sa race, sa maison, ses aïeux, il ne s'en préoccupait guère ; revenu du pays des songes et des mensonges, il s'abreuvait enfin aux sources de la vérité. Pour ajouter à

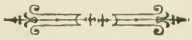
cette ivresse, on souffrait de son absence, on le rappelait, on l'aimait; sa femme lui promettait des jours meilleurs, des distractions telles qu'il pouvait les souhaiter ; elle avait vendu ses dernières parures pour lui ménager un plaisir. — La Brigazière est à vous! s'écria-t-il en apercevant M. Michaud, qui n'avait pas levé le siège, et s'avançait pour livrer un nouvel assaut. Une heure après, l'acte de vente était signé, le sacrifice était consommé . ce qu'il n'eût pas fait en vue de lui-même, Paul venait de le faire avec entraînement en vue de sa femme et de son enfant, pour adoucir l'existence de l'une et préparer à l'autre un nid soyeux. Il avait renoncé aux espoirs insensés, aux folles ambitions, et ne songeait plus à reconstituer le fief de ses ancêtres, mais à chasser la pauvreté de son foyer, à demander au travail le bien-être de sa famille : un berceau est plus éloquent qu'une chaire, et rien n'enseigne mieux à l'homme les côtés sérieux de la destinée. Il se disait qu'une fois mère, Renée subirait les mêmes influences, profiterait des mêmes leçons, et consentirait à descendre de l'empyrée pour marcher en simple mortelle sur le sol de la réalité. Déjà, sa lettre en faisait foi, des cordes, jusque-là muettes,

commençaient à vibrer en elle ; le sein de l'amazone palpitait sous la cuirasse : la mère avait éveillé l'amante et l'épouse. Malgré l'impatience qui le consumait, il resta deux jours encore à La Brigazière, afin de n'y rien laisser derrière lui. Il régla l'avenir de ses gens, assura la condition de tous. Puis il parcourut une dernière fois les lieux où il avait grandi et qu'il allait quitter pour jamais ; il dit un dernier adieu aux arbres qu'avait plantés son père, aux champs qu'il avait si longtemps cultivés lui-même, et qui ne lui appartenaient plus. Il visita tous les coins et recoins de la maison où il était né, où naîtraient les petits-enfants de M. Michaud. Il alla aux étables, au colombier, à la basse-cour ; il parlait aux bœufs, aux poules, aux pigeons, comme s'ils avaient pu le comprendre. Il passa toute une journée dans la chambre où sa mère était morte ; il s'imprégna du parfum que les êtres chéris laissent aux lambris qu'ils ont habités ; il rassembla d'une main pieuse les objets qu'il voulait emporter comme des reliques. Ce devoir accompli, il demanda des chevaux de poste. — Adieu, monsieur Paul ! adieu, notre maître ! adieu, notre enfant ! Vous étiez bien ici : pourquoi nous quittez-vous ? —

Tous pleuraient, Paul pleurait aussi. Il les embrassa tous, et partit.

Tant que la voiture roula dans les sentiers où il avait promené sa jeunesse, il demeura la tête cachée entre ses mains, dévorant ses larmes, étouffant ses sanglots. Au bout de quelques lieues, les impressions douloureuses s'étaient peu à peu dissipées ; aux portes de Rennes, il jetait ses regrets aux derniers buissons du chemin, et s'abandonnait tout entier à la joie de son sacrifice. Le retour fut une suite de rêves d'autant plus charmants, que Paul emportait avec lui la baguette magique à l'aide de laquelle il n'est guère de rêves qui ne puissent bientôt se transformer en réalités. Il meublait le château de ses aïeux, en relevait les murs, et y introduisait l'aisance. Il réparait les fermes, reprenait ses habitudes de paysan, faisait valoir ses terres, doublait, triplait ses revenus, et rendait à Renée quelques-unes des élégances de sa vie passée. Dès le lendemain de son arrivée, il lui donnait un joli cheval, et se voyait déjà trottant près d'elle dans les traînes du Bocage. Il se souvenait du bel air de l'abbé sur sa mule, quand il l'avait aperçu pour la première fois, et il voulait que l'abbé, lui aussi,

eût un petit bidet bas-breton pour les suivre dans leurs promenades. L'enfant naissait dans l'abondance : son premier sourire illuminait le vieux manoir. Que d'amour, que de soins autour de cette blonde tête ! Il grandissait : tout s'embellissait de sa grâce. Paul était plongé dans ces enchantements, quand il traversa Clisson et le vallon que la Sèvre arrose. En revoyant dans leur parure printanière ces campagnes qu'il n'avait encore vues que dépouillées par l'automne ou glacées par l'hiver, en contemplant sous un ciel d'azur, par un soleil resplendissant, ces belles eaux et ces magnifiques ombrages, il sentit redoubler ses transports : c'était là, sur ces rives bénies, qu'il était doux d'aimer et d'être aimé !



VI

LE même jour, à la même heure, la marquise était au salon avec l'abbé. Quoiqu'elle eût peu de goût pour les menus travaux de son sexe, elle s'occupait pourtant à un ouvrage de femme : elle brodait un de ces sacrés-cœurs que les chefs vendéens, pendant la grande guerre, portaient sur leur poitrine comme un signe de foi et de ralliement. L'expression tourmentée de ses traits habituellement immobiles, le feu sombre de son regard, l'inquiétude de ses mouvements, sa façon même de tirer l'aiguille indiquaient suffisamment l'espèce de fièvre qui la dévorait : c'était la fièvre de l'attente. Elle se levait de temps en temps, allait à la fenêtre ouverte,

plongeait un œil avide dans la profondeur du paysage, venait se rasseoir, et reprenait sa broderie avec une ardeur maladive. L'abbé s'efforçait de la calmer, et, comme il arrive toujours en pareil cas, ne réussissait qu'à irriter son mal.

— Que fait-il, mon Dieu? que fait-il? et pourquoi ne revient-il pas? Je l'ai rappelé: comment n'est-il pas accouru? Ignore-t-il ce qui se passe? Il n'a donc rien compris, rien deviné! Le cri que je poussais vers lui n'a donc pas donné l'éveil à son cœur! Vous m'assuriez à La Brigazière qu'il n'attendait qu'une occasion pour racheter ses fautes: est-ce là l'empressement qu'il met à les effacer et à conquérir mon amour?

— Monsieur le marquis est à peine en retard de quelques heures, répondait timidement l'abbé; je jurerais qu'il sera de retour aujourd'hui ou demain.

— Demain! il n'y a que vous pour rassurer les gens. Ne comprenez-vous pas que c'est aujourd'hui qu'il faut qu'il arrive? Ne sentez-vous pas qu'on a les yeux sur lui, que s'il n'est pas ici demain au point du jour, c'est une tache à notre nom, c'est la ruine de notre honneur, et

que je n'y survivrai point, qu'il faudra que j'en meure de honte, et que j'en mourrai ?

En parlant ainsi, des larmes, des larmes de rage coulaient le long de ses joues, que la fièvre embrasait sans les colorer.

— Ah ! l'abbé, que faites-vous ici ? reprenait-elle d'un ton de douloureux reproche. Comment n'êtes-vous pas parti ? Vous saviez que je ne pouvais écrire qu'à demi-mot, qu'une lettre en ces temps infâmes peut devenir une trahison. Vous le saviez : pourquoi n'êtes-vous pas allé le trouver ?

— J'y vais, madame la marquise, j'y vais.

— Oui, il est bien temps à cette heure !

L'abbé, comme un chien battu, sortait l'oreille basse, allait jusqu'au bout de l'avenue, interrogeait les bruits de la route, sondait l'horizon du regard, et rentrait résigné d'avance à quelque bourrasque. Enfin, comme le soleil commençait à baisser, au moment même où la marquise donnait à son ouvrage le dernier coup d'aiguille, on entendit le bruit d'une voiture qui traversait la cour. Ils jetèrent tous deux un cri de délivrance, et Renée, la figure radieuse, n'eut que le temps de faire quelques pas au-devant de son mari : Paul la tenait déjà dans ses bras.

— C'est vous! vous voilà! disait-elle; Dieu soit loué! vous arrivez à temps.

Ivre d'amour et de bonheur, il la pressait contre sa poitrine, l'appelait des noms les plus tendres, et couvrait de baisers de flamme ce beau visage qui souriait et ne se dérobait pas.

— Oh! chère femme, doublement chère! Oh! chère aimée, doublement aimée!... Et vous, l'abbé? et vous?...

Et, tout en gardant Renée sur son cœur, tout en continuant de baiser son cou, ses yeux, ses blonds cheveux, il tendait une main que le bon Pyrmil portait respectueusement à ses lèvres. Cette fête du retour se passait dans l'antichambre. Un bras enlacé autour de la taille de sa femme, une main dans celle de l'abbé, Paul triomphant les ramena tous deux au salon. A peine entré, il se laissa tomber dans un fauteuil et promena autour de lui un regard charmé. Il ne se souvenait plus des journées, des soirées de plomb; il souriait à ses aïeux, il les trouvait jolis.

— Que l'on est bien ici! le beau pays! les doux ombrages! J'habitais l'Éden, et ne m'en doutais pas. Oh! mes amis, quelle bonne vie nous allons mener à nous trois... à nous quatre!

ajouta-t-il en attirant Renée et la retenan par une folle étreinte.

— Vous avez compris ma lettre? demanda-t-elle en se penchant sur lui.

— Ce n'était pas difficile, dit Paul.

— Vous l'avez bien comprise! ajouta-t-elle avec un accent d'insistance.

— Oui, répliqua-t-il gaiement, et si bien que j'ai pris la poste pour revenir plus vite.

— Ah! vous êtes un Penarvan!

Et, par un brusque mouvement d'orgueilleuse tendresse, elle prit la tête de Paul à deux mains et lui appliqua ses lèvres au front.

— Je suis tout simplement un homme qui t'adore, dit Paul à demi-voix, en la serrant de nouveau dans ses bras.

Tout ce bonheur n'était qu'un rêve. Le pauvre enfant dormait: un coup de tonnerre allait le réveiller. Pendant qu'il prodiguait à sa femme ces caresses familières, délices des jeunes époux, dont il goûtait pour la première fois, Renée avait croisé l'habit de Paul, et, comme si c'était un jeu, ou plutôt une sorte de contenance, passé de ses doigts blancs et fins chaque bouton dans sa boutonnière. Il profitait de l'attention qu'elle donnait à ce petit travail

pour soulever les boucles de sa chevelure et respirer tout à son aise le parfum naturel qui s'en exhalait. Quand elle eut fini, sans changer d'attitude, elle étendit la main saisit le sacré-cœur qu'elle avait brodé et l'attacha en un clin d'œil sur la poitrine de son mari. Cela fait, elle se leva et alla prendre une des épées qui pendaient en faisceau au-dessous du portrait de son père. Paul s'était levé de son côté, et, non moins curieux qu'étonné, suivait des yeux tous ses mouvements avec une vague inquiétude. Lorsqu'elle revint vers lui, ce n'était plus la même femme : il frissonna de la tête aux pieds.

— Monsieur le marquis, prenez cette épée, dit-elle d'une voix ferme; elle a déjà servi la sainte cause : vous n'attendrez pas longtemps avant de la tirer du fourreau. Réjouissez-vous, tout est prêt ; les grands jours sont revenus ; vous serez réveillé demain par le tocsin. Le rendez-vous général est à Torfou, de glorieuse mémoire. Tous nos gentilshommes s'y trouveront à cheval, au lever de l'aube. Vous n'avez point oublié le cri d'armes de notre famille : " Penarvan, toujours avant ! " Ils comptent vous y voir : vous n'arriverez pas le dernier.

Paul avait passé en quelques secondes de

l'étonnement à la stupeur, de la stupeur au plus affreux désenchantement ; des écailles tombèrent de ses yeux, il sentit comme un écroulement dans son cœur. Il avait pris l'épée que lui présentait la marquise ; il la posa sur une table, et tourna vers sa femme un regard sans colère, mais si profondément triste qu'il eût fondu une âme d'airain.

— Ainsi, demanda-t-il, voilà pourquoi vous me rappeliez ?

— Sans doute, répliqua Renée ; l'aviez-vous compris autrement ?

— Voilà les distractions que vous me promettiez ? ajouta-t-il avec amertume.

— En est-il donc que vous préfériez ? demanda l'implacable héroïne.

— Franchement, oui, dit Paul ; j'en avais rêvé d'autres.

— Lesquelles, je vous prie ?

— Asseyez-vous, Renée, vous allez le savoir. Restez, monsieur l'abbé : vous n'êtes pas de trop entre nous.

Et il raconta tout ce qu'il avait fait, espéré en ces derniers jours : sa joie en apprenant qu'il allait être père, son ivresse en se croyant aimé, la vente de La Brigazière, son bonheur à

la pensée d'en appliquer le prix au bien-être de sa femme et de son enfant, ses projets de travail et d'améliorations successives, les illusions, les enchantements du retour, il dit tout, simplement, sans fracas, avec cette éloquence qui ne manque jamais à l'expression des sentiments sincères. Si, au lieu de revenir de Rennes, Paul fût revenu du fond de la Chine et qu'il eût raconté ce qu'il avait vu le long du fleuve Jaune, sa femme, en l'écoutant, n'aurait pas été plus surprise : le désappointement était égal de part et d'autre.

— Voilà, Renée, ajouta-t-il en terminant, voilà les distractions que j'espérais trouver auprès de vous : moins glorieuses sans doute que celles que vous me réserviez, mais plus raisonnables peut-être, et pour sûr, je ne m'en défends pas, plus en rapport avec mes goûts.

Un sourire de dédain effleura les lèvres de Renée.

— Vraiment, dit-elle, je n'aurais pas cru le temps où nous vivons si propice à l'idylle. Vous ne teniez pas ce langage, quand je n'étais que votre cousine. Vous parliez alors de vous jeter, comme un brandon, dans la Vendée ; si l'on ne vous eût retenu, vous alliez chercher le

roi et le rameniez triomphant à Paris. Je me plais à le reconnaître, le mariage a développé en vous des goûts moins périlleux, des ambitions plus débonnaires : vous vous êtes rangé, mon cher Paul. Tous les sentiments que vous venez d'exprimer sont pleins d'honnêteté. Vous avez vendu La Brigazière pour introduire ici l'aisance et le bien-être : c'est d'un bon père de famille. Vous pensez à cultiver vos champs, à meubler ce château : ces préoccupations, au moment où nous sommes, dénotent un esprit d'ordre au-dessus de votre âge. Laissez-moi vous dire pourtant que le marquis de Penarvan, votre oncle, entendait autrement les devoirs d'un gentilhomme : ses besoins personnels s'effaçaient devant ceux de sa cause, et lorsqu'il démembrait son fief, lorsqu'il vendait ses terres par morceaux, ce n'était pas pour renouveler son mobilier, mais pour fournir aux frais de la guerre.

— Comment ! s'écria Paul bondissant sur sa chaise, nous manquons de tout, à peine avons-nous de quoi subsister ; nous allons avoir un enfant : j'aliène mon patrimoine pour vous ménager, à vous et à lui, je ne dis pas une destinée brillante, mais du moins un sort acceptable;

je me dépouille pour mettre un peu d'ouate dans votre nid, et vous voudriez....

— Je ne veux rien, monsieur le marquis ; je crois que vous vous trompez d'heure et de lieu, voilà tout. Quand le roi de France est en exil, la pauvreté sied bien aux Penarvan : c'est la seule parure, le seul luxe qui leur convienne. Que votre fils naisse dans l'abondance ou dans le dénûment, la question n'est pas là. Il est destiné, Dieu merci ! à grandir dans un autre culte que celui de l'argent. Je ne présume pas qu'il s'amuse jamais à compter les écus de son père ; mais, en lisant un jour l'histoire de sa maison, peut-être demandera-t-il à connaître ce que vous aurez ajouté à cet héritage d'honneur. Je n'ai plus qu'un mot à dire, et je vous laisse à vos réflexions. L'occasion que vous appeliez s'offre à vous : la guerre sainte se rallume. Vous avez tout à la fois votre passé à racheter, votre rang à soutenir, votre oncle et vos cousins à venger. Tout le pays a les yeux sur vous : la noblesse vous attend à l'œuvre et vous jugera. J'ai fait mon devoir en vous rappelant ; j'espère encore que vous ferez le vôtre.

— Ah ! c'en est trop ! s'écria Paul, laissant éclater son cœur quand il fut seul avec l'abbé.

Se raille-t-on ici? a-t-on juré de me pousser à bout? Que me fait, à moi, cette guerre impie, cette guerre insensée? Est-ce mon parti qui se lève, mon drapeau que l'on déploie demain? Qu'est-ce que je dois à la sainte cause, pour lui donner et mon sang et mon bien? Je suis un enfant de la révolution, et je n'ai qu'un regret, et je n'ai qu'un remords: c'est d'avoir pu l'oublier un instant.

— Monsieur le marquis!.... Vos aïeux vous entendent! s'écria l'abbé épouvanté en voyant Paul qui arrachait le sacré-cœur de sa poitrine et le jetait avec colère.

— Mes aïeux maintenant! Eh bien! qu'ils m'entendent; ce que j'ai à dire, je le dirai à leur nez, à leur barbe, et ils en penseront ce qu'ils voudront, cela m'est, ma foi! bien égal. Je suis las, à la fin, de toutes les billevesées, de toutes les sornettes qu'on me débite ici depuis six mois Etes-vous fou, l'abbé? Est-ce sérieusement que vous me considérez comme engagé d'honneur à faire revivre en moi toutes ces têtes-là? Vous me la donnez belle avec les traditions de ma race! Quoi! vous prétendez pétrifier la vie qui va toujours, ne s'arrête jamais et se renouvelle à toute heure! Quoi!

vous enchaînez l'avenir! Vous faites du passé un poteau autour duquel l'humanité doit tourner comme un cheval aveugle! Vous condamnez les fils à creuser éternellement le même sillon que leurs pères! Parce que mes aïeux, que Dieu confonde! ne rêvaient que plaies et bosses, je ne pourrai, sans honte, rester en paix chez moi! Parce que Guy de Penarvan portait une croix rouge au dos de son surcot, je devrai coudre un sacré-cœur à mon habit! Si le sire Gautier aimait les pois chiches, moi qui les abhorre, il faudra que j'en mange sous peine de félonie! Ah! tenez, laissez-moi. Où en serait le monde, et vous même, où en seriez-vous avec ce respect des traditions dont vous me rebattez les oreilles? Ne comprenez-vous pas que chaque génération qui s'élève a ses intérêts, ses besoins et ses idées qui lui sont propres? Ne sentez-vous pas que tout marche, s'agite et se transforme autour de nous? Si l'ornière vous plaît, restez-y; mais, pour Dieu! ne venez plus, à tout propos, me jeter mes aïeux dans les jambes. Heureux le bouvier dont les souvenirs de famille ne remontent pas au delà de son grand-père! Vous m'avez appris à envier son bonheur. Non, l'abbé, je n'irai pas à ce rendez-vous; non,

je ne donnerai pas un rouge liard à la sainte cause. Sainte tant qu'on voudra, mais ce n'est pas la mienne, et, bandits pour bandits, j'aime mieux les jacobins que les chouans.

Il sortit là-dessus, et laissa l'abbé au milieu du salon, terrifié, sans voix ni regards, les pieds vissés et scellés au parquet. Il était descendu au parc ; il en fit deux fois le tour au pas de course, et monta dans sa chambre, ou de nouvelles surprises l'attendaient. Une tendresse ingénieuse avait profité de son absence pour enrichir sa garde-robe et son mobilier. La table qui lui servait de bureau était ornée de paquets de poudre, de balles nouvellement fondues et d'une paire de pistolets d'arçon ; un fusil à deux coups, de fabrique anglaise, décorait le fond de l'alcôve ; une écharpe, un ceinturon, une dragonne, un chapeau de feutre à cocarde blanche, s'étalaient au chevet du lit ; deux bottes à éperons d'acier, d'une tournure et d'une taille formidables se dressaient fièrement côte à côte sur un bout de tapis en loques. La vue de ces gages d'amour et de sollicitude conjugale acheva de l'exaspérer ; d'un coup de pied, il envoya sauter les bottes à vingt pas ; il saisit le chapeau, et l'aplatit

contre la muraille ; puis il se jeta sur son lit. et là, par un de ces phénomènes assez fréquents chez les âmes faibles et tendres, sa colère, qui n'était en réalité que le cri de l'amour blessé, l'emportement de la passiou déçue, s'abîma dans un long sanglot, s'éteignit dans un flot de larmes.

Brisé par la fatigue du voyage moins que par les émotions du retour, il avait fini par s'assoupir ; quand il rouvrit les yeux, la nuit était avancée. Il alla s'appuyer sur le balcon de sa fenêtre, compta d'un œil distrait les étoiles, et demeura quelque temps plongé dans la contemplation de cette nature sereine et recueillie qui, dans quelques heures, se réveillerait aux bruits de la guerre civile. Déjà, en prêtant une oreille attentive, on pouvait entendre des rumeurs étranges courant dans la profondeur des bois ; des fantômes armés sortaient çà et là des buissons ; frappé par un rayon de lune, le canon d'un fusil reluisait tout à coup dans la ramée; de loin en loin, un cavalier effaré traversait la plaine comme un caillou lancé par une fronde. Paul s'interrogeait avec anxiété ; sa conscience n'était pas moins tourmentée que son cœur. Il avait beau se révolter

contre la tyrannie des traditions de famille ; une voix impérieuse lui criait que c'était la tyrannie de l'honneur, la seule à laquelle on soit tenu de se soumettre. Il avait beau s'indigner contre cet honneur farouche et stupide qui le condamnait à se battre pour une cause qui n'était pas la sienne : la même voix lui criait que l'héritage d'un grand nom s'accepte sans réserve, si dures que soient les charges qu'il impose. Or, pour se rendre à la voix qui lui parlait ainsi, il n'était pas besoin d'une âme héroïque : il suffisait d'une âme honnête. Dans sa métairie de La Brigazière, Paul aurait pu continuer de vivre obscur, ignoré, paisible. En venant s'installer au fief de Penarvan, en se posant comme chef de maison, il avait abdiqué son libre arbitre et perdu le droit de n'obéir qu'à sa fantaisie : il s'était pris dans un engrenage. D'ailleurs, s'il manquait au rendez-vous, que penserait Renée ? Consentirait-il à passer pour lâche aux yeux de sa femme ? Lâche, il ne l'était pas ; seulement il chérissait la paix : au plus fort de la tempête révolutionnaire, il avait mené une existence toute pastorale ; il s'entendait mieux à manier le soc d'une charrue qu'une épée, et le plus beau champ de bataille avait à

ses yeux moins de prix qu'un modeste champ de blé.

— Allons, dit-il d'un ton résigné, soyons un preux, puisqu'il le faut absolument; peut-être m'aimera-t-elle et me laissera-t-on tranquille quand j'aurai attrapé quelque mauvais coup.

Et, sans enthousiasme, il procéda à son équipement. Le chapeau à cocarde blanche gisait encore sur le carreau : il le ramassa avec humeur, et en maugréant l'enfonça sur sa tête ; puis il alla prendre l'écharpe qu'il avait aperçue au chevet de son lit. C'était une écharpe de cachemire de l'Inde, présent de M. de Suffren à Renée presque enfant : Paul la roula et la noua autour de sa taille. — Tu l'as voulu, mon fils, tu l'as voulu ! répétait-il à chaque instant. — Ce fut bien une autre affaire quand il s'agit de mettre les bottes. Il les considérait avec stupeur et se demandait ce qu'il allait devenir là-dedans. Quelles bottes ! quels éperons ! — Oh ! mes sabots ! murmurait-il en soupirant. — Enfin il passa une jambe, puis l'autre, et il se trouva que ces monstres de cuir le chaussaient à ravir, et se moulaient sur sa jambe et son pied, aussi souples que la peau d'un gant. Il se leva, fit deux tours de chambre, et fut tout

surpris de se sentir si a l'aise et si ferme sur ses talons. — Voilà de jolies bottes ! disait-il, et il faisait sonner ses éperons. Il éprouvait déjà quelque chose d'analogue à ce qu'avait éprouvé l'abbé, on s'en souvient, en mettant des bas neufs. Il s'examina dans un débris de glace : le chapeau vendéen le coiffait à merveille. — Pardieu ! s'écria-t-il, c'est le premier chapeau qui aille à ma figure. — Et d'un coup de pouce il en releva les bords. Il avait fourré les pistolets d'arçon dans sa ceinture, et depuis un quart d'heure il marchait à grands pas dans sa chambre, de plus en plus charmé de son accoutrement et s'étudiant aux attitudes belliqueuses, quand la porte s'entr'ouvrit timidement et laissa passer le nez de l'abbé.

— Entrez, l'abbé, entrez ! s'écria Paul. Voyez, ajouta-t-il, comme ces bottes me vont bien.

L'abbé avait erré toute la soirée dans la cour et sur les plates-formes, sans oser se présenter chez Renée. En voyant le soleil se coucher comme d'habitude, les étoiles s'allumer une à une au ciel, la lune monter calme et radieuse sur les peupliers de la prairie, il avait accusé la nature entière d'indifférence et de lâcheté. Certes, depuis Conan Mériadec, la maison de

Penarvan avait passé par bien des vicissitudes, bien des vents contraires l'avaient assaillie, les grandes épreuves ne lui avaient pas été épargnées ; mais son honneur avait toujours brillé comme un phare dans la tourmente : il était réservé au siècle qui avait enfanté M. de Voltaire et la révolution de voir un Penarvan reniant son drapeau, souffletant son blason et reculant devant la bataille ! L'abbé, ne mettant plus son espoir qu'en Dieu, s'était réfugié dans la chapelle, et, prosterné au pied de l'autel, à cette même place où, quelques mois auparavant, il annonçait solennellement à l'élite de la noblesse que les aïeux du jeune marquis allaient revivre en lui, il avait prié avec ferveur, pour que Dieu, qui tient tous les cœurs comme un grain de sable dans sa main, daignât toucher celui de ce malheureux enfant et changer sa résolution. Il était resté jusqu'à deux heures du matin agenouillé, suppliant, se plaignant de sa vie trop longue, et aussi de quelques rhumatismes que réveillaient l'humidité des dalles et l'air froid de la nuit. Comme il passait devant la porte de Paul pour gagner le taudis qui lui servait de chambre, il avait entendu le bruit que le marquis faisait en marchant : un concert

de harpes et de violes séraphiques ne l'eût pas plongé dans une plus douce extase que cette musique d'éperons. Il avait entr'ouvert la porte : il eût ouvert à deux battants celle du paradis, qu'il n'aurait pas joui d'un spectacle plus charmant. Il crut voir le prince des archanges prêt à partir pour aller combattre et terrasser Satan.

— Ah ! monsieur le marquis, s'écria-t-il en joignant les mains, mes prières sont arrivées jusqu'à Dieu : vous nous êtes rendu ! Que vous êtes beau, et que ce costume vous sied !

— Les bottes surtout, dit Paul.

— Laissez-moi vous admirer ! Vous me rappelez le jeune Henri de La Rochejacquelein, et mieux encore, l'aîné de vos cousins. Oui, Gaston avait ce grand air, cette taille ; je dois l'avouer pourtant, il portait moins fièrement que vous la cocarde.

— Vous trouvez ?... mais que dites-vous de ces pistolets passés dans la ceinture ?

— Il ne vous manque plus que l'épée et le sacré-cœur : je vais les chercher ! s'écria l'abbé, qui s'échappa et revint en deux bonds.

— La dragonne, l'abbé ? Nous allions oublier la dragonne !

— C'est madame la marquise qui l'a brodée tout exprès pour vous !

Et, pendant que Paul tordait une ganse d'or et de soie autour de la poignée de son épée, l'heureux Pyrmil lui attachait le sacré-cœur sur la poitrine.

— Maintenant, monsieur le marquis, allez vous montrer à votre femme !

— Ah ! l'abbé, ma femme ne m'aime pas, dit Paul, faisant un retour douloureux sur ce qui s'était passé dans la journée. Elle ne m'aime pas : m'aimera-t-elle jamais ?

— Allez le lui demander, répliqua l'abbé avec un fin sourire ; elle vous répondra.

L'orient blanchissait, et le tocsin sonnait dans toutes les communes. Déjà, du côté de Clisson, on avait entendu le roulement des tambours et le pétillement de la fusillade. De longues files de paysans, non pas armés de faulx et de bâtons comme au début de la première insurrection, mais équipés et disciplinés en troupes régulières, débouchaient dans tous les sentiers, serpentaient le long des coteaux, se confondaient et marchaient en masses compactes vers Torfou. Les gentilshommes à cheval couraient sur le flanc des colonnes. Les épées

et les baïonnettes étincelaient aux feux du soleil levant et rayaient la vallée comme une pluie d'orage. Les canons, les caissons déchiraient l'herbe des prés et labouraient les terres incultes, où la charrue ne passait plus. Paul était entré dans la chambre de sa femme : il en sortit presque aussitôt, pareil au dieu de la guerre, le front rayonnant, l'œil rempli d'éclairs. Renée, en peignoir de mousseline, ses beaux cheveux dénoués, flottant sur ses épaules, se pressait contre lui, et marchait comme suspendue aux lèvres du jeune héros. — Tout est réparé, tout est oublié, disait-elle ; je suis heureuse, je vous aime. Puis elle ajoutait : — Hâtez-vous, vous n'arriverez pas le premier. — L'abbé, au pied du perron, tenait par la bride le cheval qu'il avait harnaché lui même. Paul serra Renée sur son cœur, embrassa l'abbé, sauta en selle, et partit comme la foudre : l'honneur de la famille était encore une fois sauvé !

C'était au pied de ce perron, à cette même place, qu'on avait rapporté MM. de Penarvan, roulés sans vie dans leurs manteaux ; c'était là que le vieux marquis, appuyé sur sa fille, avait reçu les dépouilles mortelles de ses quatre fils :

un sinistre pressentiment traversa l'esprit de l'abbé.

— Cher enfant ! s'écria-t-il en le suivant des yeux, que Dieu veille sur lui !

En cet instant, un jeune chef descendit le coteau au pas allongé de son cheval : Renée le reconnut au milieu des gentilshommes qui lui faisaient cortège.

— Nous arriverons avant M. d'Autichamp, dit-elle.

Et un sourire de triomphe illumina ses traits.

Réduite, mais toujours frémissante, la Vendée n'attendait depuis longtemps qu'une occasion pour se soulever de nouveau. Secrètement entretenu par le parti de l'émigration et par l'Angleterre, le feu de la révolte n'avait pas cessé de couver sous les ruines amoncelées. Les violences et les faiblesses du directoire, car il en est des gouvernements comme des individus, plus ils sont faibles, plus ils sont violents, avaient ravivé toutes les haines, réveillé toutes les espérances. La loi des otages, cette loi draconienne qui faisait peser sur les parents et sur les amis des Vendéens la responsabilité des actes commis dans leurs localités, ne pouvait qu'achever d'exaspérer les

cœurs, d'irriter les esprits. Au printemps de 1799, la Vendée tout entière était encore une fois sur pied. George Cadoudal avait ouvert la campagne dans le Morbihan, M. de Châtillon opérait sur la rive droite de la Loire ; M. d'Autichamp ralluma la guerre sur la rive gauche. Le moment semblait bien choisi pour une levée de boucliers. La république était en désarroi ; les moins clairvoyants pressentaient sa chute prochaine. On comptait sans un jeune vainqueur qui devait sauver la révolution, et l'asseoir quelques années plus tard sur le trône qu'aucun des princes français n'avait tenté de reconquérir à la pointe de l'épée d'Henri IV dans cette Vendée qui s'épuisait pour eux. Cette prise d'armes, qui aboutit en moins d'un an à une trêve générale d'abord, puis au traité de paix de Montfaucon, n'eut pas le caractère religieux et chevaleresque de la première insurrection. La guerre civile est toujours un affreux malheur, mais qui, loin d'avilir l'âme d'une nation, peut la retremper au besoin ; elle est le plus détestable des crimes quand l'intrigue s'y mêle et que c'est l'or étranger qui la paie.

Renée était heureuse ; elle se retrouvait dans

son élément et se réjouissait à la pensée que son fils naîtrait au bruit du canon. Le château avait repris son activité. Tantôt un cavalier se précipitait dans la cour, jetait quelques mots, et s'éloignait à bride abattue ; tantôt un détachement de jeunes recrues qui gagnaient le gros de l'armée défilait en chantant devant la porte du manoir. L'abbé était toujours en l'air ; il allait, venait, recueillait les nouvelles : toutes ses anciennes ardeurs s'étaient ranimées à l'odeur de la poudre. Le jeune marquis se couvrait de gloire ; l'abbé l'affirmait hardiment, et ne rentrait jamais sans annoncer à Renée quelque prouesse de son mari. — C'est un héros ! c'est un Penarvan ! s'écriait-il tout essoufflé : pour mettre sa conscience à l'aise, il se disait qu'à coup sûr il y en avait plus qu'il n'en racontait. On savait que la caisse de l'armée royaliste avait englouti déjà une partie de La Brigazière; Renée comptait bien que le domaine entier y passerait. Un soir, ils étaient assis sur une des marches du perron. On s'était battu toute la journée aux environs de Nantes ; le vent avait porté jusqu'à leurs oreilles le bruit sourd de la canonnade. Trois semaines s'étaient écoulées depuis le départ de Paul; ils s'entretenaient de

ses exploits, de l'honneur qu'il ajoutait à son nom, de son dévouement à la sainte cause, des lauriers qu'il cueillait à pleines mains comme dans un bois, lorsqu'ils aperçurent une charrette à bœufs, qui entrait dans la cour, escortée par deux cavaliers. Renée et l'abbé s'étaient levés en même temps. La charrette s'arrêta devant eux, et leur montra Paul, livide, sanglant, les yeux fermés, étendu sur un lit de paille.

L'abbé se tordait les bras ; Renée contemplait avec une morne épouvante ce beau jeune homme qui revenait comme elle avait vu revenir ses frères.

— Mort !... dit-elle d'une voix sourde.

— Ah ! malheureux, s'écria l'abbé, c'est nous qui l'avons tué !

— Il vit, dit M. d'Autichamp, qui avait mis pied à terre. La blessure est grave ; elle n'est pas mortelle. Soyez fière, madame : M. de Penarvan s'est battu comme un lion. Il a fait plus que son devoir ; il a été notre exemple à tous. Le roi saura et n'oubliera jamais ce qu'il doit à votre famille.

On avait transporté Paul dans sa chambre ; le chirurgien militaire qui accompagnait M. d'Au-

tichamp ne se retira qu'après avoir levé le premier appareil. En effet, la blessure était grave : la balle avait traversé la poitrine de part en part, sans léser toutefois aucun organe essentiel. On pouvait le sauver ; ce n'était pas un cas désespéré. Paul resta plusieurs heures complétement inanimé. Agenouillés à son chevet, la marquise et l'abbé épiaient le retour de la vie. L'abbé fondait en larmes, éclatait en sanglots. La marquise ne pleurait pas ; un sentiment non encore éprouvé embrasait son regard et donnait à ses traits une expression de tendresse farouche.

— Cher enfant, vous vivez ! s'écria l'abbé quand Paul revint à lui.

— Tu vivras ! dit Renée ; je défie la mort d'oser te prendre entre mes bras.... Tu vivras pour ma gloire ; tu seras tout pour moi. Moi, je vivrai pour t'admirer, et pas un homme, entends-tu bien? pas un, n'aura été aimé autant que toi.

Paul s'était soulevé à demi.

— Ah ! j'étais bien là-bas ! murmura-t-il.

Et, retombant sur l'oreiller, il parut s'assoupir de nouveau. Renée pensa qu'il regrettait les joies et les émotions de la guerre ; elle

tenait dans ses mains la main pâle de son mari : elle y colla ses lèvres avec une sauvage ardeur.

— Vous êtes mon héros ! dit-elle.

Pendant deux mois, on trembla pour ses jours. Renée ne le quitta pas un instant ; elle le soigna avec un dévouement sans bornes, elle le disputa à la mort avec la fureur de l'amour. C'est tout au plus, si dans sa passion jalouse, elle souffrait que l'abbé partageât ses veilles. Il y eut, vers la fin de juillet, un espoir de guérison, un commencement de convalescence. La blessure s'était fermée, Paul paraissait reprendre à l'existence ; mais, chose étrange, il restait sombre, taciturne. La tendresse exaltée de sa femme, cette tendresse qu'il avait si ardemment souhaitée et dont il eût fait quelques mois plus tôt ses plus chères délices, le laissait froid et indifférent. Elle était là, près de lui, à toute heure, belle, empressée, dévouée, plus charmante qu'il n'eût osé jamais l'espérer, et, pour la remercier, il ne trouvait pas un sourire. Les rôles semblaient intervertis : on eût dit que l'amour avait passé du cœur de Paul dans celui de Renée. — Qu'as-tu ? pourquoi es-tu triste ? demandait-elle parfois d'un accent passionné. Je suis fière de toi ; que te manque-t-il ? Est-ce

l'inaction qui te pèse? Quelques semaines encore, et tu pourras remonter à cheval. Tu sais bien que ce n'est pas moi qui t'en empêcherai. Ta vie m'est plus chère que la mienne, mais l'éclat de ton nom m'est plus cher que ta vie. — Il écoutait d'un air distrait et répondait à peine. Un travail mystérieux s'était fait en lui. Les malades sont clairvoyants: ils observent et réfléchissent beaucoup; rien de ce qui les entoure n'échappe à la finesse de leurs perceptions. Trois mois de maladie nous en apprennent plus que dix ans de santé sur le caractère des êtres qui vivent avec nous. Paul était descendu tout entier dans le cœur de sa femme : il en avait touché le fond.

Une nuit, Renée veillait seule. La journée avait été mauvaise. Paul avait eu la fièvre, le délire ; plus calme vers le soir, il reposait depuis quelques heures. Renée s'était mise au balcon. Il faisait une de ces nuits brûlantes qui conservent, comme un brasier, tous les feux du jour. Pas un bruissement, pas un souffle ; la nature était immobile ; comme des étincelles dans une fournaise, les étoiles d'or scintillaient dans la sérénité du ciel. Lorsqu'elle retourna au chevet, Paul, qu'elle avait laissé dormant,

était accoudé sur son oreiller, la tête dans sa main, l'air plus découragé, plus sombre encore que d'habitude. Des larmes silencieuses coulaient sur ses joues amaigries, sans qu'il songeât à les retenir ou à les essuyer.

— Vous pleurez! vous pleurez! dit-elle.

— Oui, je pleure, dit Paul. Je pleure ma vie perdue, non pas celle qui va m'échapper, elle ne vaut pas un regret, mais la vie libre, heureuse et gaie que je portais si légèrement. Oh! ma charrue, mes bœufs! oh! mon modeste patrimoine! Pourquoi les ai-je quittés? que suis-je venu chercher ici? Ah! elle m'aura coûté cher la bouffée de vanité que vous m'avez soufflée au cerveau.

— Des larmes! des regrets! des reproches! voilà donc, s'écria Renée, le prix de mon amour et de mon dévouement!

— Le prix de votre amour, de votre dévouement! reprit-il avec un sourire amer. Tenez, j'ai pitié de l'erreur où vous êtes depuis trois mois. Je ne vous dois rien, Renée: ce n'est pas moi que vous aimez. Depuis trois mois, votre orgueil s'exalte pour un être qui n'existe point, se dévoue pour un fantôme, se passionne pour une illusion. Vous aimez un héros, un preux,

un paladin ; je ne suis rien de tout cela. L'héroïsme n'est pas mon fait : j'ai horreur de la guerre et me soucie peu de la gloire. On vous a dit que je m'étais battu comme un lion, je ne m'en doutais pas. Vous êtes fière de ma blessure, j'en souffre cruellement et crois que j'en mourrai : c'est ce que j'y vois de plus clair. L'éclat de mon nom vous est plus précieux que ma vie ; nous différons de sentiment : moi, je le hais, ce nom fatal, je le hais, c'est lui qui me tue. Je ne vous fais pas de reproches, et cependant, quand je songe à toutes les folies, à toutes les puérilités dont vous vivez et dont je vais mourir, je ne puis m'empêcher de m'indigner un peu. Ah ! Renée, si vous aviez voulu !... Que de joies, de bonheur ! combien je vous aimais !... Je vous vois encore, au détour du sentier, venant à moi au pas de votre mule, dans un flot de lumière qui semblait émaner de vous. La douce matinée ! et que vous étiez belle ! Hélas ! il vous fallait un héros, et je n'étais qu'un pauvre garçon fait pour vous adorer. Reprenez votre amour, il ne m'appartient pas, je vous le restitue. Je l'ai pourtant payé de mon sang ; mais je n'ai pas en moi ce qu'il faudrait pour l'entretenir.

— Avez-vous tout dit, mon cher Paul?

— Non, répliqua Paul, se dressant sur son séant. Si je guéris, j'entends vivre à mon gré. J'ai versé dix mille livres dans la caisse de la sainte cause, et reçu en échange une balle dans la poitrine : j'en ai assez. Vous allez avoir un fils, vous ferez de lui un héros. Si je meurs, comme c'est probable, j'entends que ce qui reste du prix de mon domaine soit placé sur la tête de mon enfant. Héros si enragé qu'il soit, il ne sera pas fâché, quoi que vous en disiez: de trouver à sa majorité quelques milliers d'écus, ne fût-ce que pour rentoiler ses aïeux.... Et maintenant, adieu, Renée. Nous serons moins séparés par la mort que nous ne le serions par la vie. Insensé que j'étais, j'ai pu croire un instant que vous m'aimiez! Je vous connais, j'ai lu dans votre cœur : je ne vous aime plus.

La marquise avait tout écouté, le visage impassible, la tête haute et fière.

— Il faut tâcher de dormir mon enfant, dit-elle avec un accent de bonté maternelle ; vous êtes fatigué, vous avez besoin de repos.

Et d'un pas lent et grave elle regagna la fenêtre.

Le héros s'était évanoui, avec lui l'amour de Renée. Elle continua de soigner son mari avec un dévouement infatigable; mais dans ce dévouement sans passion, froid et réglé comme le devoir, une pointe de dédain perçait parfois à son insu. L'abbé ignora toujours ce qui s'était passé, et put garder jusqu'à sa dernière heure la conviction que le jeune marquis avait été un modèle de chevalerie. Paul devait mourir de sa blessure, et aussi de chagrin, de tristesse ; il traîna jusqu'à la fin de l'année une existence lamentable. Il n'y avait que la présence du bon Pyrmil qui apportât quelque allégement à ses maux, quelque distraction à son ennui. Il se sentait sincèrement aimé par cet être excellent, et, malgré ses manies, s'était pris pour lui d'une affection réelle. Renée n'était plus occupée que de son fils. Elle avait reporté sur ce petit preux, qui n'était pas encore né, tout son orgueil, toutes ses espérances, toutes ses ambitions. Il s'appelait René, comme le marquis son grand-père, et promettait déjà d'effacer tous ses aïeux. Il n'était pas venu une seule fois à la pensée de la marquise, à celle de l'abbé, de mettre en doute le sexe de l'enfant : un fils pour premier-né était une des traditions de

famille. C'était un fils qui allait naître infailliblement : à force de l'entendre affirmer, Paul avait fini par y croire. Faut-il le dire ? ce marmot si pompeusement annoncé, voué d'avance à l'héroïsme et promis à la gloire, l'intéressait médiocrement. Au lieu des grâces de l'enfance, d'une blonde tête à baiser, Paul ne voyait plus qu'un petit paladin ridicule et maussade : on avait flétri en lui jusqu'au rêve de la paternité.

L'enfant naquit le premier jour de la première année du siècle, alors que le marquis achevait de s'éteindre et comptait ses derniers instants. Le pauvre abbé ne savait pas s'il devait pleurer ou se réjour : il allait tour à tour de Renée à Paul et de Paul à Renée, de la vie à la mort et de la mort à la vie. Enfin à la tombée de la nuit, il se précipita dans la chambre de l'agonisant : il portait dans ses bras quelque chose d'emmaillotté et enveloppé d'un châle de laine.

— Eh bien ! l'abbé, eh bien ! demanda une voix qui s'affaiblissait de plus en plus.

— Vivez, mon cher enfant, vivez ! s'écria l'abbé, dont la tête était complétement perdue.

Il faut que vous viviez ! Vous ne pouvez pas mourir : nous avons une fille !

— Une fille, l'abbé !

— Oui, mon enfant, Dieu nous accable !

— Dieu nous bénit ! dit Paul, qui avait pris le doux fardeau et le berçait contre son cœur. Une fille ! une fille ! répétait-il dans un transport d'amour.

Puis tout à coup, comme si ses yeux, avant de se fermer pour jamais, avait eu entrevu dans l'avenir la destinée du pauvre petit être qu'il tenait à peine éclos entre ses mains :

— Oh ! joie et tourment de ma dernière heure ! s'écria-t-il avec désespoir. Que vas-tu devenir, ma chère créature ? Ce n'est pas toi qu'on attendait. Qui t'aimera ? qui te protégera ? qui veillera sur toi ? Mon Dieu, laissez-moi vivre ! Puisque vous m'envoyez ce bonheur, ne me rappelez pas, laissez-moi vivre encore !... Ma fille !... mon trésor !... Te voici, et je meurs ! Ah ! c'est mourir deux fois.

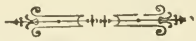
Lorsqu'il se réveilla après un long évanouissement, Paul aperçut l'abbé qui priait au pied du lit. Il lui tendit une main déjà glacée, l'attira doucement, et tous deux s'embrassèrent dans l'éternel adieu.

— Elle grandira près de vous : vous lui parlerez de moi, n'est-ce pas ? Vous lui direz que je l'aurais bien aimée. Ah ! l'abbé, je l'aurais adorée ! Elle eût été la vie de mon âme ! La marquise avait décidé que son fils s'appellerait René comme elle. Je souhaite que ma fille s'appelle comme moi : vous la nommerez Paule. Et puis, ce n'est pas tout, mon ami ; il faut qu'elle ait une mère : c'est vous qui lui en servirez.

Le soleil se levait dans un ciel vif et pur. Quoiqu'on fût en plein hiver, Paul avait demandé qu'on ouvrît la fenêtre : un gai rayon se glissa jusqu'à son chevet.

— Il doit faire bon à La Brigazière ! dit-il.

Et le dernier des Penarvan expira.



VII

ELLE passe, cette triste vie ; qu'elle coure ou qu'elle se traîne, qu'elle se précipite à flots bruyants ou qu'elle dorme sur un lit de sable qu'elle change à chaque pas d'aspects et d'horizons ou qu'elle réfléchisse invariablement le même coin de ciel et les mêmes ombrages, elle passe, et rien ne l'arrête : c'est ce qu'on peut en dire de mieux. Qu'elle est déjà loin, la fraîche matinée d'automne où la belle Renée, assise sur sa mule et les cheveux au vent, chevauchait le long des traînes de La Brigazière, en compagnie de l'écuyer Pyrmil ! La belle Renée n'est plus jeune ; l'écuyer Pyrmil se fait vieux, et voilà longtemps que Fergus est mort de décrépitude. Aux poétiques équipées de l'orgueil ardent, aventureux, a succédé l'immobilité de l'orgueil farouche et morose. C'en est fini des

Penarvan ! Ils ne vivent plus que dans l'histoire de l'abbé. Le flambeau de la race est éteint ; la maison est retombée dans le silence et la nuit d'où Paul l'avait un instant tirée. L'implacable Renée n'a pas pu pardonner à ce pauvre héros d'avoir piteusement emporté avec lui le nom de ses aïeux ; qu'elle n'ait point vu là, dans le premier transport de l'ambition déçue, un acte de félonie, on ne voudrait pas en répondre. Après tant d'années écoulées, elle garde encore pour la mémoire de son mari un secret dédain sur le caractère duquel il n'est pas besoin d'insister. Elle ne parle jamais de Paul ; mais elle a vendu une de ses dernières pièces de terre pour lui élever un monument funèbre, qui porte cette inscription ; " Ci-gît le marquis Paul de Penarvan, dernier du nom, mortellement blessé sous les murs de Nantes, en combattant pour la cause du roi." Le roi de France est remonté sur le trône de saint Louis. On ne s'en douterait guère, à ne considérer que le bel état de conservation des ruines de l'antique manoir : l'ère des grandes ingratitudes date du premier trône restauré. Le fief de Penarvan offre l'image la plus parfaite de la désolation ici-bas ; même pauvreté, même dénûment que

par le passé. Le château n'est plus qu'un monceau de décombres ; les murs obstinés qui restent debout sont d'un effet peu rassurant. Moins oublieuse, plus généreuse que la royauté, la bonne nature a jeté sur tout cela un manteau de verdure et de fleurs. Ce n'est partout que ravenelles et millepertuis ; des guirlandes de lierre, des touffes de pariétaires pendent de toutes les crevasses ; de petits œillets blancs ou roses frissonnent dans tous les interstices ; des arbustes même ont poussé au front dévasté des tourelles. A l'intérieur, rien n'est changé. Nous retrouvons au salon tous les portraits de notre connaissance. Mêmes habitudes, mêmes entretiens, même train d'existence qu'autrefois : c'est à croire que le temps n'a point marché. Comme tous les grands artistes qui ne sont jamais satisfaits de leur œuvre, l'abbé travaille encore aux annales de la maison de Penarvan : belle leçon donnée à la plupart de nos historiens d'aujourd'hui ! Gibbon lui-même, auprès de notre historiographe, n'était qu'un improvisateur. Plongée dans un mortel ennui qui ne veut pas être distrait, la marquise ne touche plus que de loin en loin à ses pinceaux ; mais les manies de l'abbé n'ont fait que croître

avec les années. L'abbé Pyrmil est toujours à la recherche de son prélat. Tout récemment, il a dépisté un Penarvan qui se tenait sournoisement blotti au fond d'une des boîtes de l'histoire. A toute heure, on le rencontre avec son manuscrit sous le bras, allant, venant, gesticulant, et se récitant à lui-même quelqu'une de ses pages les plus éloquentes. Dans cet intérieur silencieux et morne, l'abbé, tout vieux qu'il est, représente le mouvement, l'activité, la vie : il est la cigale du parc, le grillon du foyer, l'esprit familier de ces ruines, qu'une jeune et pâle figure éclaire d'un jour mystérieux.

A l'époque où ce récit reprend son cours, Mlle Paule de Penarvan avait dix-huit ans ; sa taille était si frêle, ses traits si fins, si délicats, qu'elle paraissait toucher à peine aux grâces de l'adolescence. Mince, élancée, souple comme un jonc, habituellement silencieuse, le regard craintif et voilé, l'air engourdi plutôt que rêveur, belle, mais d'une beauté languissante, moins faite pour provoquer l'admiration que l'attendrissement, quelque chose de triste et de doux, d'inachevé et de charmant, on eût cherché vainement en elle la moindre réminiscence du

type de ses aïeux. Il semblait que, pour la former, la nature se fût étudiée à rassembler les éléments les plus opposés au caractère de sa race. Quand la marquise, avec son port de reine et sa face de lion, se promenait le soir au salon, et que, passant et repassant près de sa fille, presque toujours penchée sur un ouvrage d'aiguille, elle observait, à la lueur de la lampe, ce corps fluet à demi brisé, ce visage étiolé qu'encadraient deux bandeaux plats de cheveux noirs, ces grands yeux de velours brun, sans flamme ni rayon, comme endormis sous leurs longs cils, elle se demandait avec une sourde irritation si c'était là le sang des Penarvan. Loin de s'affaiblir et de s'effacer, le mouvement de honte et de colère qu'elle avait éprouvé à la naissance de Paule s'était développé et avait grandi avec la pauvre créature, qui lui rappelait à toute heure la ruine de ses espérances et la chute de sa maison : sans faiblir à aucun des devoirs austères de la maternité, sa tendresse pour elle n'était jamais allée au delà d'un sentiment de pitié presque dédaigneuse. Tout chez cette enfant l'humiliait et l'exaspérait : la lenteur de sa démarche, la nonchalance de ses attitudes, l'indécision de son esprit, la somno-

lence de ses instincts, tout, jusqu'au caractère de sa beauté, qui appelait la protection, jusqu'à ses habitudes de muette soumission et d'obéissance passive. Renée ne retrouvait pas même chez sa fille le culte des traditions auxquelles elle avait sacrifié sa vie. Rebelle de tout temps aux leçons de l'abbé, indifférente à la gloire de sa famille, Paule frissonnait toutes les fois qu'il en était question devant elle, comme si elle eût deviné que c'était cette gloire fatale qui avait dévoré son père. L'expédition de Guy en Terre-Sainte, son beau trépas à la Massoure la laissaient froide et ne lui disaient rien. Le seul sentiment qu'elle eût jamais manifesté avec énergie était l'horreur du sang versé. Toute petite, elle jetait des cris affreux quand l'abbé la prenait sur ses genoux pour lui montrer les images de son manuscrit. Plus tard, le manuscrit de l'abbé était resté pour elle un épouvantail. Tous ces héros, qui avaient si fort ennuyé son père, la glaçaient d'effroi, et si, pour l'aguerrir, le belliqueux Pyrmil s'obstinait à la traîner sur les champs de bataille où s'étaient illustrés ses ancêtres : — Assez, l'abbé, assez! disait-elle avec un geste de dégoût, et elle était près de se trouver mal. Renée

avait compté sur un lionceau : il était venu une gazelle.

S'il est au monde une destinée lamentable, c'est celle des enfants à qui leur mère en veut sourdement d'être nés : c'était la destinée de Paule. Jamais un sourire de Renée n'avait lui sur son berceau ; jamais une caresse, un baiser ne l'avait réjouie dans ses langes. Comme les plantes qui poussent dans les coins humides et sombres, son enfance avait été chétive et malingre, comme les bourgeons saisis par la gelée au moment de s'entr'ouvrir, sa jeunesse s'était fanée avant d'avoir fleuri. Repliée sur elle-même dès l'âge le plus tendre, elle vivait en silence comme tous les opprimés, et personne n'aurait pu dire ce qui se passait dans son cœur : on ne se souvenait pas de l'avoir vue rire ou pleurer. Elle ne se plaignait jamais ; seulement elle avait toujours froid. En toute saison, même durant l'hiver, aussitôt qu'il y avait au ciel une éclaircie, on l'apercevait assise sur les décombres, le long des vieux murs, et se chauffant au soleil, dont la chaleur pouvait seule la ranimer. Elle demeurait là des heures et souvent des journées entières, songeuse, inoccupée, ne pensant à rien, cueillant d'une main distraite les

fleurs épanouies autour d'elle ; les lézards la connaissaient et couraient familièrement sur sa robe. — Ah ! l'abbé, répétait-elle sans cesse en grelottant, quel air glacé, comme il fait froid ici ! — L'abbé la chérissait au point de lui pardonner son indifférence pour tout ce qui touchait à l'illustration de sa maison. Il l'aimait de toute la tendresse que Dieu avait mise au fond de son âme, et qui jusque-là n'avait guère trouvé à se répandre que sur des morts. Il l'avait élevée, bercée, portée entre ses bras : à tous les titres qu'il avait déjà, aux titres de chapelain, de précepteur et d'historiographe, il en avait ajouté un autre, celui de mère de famille. Qu'on se représente la joie de ce pauvre homme, vieilli sous le joug de Renée et qui avait passé sa vie à fouiller des tombeaux et à découdre des linceuls, qu'on se figure sa joie, son ivresse, en voyant grandir sous ses yeux une douce créature qui était à lui, à lui seul, qu'aucune autre affection ne lui disputait ! Le fossoyeur avait une fille ; Paule était l'enfant de l'abbé. Ce n'était pas de la tendresse qu'il avait pour elle, mais une adoration véritable ; dans le secret de ses pensées, il n'hésitait pas à la considérer comme une récompense mysté-

rieuse, comme le prix de son dévouement à la gloire des Penarvan : loin d'en vouloir à la mémoire du dernier marquis, il le bénissait tout bas d'avoir manqué à la plus élémentaire des traditions de sa race. Il fallait le voir près de Paule, la suivant pas à pas, comme un bon chien ! Il connaissait toutes les places où elle avait l'habitude d'aller se chauffer au soleil : il avait mis des coussins de mousse ou de gazon sur les pierres où elle s'asseyait de préférence ; il entretenait dans le voisinage des rosiers de toute saison, des jacinthes au printemps, des chrysanthèmes en hiver. Il apportait même en avril des nids d'oiseaux qu'il cachait dans les ronces et les aubépins ; les couples ailés avaient bientôt découvert leur couvée, et durant les beaux jours ce n'était autour de la jeune frileuse que parfums et chansons. Tout ce qui, chez elle, révoltait l'orgueil de sa mère était précisément ce qui charmait l'abbé. Après tant de bourrasques, de grains et de rafales essuyés au service de la superbe Renée, l'abbé faisait ses plus chères délices de cette grâce languissante, de ce cœur humble et triste, de ce caractère effacé. Il avait pour la grande Renée la même admiration qu'autrefois ; mais c'est

long, mais c'est lourd, trente années d'admiration sans trêve ni répit, et lorsque, assis aux pieds de Paule, il la contemplait avec amour, et que celle-ci, sortant de l'espèce d'engourdissement où elle était presque toujours plongée, lui prenait le menton ou lui flattait la joue de sa petite main, en disant d'une voix enfantine : Bonjour, l'abbé, bonjour ! le vieux Pyrmil montait au ciel. Il était si heureux, qu'il ne lui venait pas même à l'esprit de se demander s'il ne manquait rien au bonheur de Paule. Elle avait dix-huit ans ; aux yeux de l'abbé, elle n'en avait que dix ou douze à peine : elle était restée pour lui ce qu'elle paraissait être, un enfant, et il comptait naïvement qu'elle resterait ainsi toute sa vie. Presque toutes les affections sont égoïstes ; toutes le sont chez les vieillards. L'abbé n'admettait pas que Paule pût rêver une existence plus enchantée que celle qu'ils menaient ensemble ; il n'admettait pas davantage qu'elle dût jamais changer de façon d'être. Telle qu'elle était, il la tenait pour charmante et parfaite ; il aimait jusqu'à cette sensation de froid persistante qu'il ne s'expliquait point, et qui lui permettait de s'occuper d'elle à toute heure. Quant à son avenir, il n'y

songeait pas plus que Renée. Il se disait qu'elle prendrait racine, comme lui, au seuil du logis, qu'elle vivrait là comme il avait vécu, et cela lui semblait tout simple : à son insu, le bon Pyrmil aimait Paule comme le captif aime la giroflée qui a poussé entre les barreaux de sa prison, ou l'hirondelle qui gazouille dans l'angle de sa fenêtre. Il n'avait négligé d'ailleurs aucune des recommandations que le dernier marquis lui avait faites à son lit de mort. Plus d'une fois Mlle de Penarvan avait entendu parler de son père ; mais un jour que l'abbé racontait le départ pour l'armée et le retour qui s'en était suivi : – Pourquoi donc, demanda Paule attachant sur lui un regard sévère, pourquoi, si vous l'aimiez, le laissiez-vous partir pour cette guerre affreuse qui avait déjà tué mes quatre oncles et mon grand-père ? — A cette question que lui adressait un enfant de dix ans, l'abbé avait baissé la tête, et oncques n'avait plus parlé du marquis.

Ainsi à la poésie héroïque, représentée autrefois par Renée, avait succédé sous le toit des aïeux une poésie moins éclatante, moins bruyante, plus en harmonie avec la fortune d'une grande maison qui s'éteint. A cela près,

comme nous le disions tout à l'heure, on aurait pu croire que le temps s'était endormi sur ces ruines. Étrangère, sinon indifférente, à toutes les grandes choses qui s'accomplissaient, la marquise avait traversé l'époque de l'empire en se demandant à quoi bon tant de batailles, alors qu'il n'y avait plus de Penarvan. On avait tenté, sous le consulat, d'exploiter la haute et légitime influence de son nom, de son rang, de son caractère ; on avait pensé à transformer sa demeure, l'ancienne habitation de tant de héros, en un foyer d'intrigues, en un repaire de conspirations. Aux ouvertures qui lui avaient été faites, elle avait répondu que, dans sa famille, on se battait, on mourait pour le roi, mais qu'on n'assassinait pas ; quand M. de Limoëlan s'était présenté, n'ignorant pas ce qui l'amenait, elle l'avait reçu debout sur le seuil de sa porte, et n'avait pas souffert qu'il allât plus avant. Le retour des Bourbons, tout en comblant les vœux qu'elle n'avait pas cessé de former pour le rétablissement de la royauté, avait envenimé tous ses regrets, ravivé toutes ses blessures. Ah ! si le sort jaloux n'eût pas trahi son espérance, quel triomphe ! Quel moment que celui où le roi l'aurait

vue s'avançant jusqu'au pied du trône, appuyée sur le jeune marquis, son fils! Jamais jusque-là elle n'avait mesuré si douloureusement la hauteur de sa chute, jamais son cœur n'avait ressenti si cruellement le funeste mécompte, jamais la présence de Paule ne l'avait si profondément humiliée. Pendant que son parti se réjouissait, et que tous les dévouements, grands ou petits, préparaient, rédigeaient, grossissaient leurs mémoires de frais et dépens, elle s'était enfermée, digne et fière, dans sa tristesse et dans sa pauvreté : le silence et la solitude avaient achevé de se faire autour d'elle. Lorsqu'on avait appris que la marquise de Penarvan ne demandait rien, qu'elle était décidée à ne rien demander, ce n'avait été qu'un cri d'admiration : — Quelle grandeur d'âme! quel désintéressement! — Le désintéressement est, de toutes les vertus, celle qu'on se plaît le mieux à exalter. Au bout de quelques semaines, on avait ajouté : Quel orgueil! Au bout de quelques mois, on avait dit : Quelle folie! Aucun ne disait : Quelle leçon! C'était au fond la pensée de tous. Le monde n'aime pas les grands caractères : on s'était éloigné d'un intérieur où le dénûment ressemblait par trop

à une épigramme. Voilà pourquoi nous retrouvons, sous la monarchie restaurée, le fief de Penarvan tout aussi désert, tout aussi nécessiteux, tout aussi abandonné qu'autrefois. Comme autrefois, les jours se suivaient sans qu'aucun incident, sans qu'aucun bruit du dehors en rompît la monotonie, lorsqu'un soir, ô surprise! on entendit le roulement d'une voiture qui vint s'arrêter devant le perron, et de cette voiture, ô miracle! descendit une femme qui, bien qu'elle ne fût plus jeune, était charmante et pouvait passer encore pour jolie, tant sa physionomie avait d'attrait. Son costume était tout à la fois élégant et simple ; sa taille avait conservé la grâce de la jeunesse. A peine descendue, elle se jeta sans hésiter au cou de la marquise, en s'écriant d'une voie émue : — C'est vous, chère Renée ! M'avez-vous oubliée ? ne me reconnaissez-vous pas ? ne vous souvient-il plus de Grandchamp ?

VIII.

ON se rappelle qu'après la déroute du Mans, Renée avait erré longtemps de ferme en ferme, et n'était rentrée dans le domaine de ses pères qu'à travers mille vicissitudes. Ce qu'on ne sait pas, c'est que cette existence de hasards, de fatigues et de périls sans cesse renaissants avait été close par un de ces épisodes qui sont, pour ainsi dire, les revenants-bons de l'adversité. Un soir, au château de Grandchamp, près de Niort, on avait appris qu'une jeune Vendéenne, une *brigande* de la Loire, s'était présentée à la métairie, se soutenant à peine, le visage exténué, les pieds déchirés par les ajoncs. Le portrait qu'on faisait d'elle eût suffi pour éveiller l'intérêt et la curiosité. Mme de Grandchamp et sa fille avaient couru chez le métayer, et, frappées du grand air de la belle proscrite, qui soupait fiè-

rement d'un morceau de pain bis, l'avaient emmenée au château, sans demander qui elle était. Au moment de franchir le seuil hospitalier, Renée s'était nommée d'elle-même, et ç'avait été autour d'elle un redoublement de soins et de respects, tant ce nom de Penarvan sonnait haut dans tout le Poitou. Choyée, caressée, adorée, c'est le mot, elle avait passé là plusieurs semaines, attendant que la fin de la guerre lui permît de prendre possession des débris de son héritage. Mlle de Grandchamp, cœur simple et doux, âme tendre et dévouée, imagination un peu romanesque, avait conçu pour elle une de ces affections passionnées qu'inspirent assez généralement les êtres incapables de la ressentir. Ce caractère altier, ce tempérament héroïque, cette beauté froide et hautaine, devaient produire sur la jeune Marie une impression d'autant plus vive qu'elle n'avait absolument rien de ce qui l'attirait vers Renée. Qui se ressemble s'assemble est une des nombreuses sottises qui tendent à discréditer la sagesse des nations ; on ne recherche chez les autres que ce qu'on ne trouve pas en soi. Renée était aux yeux de Mlle de Grandchamp tout ce qu'il y avait de grand, de beau sur

terre, et lorsqu'elle racontait ses campagnes, la mort de son frère, les scènes d'épouvante qu'elle venait de traverser, Marie la contemplait, l'écoutait, plongée dans l'extase. Mlle de Penarvan s'était laissé chérir et admirer en reine qui se croit généreuse quand elle accepte et qu'on lui donne ; elle avait toutefois emporté et gardé un bon souvenir de l'hospitalité de Grandchamp. Les deux amies, en se quittant, s'étaient promis de s'écrire et de s'aimer toujours ; de ces promesses échangées au matin de la vie, pour peu qu'on ait vécu, on sait ce qu'il advient. Une correspondance de pensionnaires n'était pas au goût de notre héroïne ; Marie avait écrit jusqu'au jour où l'amour était venu et avait fait main basse sur ce luxe de sentiments. Tel est le sort des premières amitiés : par leur exaltation, elles touchent de trop près à l'amour, pour que l'amour n'en soit point jaloux ; dès qu'il arrive, il s'en empare comme de son bien. Mariées toutes les deux presque à la même époque, elles s'étaient fait part de leur mariage, l'une avec l'enivrement de l'orgueil, l'autre avec l'effusion du bonheur : les choses en étaient restées là. Pendant que l'une, morte à l'espérance et comme ensevelie sous l'écrou-

lement de sa maison, traînait dans la solitude un deuil âpre, égoïste et stérile, l'autre avait accompli loyalement la mission de toute créature ici-bas. Épouse, mère, amie, elle ne s'était dérobée à aucune des charges de la destinée : elle avait bien rempli sa tâche. Indulgente, à la bonté, qui est la saveur de la vertu, elle joignait la grâce, qui est le parfum de la bonté. On se faisait gloire d'avoir accès dans son intimité, et il était si doux de l'aimer, qu'on était reconnaissant de l'affection qu'on avait pour elle. Elle avait épousé un gentilhomme sans biens et habitait Bordeaux, où son mari, M. de Soleyre, celui-là même qui joua un rôle pendant les cent-jours, était préfet depuis 1815. Bordeaux n'a pas oublié les salons de sa préfecture sous la restauration : on parle encore aujourd'hui de cette charmante Mme de Soleyre, qui régna dix ans sur les cœurs et sur les esprits dans une cité amoureuse de toutes les élégances, où le commerce lui-même a des appétits délicats et de poétiques instincts.

Les deux amies avaient cessé de s'écrire, sans devenir pourtant indifférentes l'une à l'autre. Renée, quand elle se reportait aux jours aventureux de sa jeunesse, ne manquait jamais de

s'arrêter au château de Grandchamp. Son âme avait les qualités du métal dont elle était pétrie ; lorsqu'on avait inscrit son nom sur cette âme de bronze, il y restait gravé. Marie, de son côté, était demeurée fidèle à la belle guerrière qui avait été la première passion de sa vie. Il arrive souvent que ces premières amitiés refleurissent après la saison orageuse et survivent à l'amour qui les avait absorbées ; quoi qu'il en soit, le souvenir en est éternellement cher. Mme de Soleyre avait projeté cent fois d'aller surprendre Renée dans son manoir; les projets d'une exécution simple et facile sont précisément ceux qu'on n'exécute point. Enfin au commencement de l'automne de 1818, se trouvant de passage à Nantes, elle ne résista pas à l'impulsion de son cœur : elle demanda des chevaux de poste ; quelques heures plus tard, elle était en route.

S'il est doux de se revoir après de longs jours d'absence, il l'est beaucoup moins de se retrouver après de longues années de séparation ; les joies qu'on s'en promet aboutissent ordinairement aux déceptions les plus amères. On s'est quitté, on s'est dit adieu dans la fraîcheur des belles matinées ; on était resté l'un pour l'autre

une image souriante et vermeille : on s'observe mutuellement avec une égale stupeur, on hésite à se reconnaître, on est l'un pour l'autre comme un miroir impitoyable, et, tout en s'embrassant, on est au fond moins ravi qu'étonné. Ces réflexions, hâtons-nous de le dire, ne sont pas ici à leur place. Renée avait toujours cet air de grandeur que le temps ne saurait altérer ; Marie avait toujours cet air de grâce qui prolonge la jeunesse bien au delà de son déclin.

Mme de Soleyre n'était venue que pour un jour ou deux ; un charme inattendu la retint. Attirée par le souvenir d'une ancienne amitié, elle se sentit presque aussitôt enlacée par les liens d'une amitié nouvelle. Il lui avait fallu bien peu de temps pour s'initier à la vie de cet intérieur, dont elle n'eût jamais soupçonné la désolation et la pauvreté : avec la finesse d'observation que donne l'usage du monde, elle avait la clairvoyance et la pénétration que donne l'habitude de s'oublier soi-même. Dès le soir de son arrivée, dans un long entretien avec Renée, elle avait pu sonder les plaies de cet orgueil, toujours vives, toujours saignantes ; elle avait vu le vieux Pyrmil, penché sur son éternel manuscrit, grattant, limant, ciselant ses

phrases, et s'interrompant pour barbouiller son nez de poudre de tabac ; elle avait entrevu, dans un coin du salon, la silencieuse figure de Paule, qui attachait sur elle son grand œil limpide et curieux. Le lendemain, descendue de bonne heure au parc, elle en parcourait à pas lents les allées, que les merles, à son approche, traversaient d'un vol effaré. Elle repassait dans son esprit tout ce qui l'avait frappée la veille ; elle pensait, avec une tristesse mêlée d'étonnement, à la destinée de ces trois êtres vivant comme trois ombres dans ce château à moitié écroulé ; elle songeait surtout à l'étrange figure qu'elle n'avait fait qu'entrevoir, et qui déjà la préoccupait. A l'extrémité du parc, au tournant d'une allée qui débouchait sur la clairière, elle l'aperçut assise dans l'angle d'un mur qui recevait en plein les rayons du soleil levant, pâle, languissante, accoudée sur son genou, le menton dans sa main, et tâchant, comme un oiseau transi, de se réchauffer au soleil.

— C'est vous, mademoiselle ? dit-elle d'une voix caressante.

— J'ai froid, dit Paule sans changer d'attitude; j'ai toujours froid, ajouta-t-elle en frissonnant.

Mme de Soleyre, debout devant elle, la considérait avec attendrissement.

— Il fait bien froid ici, n'est-ce pas ? Depuis que je suis au monde, je n'ai pas pu me réchauffer... Mais qu'avez-vous, madame ? Vous pleurez en me regardant.

Marie pleurait.

— J'avais une fille, dit-elle : elle aurait votre âge, si Dieu ne l'eût pas rappelée.

— Elle est morte ?

— Oui, mon enfant.

— Vous la pleurez... Vous l'aimiez donc ? demanda Paule.

— Si je l'aimais ! si j'aimais ma fille ! s'écria Mme de Soleyre. Je l'adorais, elle était mon bonheur, elle était mon âme et ma vie ; j'ai tout perdu en la perdant, tout s'en est allé avec elle.

— Pardonnez-moi, madame, dit Paule ; je croyais que, dans notre monde, les mères n'aimaient que leurs fils.

Ces mots, si navrants dans leur simplicité, résumaient toute l'existence du pauvre être qui était là, frêle, triste et charmant. Mme de Soleyre se sentit remuée jusqu'au fond des entrailles : elle avait tout compris, tout deviné. Elle s'assit près de Paule, l'entoura de ses

bras, l'attira sur son cœur, et se mit à lui parler comme aurait pu le faire la plus tendre des mères.

—Voulez-vous que je vous aime? voulez-vous m'aimer? disait-elle en passant sa belle main sur les cheveux et le front de l'enfant; dites, Paule, voulez-vous me rendre la fille que j'ai perdue?

Et, à mesure qu'elle parlait, elle voyait ce pâle visage s'éclairer d'une douce lueur. Paule se taisait: c'était la première fois qu'elle entendait un pareil langage. Comme les fleurs qui plient sous l'eau du ciel dont leur calice était altéré, elle s'abandonnait aux bras qui l'enlaçaient et se sentait près de défaillir. Paule se taisait; mais des larmes inondaient ses joues, et quand Marie s'interrompait un instant et la caressait en silence: — Parlez, parlez! murmurait-elle en se pressant contre le sein de l'étrangère, vous me réchauffez, j'ai moins froid.

Mme de Soleyre devait partir le jour même; elle parut céder aux instances de Renée, et consentit à rester jusqu'à la fin de la semaine. La semaine achevée, elle ne partit pas. Au bout d'un mois, elle était encore là, et ne savait plus comment faire pour s'en aller: Paule s'é-

tait attachée à elle comme une liane. Pendant un mois, elles s'étaient vues au parc chaque matin, et dans ce cœur, dans cette intelligence que la marquise considérait comme à peu près fermée, Marie avait découvert des trésors qui, pour s'épanouir, n'attendaient qu'un rayon caressant. Marie ne reconnaissait pas dans ces rencontres matinales l'enfant qu'elle voyait au salon, craintive, silencieuse, fascinée par l'œil de sa mère. Paule arrivait souriante et légère, remuant à peine sous ses pieds délicats les feuilles desséchées qui jonchaient les allées. Du plus loin qu'elle apercevait son amie, elle jetait un petit cri joyeux, accourait, tombait dans ses bras. Rien n'égale en douceur la tendresse de ces jeunes âmes : on en jouit délicieusement : c'est un second printemps dans la vie. Tantôt elles allaient s'asseoir dans l'angle du mur où elles s'étaient parlé pour la première fois : tantôt elles sortaient de l'enceinte, gagnaient le bord de l'eau, et poussaient jusqu'à Tiffauges, sans se douter qu'un regard jaloux les épiait. Le croira-t-on ? c'était le regard de l'abbé. L'abbé était jaloux, l'abbé était aux champs depuis qu'une étrangère avait franchi le seuil du manoir. L'abbé sentait déjà

que l'affection de Paule était près de lui échapper ; averti par un mystérieux instinct, il pressentait qu'on allait lui enlever son enfant. Il ne la retrouvait plus aux places accoutumées ; il flairait un danger. Lequel ? Il l'ignorait ; mais le vieux Pyrmil croyait entendre autour de lui comme un bruissement d'ailes qui palpitent et s'essaient à voler. Il avait surpris le secret innocent des entrevues au parc, des promenades au bord de la Sèvre, et, caché dans un fourré, ou se glissant comme un sylvain à travers les aunes, il les observait toutes deux, et les suivait d'un œil défiant.

— Partir ! vous voulez partir ! disait Paule ; que vais-je devenir ? Ne partez pas, restez. Vous m'avez demandé si je voulais vous aimer : je vous aime. Vous ne m'aviez pas parlé, je vous aimais déjà. Quand vous avez paru pour la première fois dans ce grand salon où l'on gèle, j'ai senti aussitôt que j'allais vous chérir, que c'était Dieu qui vous envoyait, que vous seriez pour moi quelque chose de bienfaisant. Ne l'aviez-vous pas deviné au regard que j'attachais sur vous ? Oh ! madame, ne partez point ! Voyez, les feuilles tombent, le soleil pâlit, voici déjà les oiseaux qui émigrent : c'est l'hiver,

encore l'hiver ! Ah ! que j'en ai déjà compté, de ces saisons de neige et de frimas ! Ayez pitié, ne me laissez pas seule dans ces ruines, avec tous ces portraits qui me font peur. Si, comme vous le dites, je vous ai rendu votre fille, vous ne devez pas, vous ne pouvez pas me quitter. Et cependant vous vous taisez ? Oui, je comprends, vous avez des devoirs, des intérêts qui vous rappellent. Eh bien ! emmenez-moi ! s'écriait-elle d'une voix suppliante en lui jetant ses bras autour du cou. Arrachez-moi de ce tombeau ; emmenez-moi dans le pays que vous habitez, où le ciel est toujours bleu, dit-on, l'air toujours tiède, le soleil toujours chaud. Vous me mettrez dans un coin de votre maison ; je ne ferai pas de bruit, je ne gênerai personne ; on ne m'entendra pas, on ne s'occupera pas de moi. Vous viendrez de temps en temps m'embrasser, et je serai heureuse, je vous aimerai bien !

Marie la serrait sur son cœur, la couvrait de baisers, et se disait qu'en effet ce serait un meurtre d'abandonner une si aimable créature aux rigueurs de sa destinée. Le sentiment de sympathie compatissante qui l'avait tout d'abord entraînée vers Paule s'était bientôt changé

en une affection sérieuse et profonde. Marie ne se dissimulait pas qu'elle avait désormais des devoirs à remplir envers cette enfant qui se donnait à elle, qui s'était jetée dans son sein, qu'elle avait adoptée, chez qui elle avait éveillé la vie. Ces devoirs, elle les acceptait avec amour, avec bonheur; mais comment les remplir? Prolonger son séjour lui était impossible. En général, les femmes de préfets jouent un grand rôle dans les préfectures: elles y règnent quand elles n'y gouvernent pas. Plus que toute autre Mme de Soleyre devait manquer à son mari. Emmener Paule à Bordeaux, elle y avait songé; la marquise avait coupé court en déclarant que, Mlle de Penarvan n'étant point appelée à vivre dans le monde, il était tout au moins inutile de lui en inspirer les goûts. L'abbé, présent à cette ouverture, avait failli tomber à la renverse. Plus d'une fois, dans ses entretiens avec Renée, Mme de Soleyre s'était efforcée de l'attendrir sur sa fille et sur elle-même; plus d'une fois elle avait essayé d'apprivoiser cet orgueil sauvage, de fléchir cette âme indomptable. Pourquoi s'obstiner à vieillir dans la solitude et la pauvreté? Était-ce là une situation digne de son rang? Les Penarvan

avaient assez fait pour le trône ; que ne s'adressait-elle au roi ? Avait-elle résolu d'ensevelir sa fille dans les ruines de ce château, d'immoler la jeunesse de Paule, sa jeunesse et sa vie tout entière sur la tombe de ses aïeux ? Avait-elle décidé que Paule ne se marierait point ?

— Ma chère Marie, répondait Renée, je ne quête pas pour les morts. Nous vivons, ma fille et moi, comme nous devons vivre. La pauvreté sied bien aux races qui s'en vont : il ne convient pas que les grandes familles s'éteignent dans le luxe, au sein des fêtes, au bruit des fanfares. Ma fille est destinée à mener comme moi le deuil de sa maison : voudriez-vous qu'elle se couronnât de fleurs ? Paule vivra comme j'aurais vécu s'il ne se fût pas trouvé un Penarvan. Elle portera jusqu'à son dernier jour le nom glorieux dont elle est l'unique héritière : ce n'est point là un sujet de pitié.

— En vérité, Renée, c'est de la barbarie ! s'écriait Mme de Soleyre, que ces grands sentiments touchaient peu, et qui n'y voyait qu'un monstrueux égoïsme. Vous aurez beau dire, les filles ne sont pas faites pour mener un deuil éternel, pour vieillir et mourir sous le nom de leurs pères, mais tout au contraire pour chan-

ger de nom, pour se marier, pour être mères à leur tour. Vous tenez à la gloire de votre race, et je le conçois ; eh bien ! que ne cherchez-vous à la perpétuer, précisément en mariant Paule, en greffant votre nom sur celui du gendre que vous aurez choisi ? Cela se fait tous les jours, et plus d'une grande famille...

— Cela ne se fait pas chez nous, ma chère. Nous vivrons dans l'histoire, il suffit, et nous croirions nous abaisser en laissant notre nom accroché à un autre, comme une enseigne pour tromper les passants. Après tout, je ne suis pas une mère aussi barbare que vous pourriez le penser. Si mes idées sont absolues, je ne les impose à personne. Je vis en moi-même comme dans un fort : je ne fais pas de prisonniers. Entre nous, je ne crois pas ma fille faite pour le mariage....

— Et pourquoi, je vous prie ? Elle est charmante votre fille ; vous ne paraissez pas vous en douter.

— Je la connais : Paule est un enfant, elle ne sera jamais qu'un enfant. Cependant je n'entends pas opprimer sa vie, sous prétexte de la diriger. Si Mlle de Penarvan trouve son nom trop lourd, si elle éprouve un jour le besoin de

le troquer contre un nom plus léger, et qu'il reste encore dans la vieille noblesse un gentilhomme digne de notre alliance, eh bien! qu'il se présente et demande la main de ma fille : je ne la lui refuserai pas.

Telle était la victoire remportée sur l'orgueil de Renée : l'intraitable marquise admettait la possibilité d'une alliance! Mme de Soleyre avait réussi à lui arracher cette concession : ce n'avait pas été sans luttes ni combats. Maintenant où trouver un fils de croisés digne de mêler son sang à celui de tant de héros? En admettant qu'il existât, ce phénix de gentilhommerie, quelle bonne fée, quel génie tutélaire l'amènerait jamais dans ces ruines d'où la vie s'était retirée? A l'attendre, la jeunesse de Paule achèverait de se flétrir.

Aux premiers jours d'octobre, par une claire après-midi, les trois femmes étaient réunies au salon. Paule et Marie s'étaient dit adieu le matin. Une voiture de voyage, tirée de la remise et amenée au pied du perron, attendait les chevaux que l'abbé était allé chercher à Clisson. L'abbé ne se sentait pas d'aise : il allait enfin rentrer en possession de son enfant; au besoin, il se serait attelé lui-même à la

chaise. Mme de Soleyre s'entretenait avec Renée; assise sur un coussin, Paule tournait de temps en temps vers elle un regard si triste et si tendre, que le cœur de Marie en était bouleversé. Cependant un piéton traversait la cour. C'était le facteur rural : il apportait une lettre au timbre de Bordeaux. Cette lettre, qui pouvait s'en douter? enfermait la destinée de Paule. Mme de Soleyre brisa le pli, tressaillit, s'empara du bras de la marquise et l'entraîna dans une allée du parc.

— Renée, dit-elle, il se présente une occasion de préparer, d'assurer l'avenir de votre fille : le comte d'Artois, Monsieur, frère du roi, est attendu à Bordeaux et descendra à la préfecture.

— Eh bien! demanda Renée, qui n'entrevoyait pas où son amie voulait en venir.

— Vous ne devinez pas? J'emmène Paule et la présente au prince qui sera roi un jour : une entrevue entre l'héritier du trône et le dernier sang des Penarvan, songez-y, Renée, ce sera de l'histoire.

— Sans doute, répliqua la marquise; mais, je vous l'ai dit, ma fille n'est qu'un enfant....

— Qu'importe, si cet enfant est tout ce qui

survit d'une famille illustre? Ce sera, reprit Mme de Soleyre, la consécration, le couronnement de votre renommée. Et que d'avantages peuvent ressortir d'une telle rencontre, sans parler de l'honneur éternel qui en rejaillira sur le déclin de votre maison! Refuseriez-vous, par exemple, le gendre que le prince lui-même aurait choisi pour vous, qu'il vous offrirait de sa main? L'héritier du trône de France mariant le dernier rejeton des Penarvan! Ah! chère amie, la belle fin de race! le magnifique coucher de soleil!

— J'en conviens, dit Renée.

Puis, après quelques instants de silence :

— Ah! si j'avais un fils! murmura-t-elle d'une voix étouffée, avec un sombre désespoir.

— Renée, Renée, prenez garde, redoutez que Dieu ne vous châtie. Vous l'accusez de vous avoir donné une fille : que diriez-vous s'il vous la reprenait?

Toutes deux marchèrent quelque temps abîmées dans leurs réflexions.

— Allons! dit la marquise avec un geste de résignation, que le prince la voie, que le prince lui parle : ce sera notre extrême-onction. Il est bien entendu, Marie, que Mlle de Penarvan ne

se présentera point en solliciteuse.... Ah ! fi donc ! Qu'il soit question de notre gloire, et non de notre pauvreté ; pour prix du sang que nous avons versé, nous ne demandons qu'un sourire. J'exige que ma fille se montre chez vous dans l'éclat de son rang. Il me reste encore quelques morceaux de terre....

— Assez, Renée ! Tant qu'elle sera chez moi, votre fille sera ma fille.

Quelques minutes après, elles rentraient ensemble au salon.

— Ma fille, dit gravement Renée, faites sur-le-champ vos préparatifs de départ : Mme de Soleyre vous emmène, vous partez pour Bordeaux.

Paule avait des habitudes d'obéissance silencieuse : jamais un mot, une observation. Elle se leva, et sortit en jetant à Marie un regard dont il faut renoncer à rendre l'expression de gratitude enivrée.

Les chevaux venaient d'arriver. Dans la joie qu'il ressentait de voir prête à s'éloigner enfin l'étrangère qui depuis un mois troublait son repos et lui volait l'affection de Paule, sans compter que cette belle dame, esprit léger, tête à l'évent, avait paru goûter médiocrement l'*His-*

toire de la Maison de Penarvan par l'abbé Pyrmil, l'abbé, le visage en fête, aidait le postillon, bouclait les courroies, harnachait les bêtes et chargeait les effets. Tout était prêt. Mme de Soleyre avait embrassé Renée et pris place dans la voiture ; le postillon était en selle.

— En route ! s'écria l'historiographe, qui se frottait les mains.

— Un instant donc ! un instant, l'abbé ! vous êtes bien pressé, dit la marquise.

En ce moment, Paule s'avançait sur le perron, suivie d'un serviteur qui portait ses paquets.

— Ma fille, dit Renée d'un ton solennel, vous partez pour être présentée au frère du roi, à l'héritier de la couronne. Vous apprendrez au prince, s'il l'ignore, que vos quatre oncles, votre grand-père et votre père sont morts en combattant pour la restauration du trône sur lequel il doit s'asseoir un jour : vous ajouterez, ma fille, que tout notre regret est de n'avoir plus de sang à lui donner.

Paule s'inclina respectueusement devant sa mère, qui la baisa au front.

— Adieu, l'abbé, adieu ! dit-elle gentiment en se penchant à la portière.

Et les chevaux partirent au galop.

Le malheureux pensait rêver. Immobile et muet de stupeur, il ne se réveilla qu'en voyant la voiture qui tournait l'avenue. Il s'élança et courut après elle.

— Arrêtez! arrêtez! criait-il : c'est ma fille! c'est mon enfant! c'est moi qui l'ai élevée!

Il courut ainsi près d'une lieue. Les chevaux n'avaient pas les jambes plus longues que celles de l'abbé; mais ils en avaient chacun quatre. Quand la chaise eut disparu, et qu'il n'aperçut plus même la poussière que soulevaient les roues, il s'assit sur le bord d'un fossé, prit sa tête entre ses mains, et se mit à pleurer.

IX

UN arbuste a poussé dans un sol ingrat : tendres et délicates, ses racines, meurtries par les cailloux, ne le nourrissent que d'un suc avare ; la tige languit, les branches se flétrissent ; un pâle et grêle feuillage, voilà sa couronne au printemps. Transplantez-le sous un ciel clément, dans une terre généreuse et féconde ; appelez alentour le soleil et les tièdes brises : la sève appauvrie se ranime, la vie court dans tous les rameaux ; les pousses jaillissent, les bourgeons éclatent, et l'arbuste, qui dépérissait dans une atmosphère ennemie, se couvre bientôt de verdure et de fleurs. Deux mois à peine s'étaient écoulés depuis le départ de Paule, et déjà Paule n'était plus l'enfant que nous avons entrevue sur le bord de la Sèvre. Réchauffée par une tendresse assidue, sa jeunesse, que n'opprimait plus un

regard dédaigneux ou sévère, commençait à se développer et laissait pressentir un prochain épanouissement : ce n'était pas encore avril en son éclat, c'en étaient déjà les promesses. On ne se relève pas en deux mois d'une compression de dix huit années : on se ressent longtemps du milieu où l'on a grandi : heureux si l'existence tout entière n'en garde pas des teintes désolées ! Comme toutes les âmes froissées de bonne heure, Paule était restée timide, craintive, un peu farouche. Le monde ne l'attirait pas; la bonté de M. de Soleyre n'avait pu réussir à l'apprivoiser. Elle occupait à la préfecture un petit logement bien clos, sans luxe, décoré avec une exquise simplicité. Tapis, rideaux, tentures, tout y réjouissait la vue ; le soleil y pénétrait dès le matin. Elle passait là ses journées, ses soirées, loin du bruit et des réceptions officielles, avec la douce Marie, qui lui donnait toutes les heures qu'elle pouvait dérober aux exigences de sa position : elle ne rêvait pas d'autres joies, ne recherchait pas d'autres distractions. Elle parlait rarement de sa mère, jamais sans un profond respect où perçait malgré elle un instinctif effroi. Elle parlait plus volontiers du bon

Pyrmil : depuis son départ, à mesure qu'elle s'était rendu compte de tout ce qu'elle avait souffert, elle avait mieux compris, mieux apprécié le dévouement de ce pauvre être. Elle ne pensait à lui qu'avec attendrissement, et se plaisait à lui écrire : enfantines et caressantes, ses lettres faisaient le bonheur de l'abbé. Pendant que la grande Renée et son vieil écuyer vivaient là-bas comme deux hiboux, Paule renaissait : elle n'éprouvait plus que de loin en loin, et encore bien affaiblie, la sensation de froid qui ne la quittait pas naguère, et qui était, pour ainsi dire, la répercussion de ses sentiments, une réaction mystérieuse de l'âme sur sa frêle enveloppe. Mme de Soleyre l'entourait d'amour et de soins, éveillait son esprit comme elle avait eveillé son cœur, et préparait discrètement la floraison de tout ce que Dieu avait mis en elle d'aimable et de charmant ; sans rien perdre de la grâce qui lui était propre, Paule se formait insensiblement sur le modèle qu'elle avait sous les yeux. Bref, à l'arrivée du comte d'Artois, la petite sauvage des rives de la Sèvre nantaise était déjà digne du rare honneur qu'on lui réservait. On a bien deviné que Mme de Soleyre s'était servie du

voyage du prince comme d'un prétexte pour enlever son enfant d'adoption : désespérant de vaincre la résistance de Renée, pour en avoir raison, elle avait flatté son orgueil. Quand elle lui montrait la présentation de Mlle de Penarvan à l'héritier du trône comme devant figurer un jour dans l'histoire, elle savait au fond à quoi s'en tenir là-dessus : toutefois, cette rencontre pouvait avoir, en réalité, une heureuse influence sur la destinée de Paule, et Mme de Soleyre avait tout combiné en vue des résultats qu'elle s'en promettait. Quant à Paule, elle n'y songeait même pas, et, lorsqu'on lui parlait de Monsieur, était toujours tentée de demander son nom.

Sans avoir l'importance d'un fait historique, la présentation de Mlle de Penarvan ne manqua pourtant ni d'éclat ni de solennité; elle eut lieu devant l'élite de la société de Bordeaux, rassemblée dans les salons de l'hôtel de la préfecture pour le bal offert au frère du roi. Ce ne fut une surprise pour personne ; chacun y était préparé. La tendresse est ingénieuse : il s'agissait de frapper un grand coup, Mme de Soleyre n'avait rien négligé. Depuis deux mois, Paule à son insu, était pour la ville entière un objet de

vif intérêt, de curiosité non moins vive. On savait que l'unique et dernière héritière d'une grande maison de Bretagne était descendue à la préfecture, qu'elle y vivait dans la retraite. — Vous la verrez, répondait invariablement Mme de Soleyre à toutes les questions qu'on lui adressait ; vous la verrez au bal, nous la présenterons au prince. — Et, sans parler de Paule, elle s'étendait avec complaisance sur l'illustration de sa race. A cette époque, la France qui, dans ses engouements, va toujours d'un excès à un autre excès, revenait avec fureur à l'histoire de son passé. Le retour des Bourbons avait recrépi et remis à neuf tous les anciens noms de la monarchie. On ne jurait plus que par Bayard et Duguesclin : il n'était si pauvre donjon qui ne racontât ses annales. Enfin les gloires de la Vendée, éclipsées par celles de l'empire, avaient pris le haut du pavé et brillaient d'un lustre exclusif : les héros à cocarde blanche étaient les seuls héros du moment; les chouans eux-mêmes passaient pour gens honnêtes. On juge de l'intérêt que devait exciter la présence de Mlle de Penarvan dans une cité essentiellement monarchique : l'espèce de mystère dont elle s'enveloppait y avait joint un sentiment de

curiosité tout aussi facile à comprendre. On allait enfin la voir! Elle n'avait pas encore paru, elle était déjà la reine de la fête : on attendait son entrée avec autant d'impatience que celle de Monsieur. Tous les yeux la cherchaient avec avidité; elle était le sujet de tous les entretiens; de toutes parts on n'entendait que ces mots chuchotés : — Où est Mlle de Penarvan? Montrez-moi Mlle de Penarvan!—Paule entra, moins troublée qu'on ne pourrait le supposer. Rien ne donne plus d'assurance qu'une humilité sincère, une modestie vraie : la timidité naît souvent d'une trop vive préoccupation de soi-même. Dépourvue d'orgueil et de vanité, Paule ne s'était pas souciée un seul instant de l'effet qu'elle allait produire : il ne lui était pas venu à la pensée qu'elle pût seulement attirer l'attention. Indifférente aux grandeurs de convention qu'elle n'avait jamais comprises, étrangère aux honneurs qu'elle n'avait jamais convoités, la perspective d'être présentée à une altesse royale ne l'agitait pas autrement. Elle entra simplement, au bras de Mme de Soleyre, sans hardiesse et sans embarras, avec cette grâce naturelle qu'on porte dans le monde, que le monde n'enseigne pas. Elle était vêtue d'une

robe de mousseline blanche des Indes, qui dégageait à demi ses épaules, et que serrait à la taille une ceinture blanche, à rubans flottants ; ni diamants ni bijoux, pas une fleur dans ses cheveux : pour unique parure, sa beauté, sa jeunesse et son nom. Il y avait tant d'élégance dans sa démarche encore un peu languissante, quelque chose de si touchant dans l'expression de ses traits encore un peu voilés ; elle était si jolie avec ses bandeaux de cheveux noirs renflés aux tempes, ses grands yeux tristes où la vie commençait à poindre, son teint mat et uni, sa bouche d'enfant sérieux ; elle était si jolie, si charmante, qu'à peine eût-elle fait quelques pas, tous les cœurs se sentirent entraînés vers elle : les hommes s'inclinaient sur son passage pour honorer la gloire et le malheur. Attendrie plutôt qu'enivrée, Paule s'avançait, les paupières humides, à travers la foule qui s'ouvrait respectueusement, quand tout à coup l'orchestre attaqua avec enthousiasme l'air national alors de *vive Henri IV*, et une immense clameur salua l'entrée de Monsieur. Ce fut au milieu de cette émotion, quand la salle entière était encore debout, que Mme de Soleyre présenta Mlle de Pernavan. Monsieur effaça en cette occasion tout ce qui avait été

écrit jusque-là sur l'ingratitude des grands, et montra bien que la reconnaissance n'est pas plus rare chez les races royales que chez le commun des mortels. Avec la courtoisie qui lui avait déjà valu le titre de dernier chevalier français, le comte d'Artois offrit son bras à Paule, fit avec elle le tour du salon, puis, lorsqu'il l'eut ramenée à sa place, près de Mme de Soleyre :

— J'ignorais, dit-il avec le plus aimable sourire, qu'il naquît des colombes dans le nid des aigles : vous me l'avez appris, mademoiselle.

Le mot parut joli, il ne coûtait pas cher : six Penarvan l'avaient payé d'avance de leur vie. Il n'y a véritablement que les princes pour s'acquitter avec tant de grâce ! Mlle de Penarvan fut, le reste de la soirée, l'objet des hommages les plus délicats. Ce n'était autour d'elle qu'un bourdonnement de louanges qui arrivaient parfois jusqu'à ses oreilles. Qu'elle est jolie ! la délicieuse enfant ! la charmante personne ! Il y eut un instant où son cœur se serra : ses yeux se remplirent de larmes.

— Qu'avez-vous, Paule ? vous pleurez.

— Je pensais, dit-elle, que si ma mère était ici, elle me pardonnerait peut-être.

En montrant à la société de Bordeaux Mlle de Penarvan parée de sa beauté, du nom de ses aïeux, et aussi de la faveur du prince, Mme de Soleyre avait atteint le but qu'elle se proposait. Non-seulement dans la ville, mais encore dans tout le département, et même dans les départements d'alentour, il n'était question que de Paule, de sa grâce, de sa jeunesse, de l'antique éclat de sa race, de l'héroïque fin de son père, du ravissant mot qu'avait dit Monsieur : ce mot courait déjà par toute la France, et faisait à Paris les délices du noble faubourg. Les choses ainsi posées, les prétendants de haute lignée ne pouvaient tarder à se présenter : arracher Paule, en la mariant, à l'oppression de sa mère, tel était le rêve de la bonne Marie. *Le Drapeau blanc* de la Gironde avait publié un récit pompeux du bal de la préfecture, avec un précis historique de la maison de Penarvan. Mme de Soleyre s'était empressée d'envoyer le journal à Renée : ç'avait été un dernier rayon de soleil sur les ruines du vieux manoir. Si, dans les éloges décernés à sa fille, la marquise avait pu voir autre chose qu'un hommage rendu à sa maison, peut-être en eût-elle été moins touchée que surprise : elle ne songea pas à s'en

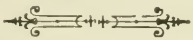
étonner, et, dans un billet qu'elle écrivit à Paule, l'expression de l'orgueil satisfait arriva presque à la tendresse. Quant à l'abbé, rien de tout cela n'était à son goût, et ses lettres un peu grondeuses ne témoignaient qu'à demi son inquiétude, son mécontentement.

" Certes, écrivait-il, si quelqu'un doit être fier de vos succès, c'est moi qui vous ai vue naître, qui vous ai élevée, moi qui ai fait de vous ce que vous êtes. Cependant, vous l'avouerai-je ? je ne suis pas tranquille, je crains qu'on ne me gâte mon enfant. Vous avez été présentée au frère du roi ; c'est bien, mais c'est assez : il faut en rester là. Il me semble aussi que cette présentation eût été plus convenable partout ailleurs qu'au milieu d'un bal, en présence de femmes mondaines dansant au son des instruments. Et qu'est-ce que j'entends dire ? On s'occupe de vous marier. J'aime à croire que vous ne tremperez jamais dans de semblables manœuvres. Vous marier, bonté divine ! Je n'en vois pas la nécessité. Outre que vous êtes beaucoup trop jeune encore, et qu'on ne se marie pas à votre âge, n'étiez-vous pas heureuse ici entre le vieux Pyrmil et votre admirable mère ? Ah ! chère petite amie, pourquoi nous avez-

vous quittés? Revenez, revenez; c'est ici seulement que vous trouverez le bonheur. J'ai lu dans une feuille de la Gironde le précis historique de notre maison: c'est d'une ignorance crasse, plein d'inexactitudes, d'omissions, de faits controuvés. Vous le constaterez vous-même, si vous daignez jamais jeter les yeux sur mon histoire."

Pendant que tout ce bruit se faisait autour d'elle, Paule, qui ne s'en doutait pas, continuait de se tenir à l'écart, profondément touchée de la bienveillance qui l'avait accueillie, nullement enivrée de l'honneur qui lui était échu, peu désireuse de reparaître dans le monde: quelques promenades en voiture étaient les seules distractions auxquelles elle se prêtât volontiers. — Je suis contente, je vous aime, laissez-moi vivre pour vous, pour vous seule, disait-elle à Mme de Soleyre, qui la sollicitait à se montrer aux fêtes de la préfecture: il n'est de fêtes pour moi que votre présence et nos entretiens. Je n'attends rien du monde, il n'attend rien de moi: je n'ai de plaisir qu'à vous voir. — Marie la pressait sur son cœur, et toutes deux étaient heureuses: l'une avait retrouvé sa fille, l'autre avait trouvé une mère. Les choses en étaient

là, lorsqu'éclata sur la place de Bordeaux la nouvelle d'un sinistre qui frappait la ville entière dans un de ses enfants les plus chers, disons mieux, dans son enfant le plus aimé.



X.

IL n'était pas rare autrefois de rencontrer dans la bourgeoisie des familles qui avaient, tout aussi bien que la noblesse, leurs traditions de gloire, d'honneur, de loyauté, se transmettant de père en fils, comme un dépôt, comme un héritage, à l'accroissement duquel travaillait chaque génération. Telle était à Bordeaux une famille d'armateurs qui, par la grandeur de ses entreprises, par son luxe et sa magnificence, avait tenu longtemps sur cette place le rang d'Ango à Dieppe ou d'Aufredi à La Rochelle. Les Caverley de Bordeaux s'étaient enrichi dans le commerce maritime, alors que le commerce, élément civilisateur, obéissait à d'autres inspirations que celles de l'avarice, vivait de hautes ambitions et non de petites rapines,

élevait les âmes loin de les abaisser, trempait fortement les cœurs et les esprits, commandait le courage plutôt que la ruse, enrôlait les lions plutôt que les renards, et avait en un mot tous les côtés brillants des poétiques aventures. Le commerce jouait alors le rôle que l'industrie a pris de nos jours. Les Caverley s'étaient succédé sans interruption, leur dynastie durait encore : les derniers rejetons de cette race intègre et vigoureuse n'avaient dégénéré d'aucune des vertus de leurs pères. En 1810, quand le commerce maritime, paralysé par le blocus continental, mourait d'inanition, Charles Caverley, poussé non par l'amour du lucre, il possédait des biens considérables dont il usait magnifiquement, mais par ses instincts aventureux, et surtout animé du désir de raviver la place de Bordeaux, d'étayer les maisons qui de toutes parts croulaient autour de lui, Charles Caverley avait lesté de dix canons un trois-mâts de six cents tonneaux. Parti par un gros temps avec un équipage résolu, et emmenant avec lui son fils unique, à peine âgé de dix-huit ans, il avait pu passer à travers la croisière anglaise ; poursuivi par une frégate qui le gagnait visiblement, il l'avait attendue à portée

de boulet, lui avait lâché sa bordée et fracassé son grand mât de hune : quelques mois après, il revenait aussi heureusement qu'il était allé, et entrait chargé des produits de l'Inde hollandaise. Ce galant homme était mort vers la fin de 1813, laissant son fils maître, à vingt et un ans, d'une fortune qu'on évaluait, en dehors des affaires de sa maison, à deux cent mille livres de rente : chiffre modeste aujourd'hui que les millions croissent et multiplient à vue d'œil sur le fumier des spéculations équivoques, mais qu'on tenait pour imposant alors, quand il représentait le travail de dix générations sans reproche. Il y a presque toujours, dans la vie des familles, un être en qui se résument toutes les vertus ou tous les vices de sa race ; il semblait qu'Henri Caverley fût le rayonnement et l'épanouissement de la sienne. Intrépide, vaillant, généreux, l'honneur et la loyauté même, fier au besoin comme un gentilhomme, doux comme un enfant avec les faibles et les humbles, aux qualités qu'il avait dans le sang, Henri joignait tout le charme des âmes tendres. Ce n'était pas un Grandison : on avait parlé de ses duels et de ses maîtresses ; mais il avait porté dans toutes ses équipées

une élégance, une dignité qu'on pourrait offrir en exemple à la jeunesse dorée d'à présent. En 1817, dans l'espoir de tromper le vide et l'ennui de son cœur, peut-être aussi pour échapper au spectacle des réactions sanglantes dont la France était le théâtre, il avait armé splendidement un de ses navires, et, comme un prince, était allé chasser le tigre et l'éléphant dans l'Inde. Les dernières lettres qu'on avait reçues annonçaient son prochain retour ; on l'attendait, quand on apprit que son bâtiment s'était perdu sur la côte d'Afrique et avait péri corps et biens.

La nouvelle de ce désastre avait mis tout Bordeaux en deuil ; elle n'avait jeté nulle part plus de désolation qu'à la préfecture. Charles Caverley avait sauvé en 93 les jours et les biens de M. de Grandchamp. La reconnaissance est le culte des belles âmes : il n'est pas moins doux de la ressentir que de l'inspirer. Après la mort du père, Mme de Soleyre avait reporté sa gratitude sur le fils, qu'elle avait connu encore adolescent : Henri avait trouvé dans l'affection presque maternelle de cette aimable femme une consolation d'abord, puis en mainte occasion un guide, un conseil, une direction salu-

taire. Mieux que personne, elle avait été à même de l'apprécier; elle savait mieux que personne combien il méritait d'être aimé. Elle le pleurait : dans ses entretiens avec Paule, elle ne parlait plus que de lui, si bien que Paule en était arrivée à le regretter, elle aussi. Ce qu'elle entendait raconter des prodigalités de ce jeune homme, de sa bravoure, de son audace, de sa magnificence, ne la touchait guère; mais les traits de bonté, de charité discrète, une misère soulagée dans l'ombre, de pauvres petits enlevés un instant et rendus à leur mère, chaudement vêtus et rapportant chez eux la joie et le bien-être, voilà ce qui la remuait, ce qui l'attendrissait jusqu'aux larmes; voilà ce que Paule ne se lassait pas d'écouter. Elle y revenait constamment, y ramenant sans cesse Mme de Soleyre : c'était devenu chez elle une obsession de tous les instants, une préoccupation involontaire qui se trahissait jusque dans ses lettres à l'abbé.

" Nous sommes dans la tristesse, dans une grande tristesse, mon abbé. Figurez-vous qu'il y avait à Bordeaux un jeune homme si bon, si bon que tout le monde le chérissait. Il était parti, voilà plus d'un an, pour un voyage de

long cours ; on vient d'apprendre qu'il a péri dans un naufrage, et tout le monde ici le pleure. C'est une consternation dont vous ne pouvez pas vous faire une idée. Je suis sortie hier avec Mme de Soleyre ; nous avons vu partout, sur les places, jusque dans les rues, des rassemblements de personnes qui avaient l'air bien affligé, et qui ne s'entretenaient que de M. Henri Caverley : on aurait dit d'un malheur public. Si vous saviez tout ce qu'on raconte de lui ! Que d'infortunes secourues ! que de familles sauvées de la honte et du désespoir ! que de malheureux dont il était la providence ! Et penser qu'il est mort ! Il y a des instants où je m'imagine que peut-être ce n'est pas vrai, et alors je prie Dieu pour lui, comme s'il était seulement en péril."

— C'est étrange, dit-elle un matin à Mme de Soleyre, qui entrait dans sa chambre : j'ai rêvé cette nuit de M. Henri. Je l'ai vu vivant et tel absolument que vous me l'avez dépeint : grand, élancé, les cheveux noirs et les yeux bleus, le teint pâle, l'air résolu, le regard fier, intrépide et plein de bonté. Il venait à moi et tenait à la main une fleur qui se balançait sur sa tige : nous étions je ne sais où, mais dans un pays

enchanté. — Prenez-la, me dit-il en me l'offrant, je l'ai cueillie tout exprès pour vous sur les bords du Gange. — Je pris la fleur, et comme j'allais en respirer le parfum, je m'aperçus qu'elle était de diamants, d'émeraudes et de perles fines. Je voulais la lui rendre, mais il ajouta :—Non, gardez-la, ce sera pour vos pauvres.—Et je me réveillai.

A quelques jours de là, on jouait au théâtre un des premiers ouvrages de Boïeldieu. Mme de Soleyre assistait à cette représentation avec Mlle de Penarvan. Depuis la soirée où elle avait été présentée au prince, c'était la première fois que Paule paraissait en public. Là, comme au bal, elle avait, en entrant, attiré, charmé les regards : jamais loge n'avait encadré un visage si suave, des traits si fins, un front si pur, une beauté si délicate. On donnait *la Fête du Village voisin*. La salle tout entière écoutait dans le ravissement cette jolie musique, fraîche encore aujourd'hui, et qui était alors en sa fleur. Paule ne perdait pas une mélodie, quand tout à coup, comme si elle eût cédé à une pression invisible, à une attraction mystérieuse, elle tourna la tête, et dans une loge, demeurée vide jusque-là, et qui faisait face à celle de la préfecture, elle

aperçut un jeune homme qui la regardait. Elle tressaillit, saisit vivement la main de Mme de Soleyre, et, sans détacher les yeux du visage qui la fascinait :

— Ah ! mon Dieu, voyez donc ! dit-elle.

Mme de Soleyre fit un mouvement, son regard suivit la direction de celui de Paule, et, dans un transport de joie que la surprise ne lui permit pas de maîtriser, elle s'écria :— C'est Caverley !

A ce nom prononcé assez haut pour être entendu, et qui, répété de proche en proche, avait couru comme une traînée de poudre, et en moins de quelques secondes éclaté dans la salle, tout le parterre, tout l'orchestre s'étaient levés. Il y eut là un moment d'émotion qui dut enivrer le cœur de celui qui en était la cause. Henri s'était levé de son côté, et saluait de la main avec effusion les amis, les compagnons de sa jeunesse, qui applaudissaient son retour.

— C'est vous ! lui dit Mme de Soleyre quand il se présenta après la chute du rideau. Henri, Henri ! quel chagrin vous nous avez fait ! Mlle de Penarvan pourrait vous le dire. Méchant enfant ! vous n'êtes donc pas mort ? ajouta-t-elle gaiement.

— Et j'en suis bien heureux, madame, dit

Caverley d'un ton pénétré en lui baisant la main, car je n'avais jamais senti comme à cette heure le prix de la vie.

Et il s'inclina devant la jeune personne, qu'il ne connaissait pas, qui l'avait pourtant signalé la première. Il ne resta qu'un instant : ses amis assiégeaient la porte de la loge. A la sortie du théâtre, tous les bras l'enlaçaient, toutes les mains se disputaient les siennes.—Ah ! disait-il avec attendrissement, je ne me savais pas si riche !—Et, pressé, harcelé de questions, il racontait la perte de son navire, par quel miracle il avait échappé, lui et son équipage, à la mort qui les serrait de près. Avant de monter en voiture, Mme de Soleyre et Paule avaient été témoins de cette fête. Paule rentra plus troublée qu'elle n'osait le laisser voir ni se l'avouer à elle-même. Elle se déshabilla lentement, se coucha, ne s'endormit qu'au jour. Rêva-t-elle de M. Henri ? On ne sait ; à partir de cette soirée, Paule ne raconta plus ses rêves.

Il n'était pas besoin de consulter les astres pour tirer l'horoscope de ces deux jeunes cœurs; on pouvait prédire à coup sûr qu'ils seraient attirés l'un vers l'autre. Dès le lendemain de son arrivée, Henri s'était présenté à l'hôtel

de la préfecture, il y était retourné les jours suivants ; il y dînait fréquemment ; il y passait presque toutes ses soirées. Henri n'en usait guère autrement avant son départ : dans la joie qu'elle éprouvait de son retour, Mme de Soleyre n'avait vu d'abord dans ses assiduités rien que de simple et de naturel. Cependant, au bout de quelques semaines, une vague inquiétude l'agitait déjà. Paule, en moins d'un mois, avait achevé de se transfigurer. L'espèce de brume qui voilait encore ses traits était dissipée : son visage avait l'éclat et la fraîcheur d'une matinée de printemps. Il y a des contrées du nord où il suffit de quelques soleils pour fondre les dernières neiges et couvrir les champs de moissons: il s'était fait quelque chose d'approchant chez Paule ; ç'avait été moins un épanouissement qu'une explosion de la jeunesse. Ce n'était pas tout. Paule était devenue moins sauvage ; le monde ne l'effarouchait plus ; sans qu'il fût nécessaire de l'en prier bien fort, elle descendait au salon ; elle s'ennuyait dans sa chambre, et à certaines heures se tenait de préférence dans celle où Mme de Soleyre recevait habituellement ses amis. Elle y avait porté ses menus ouvrages, écheveaux, pelotons de fil ou de laine, broderies

et tapisseries. Elle parlait peu, mais paraissait se plaire à tout ce qu'on disait, surtout lorsqu'Henri était là et qu'il racontait ses voyages : Henri ne causait jamais si volontiers que lorsque Mlle de Penarvan l'écoutait. Parfois, le soir, on dansait au piano ; Paule dansait avec Henri : elle avait la grâce et la légèreté d'une nymphe. S'ils ne se voyaient pas à la préfecture, ils se rencontraient au théâtre; quand Paule sortait de la ville en voiture avec Mme de Soleyre, Henri les accompagnait à cheval et galopait près de la portière. Mme de Soleyre s'était abandonnée sans défiance au charme d'avoir à toute heure ces deux enfants à ses côtés. Leur beauté, leur jeunesse, l'affection qu'ils lui témoignaient l'un et l'autre, réjouissait son cœur et ses yeux. Elle vit enfin le danger : l'amour, qui, chez Paule, s'ignorait encore lui-même et ne se trahissait que par le resplendissement du bonheur, se manifestait si ouvertement chez Henri, que, pour ne pas en être frappé, il aurait fallu être aveugle. Caverley se taisait ; mais, ainsi que son âme, son regard était d'or, et ce regard loyal, sans feinte ni mystère, ne laissait rien à deviner alors qu'il s'attachait sur Paule. Mme de Soleyre

fut saisie de tristesse et d'effroi. Un jour Henri était seul avec elle; il ne l'entretenait que de Mlle de Penarvan: elle l'interrompit brusquement en lui prenant les mains, et le considéra quelque temps en silence.

— Henri?.... demanda-t-elle enfin avec une inflexion de voix plus éloquente et plus explicite que tout ce qu'elle aurait pu ajouter.

— Oui, madame, c'est vrai, répliqua simplement Caverley ; j'étais venu pour vous le dire.

— Écoutez-moi, mon enfant, reprit Mme de Soleyre, et quand vous m'aurez entendue, vous déciderez vous-même ; j'ai foi en votre honneur, en votre loyauté.

Sans autre préambule, elle partit de là pour lui expliquer d'abord ce que c'était que cette famille de Penarvan, dont il ne connaissait qu'imparfaitement l'illustration et la grandeur; elle en déroula rapidement la gloire et les infortunes récentes ; puis arrivant à la marquise, elle la montra debout, froide et superbe, sur les ruines de sa maison. Elle retraça fidèlement sa vie, que l'orgueil de race résumait tout entière ; elle insista, et appuya sur cet orgueil, que rien n'avait pu ni dompter ni fléchir, légitime dans son principe, respectable dans son

excès. Enfin elle raconta l'histoire de Paule, dans quelles conditions cette enfant était née et avait grandi, sa jeunesse opprimée, sa destinée rivée au nom de ses aïeux, à moins qu'il ne se rencontrât par hasard, dans les rangs éclaircis de la vieille noblesse, un gentilhomme de sang assez pur pour oser prétendre à sa main.

— Maintenant, vous savez tout, Henri. Je ne vous parle pas de moi, des embarras affreux que vous me susciteriez, des reproches sanglants et mérités que la marquise serait en droit de m'adresser. Je ne pense qu'à vous, à vous seul. Vous venez de mesurer la distance qui vous sépare de Mlle de Penarvan : qu'attendez-vous et qu'espérez-vous ?

Jamais ce jeune homme ne laissa mieux voir qu'en cette circonstance la droiture de son cœur et de son esprit. Il ne s'emporta pas contre les préjugés de caste, il ne se révolta pas contre l'orgueil des races patriciennes, il ne fit sonner ni les vertus ni l'opulence de ses pères, il n'aborda aucun des lieux-communs que la médiocrité, la sottise et l'envie ont de tout temps débités contre la noblesse. Il tombait de haut ; mais, si profonde, si terrible qu'eût été sa chute, il n'en ressentait ni colère ni humiliation.

— Vous avez raison, madame, dit-il tristement et sans amertume : Mlle de Penarvan est trop au-dessus de moi pour que je puisse m'élever jusqu'à elle. Oui, vous avez raison. Rien ne m'eût coûté pour la mériter ; mais je ne saurais m'anoblir.

Il se leva et tendit une main que Mme de Soleyre prit et garda entre les siennes.

— Vous ne m'en voulez pas, Henri ? Je ne suis pas la mère de Paule : si ma fille avait vécu je vous l'aurais donnée.

— Vous êtes un ange de bonté, dit Henri.

— Que comptez-vous faire, mon enfant ? Vous n'allez pas retourner aux Indes ?

— Non, madame, mais j'irais plus loin encore, s'il le fallait, pour vous épargner un chagrin.

Il se retira, l'air si calme, si résigné, que Mme de Soleyre en éprouva un grand allégement. Une fois chez lui, dans son hôtel, au milieu du luxe et des richesses qu'avaient entassées dix générations successives, il se jeta sur un divan et il éclata en sanglots. Il aimait Paule depuis un mois seulement ; mais l'amour n'a pas d'âge, il lui suffit d'une heure pour envahir la vie. Dès le soir où il l'avait aperçue

au théâtre, Henri s'était senti subjugué par ce charme, par cette grâce qui ne ressemblait à rien de ce qu'il avait rencontré jusqu'alors : il s'était demandé en souriant si, pendant son absence, le rêve de sa jeunesse, vainement poursuivi, était venu s'abattre près de Mme de Soleyre et attendre là son retour. Il l'avait revue, il l'avait aimée avec l'entraînement d'un cœur ardent et fier, sans songer un seul instant à l'obstacle qui les séparait ; il ne réfléchissait pas, il aimait. Il savait que Paule était pauvre, qu'elle habitait avec sa mère un vieux castel, et il caressait en secret la pensée de réparer l'injustice du sort, de venger cette enfant des rigueurs de la fortune : pour la première fois, il s'applaudissait de son opulence. Une barrière infranchissable s'était dressée tout à coup entre sa main et le bonheur. Que devenir? Mme de Soleyre, en le désespérant, lui avait rendu Paule encore plus chère ; Paule était malheureuse, et il ne pouvait rien pour elle ! Avec quelle joie n'eût-il pas donné, pour un titre de noblesse, tout ce luxe, toutes ces richesses au sein desquelles il avait grandi ! Caverley joignait à une âme tendre un caractère ferme et décidé : il quitta Bordeaux le jour

même pour aller enfouir, dans une maison de campagne qu'il avait aux environs, son chagrin et ses regrets.

XI.

L'HIVER touchait à sa fin. Depuis plus d'un mois qu'il avait quitté la ville, Henri n'y était pas retourné une seule fois. Il vivait triste, solitaire, et n'avait pas même la consolation de se savoir aimé ; il sentait sa vie enchaînée au souvenir de Paule, et se disait que, dans la vie de cette enfant, il aurait passé comme un étranger. Il n'avait goût à rien, ne se plaisait que dans sa tristesse et ne souhaitait pas d'en guérir.

Un matin qu'il se promenait autour d'une abbaye, située à quelques portées de fusil de son habitation, il aperçut, errant à travers les décombres, un personnage d'une tournure si excentrique, d'une physionomie si étrange, qu'il s'arrêta pour l'examiner avec curiosité. C'était un homme qui en avait fini depuis long-

temps avec la jeunesse, chaussé de gros souliers lacés, vêtu d'une lévite élimée qui tombait jusqu'à ses talons, et laissait voir, quand la bise en entr'ouvrait les pans, deux jambes d'une maigreur et d'une longueur incroyables ; le corps ressemblait à une gaule de bois mort ; la face ascétique et blême était comme ensevelie dans l'ombre d'un nez plein de majesté ; avec cela, un air si doux, si bon, qu'Henri ne put s'empêcher d'en être touché, et se sentit pénétré d'une sympathie qu'il ne devait pas tarder à s'expliquer.

— Monsieur, demanda l'homme à la lévite, seriez-vous assez obligeant pour m'indiquer l'abbaye de Sainte-Salaberge ?

— Vous y êtes, monsieur, répondit Caverley.

Le long étranger promena sur lui un regard navré, et poussa un soupir qui résonna comme un tuyau d'orgue sous les arceaux ruinés.

— Vous paraissez contrarié, monsieur ?

— Hélas ! monsieur, on le serait à moins. C'est la quatrième abbaye que j'explore depuis dix jours que je suis à Bordeaux. J'espérais recueillir dans l'une ou dans l'autre des documents pour mon grand ouvrage, et, au lieu des chroniques, des manuscrits que je cherchais,

je n'ai trouvé partout que des murs écroulés, des orties, des ronces et des couleuvres. Ah! malheureux prélat! murmura-t-il en se frappant le front; que de tourments, que de déboires il m'aura coûtés!

— Monsieur est archéologue?

— Non, monsieur, non.

— Antiquaire?

— Pas davantage.

— Inspecteur des monuments peut-être?

— Historiographe, monsieur, historiographe de la maison de Penarvan!

C'était lui, c'était notre abbé! L'hiver s'achevait, et Paule ne revenait pas: muni des pouvoirs de la marquise, il était parti pour la chercher lui-même. Depuis longtemps déjà, il était inquiet, agité, et, pour tout dire, après six mois de neige passés en tête-à-tête avec la grande Renée, il éprouvait le besoin de revoir sa petite Paule. Saisi d'épouvante en la voyant si belle, il avait voulu l'emmener dès le lendemain de son arrivée. Vainement elle avait objecté qu'il ne pouvait quitter Bordeaux sans avoir visité les monuments, les curiosités: enlever sa fille, son trésor, aux séductions du monde, aux pompes de Satan, rattraper la co-

lombe envolée et la remettre en cage, telle était l'unique pensée, l'unique souci de l'abbé. Toutefois, quand Paule s'était avisée de lui signaler quelques abbayes, riches en vieux manuscrits, disait-elle, alléché par un charmant espoir, il avait ajourné son départ, et depuis plus d'une semaine battait le pays à dix lieues à la ronde, bravant les giboulées de mars, cherchant partout la trace de son prélat, et ne découvrant que des ruines. Sainte-Salaberge venait de lui porter le dernier coup. Caverley avait entendu parler plus d'une fois, soit par Mme de Soleyre, soit par Paule elle-même, de l'historiographe de la maison de Penarvan ; plus d'une fois le nom de l'abbé avait été prononcé devant lui. Henri savait que ce bon être avait élevé l'enfant qu'il aimait, qu'il avait été tout à la fois et son précepteur et sa mère : il fut tenté de l'embrasser.

— Eh quoi ! monsieur, s'écria-t-il, est-ce l'abbé Pyrmil que j'ai le bonheur de rencontrer ici ?

— Lui-même, monsieur, répondit l'abbé rougissant de plaisir ; j'étais loin de me douter qu'un nom si obscur eût pénétré jusqu'en ces contrées.

— Vous êtes trop modeste, monsieur ; il n'est personne, connaissant la maison de Penarvan, qui ne connaisse aussi l'abbé Pyrmil : vous faites partie de la famille.

Un sourire de béatitude éclaira la face de l'abbé.

— Ma demeure est ici tout proche, ajouta Caverley ; me ferez-vous bien l'amitié de venir vous reposer chez moi ?

L'abbé ne résista pas à tant de cordialité : la bonne mine d'Henri, son air franc et ouvert, sa politesse de grand seigneur, mieux encore les paroles de miel qui coulaient de ses lèvres, avaient déjà gagné le cœur du bon Pyrmil.

— Volontiers, monsieur, volontiers ! mais à mon tour ne saurai-je point le nom du gentilhomme qui m'offre une hospitalité si gracieuse?

— Je ne suis pas gentilhomme, monsieur, et plût à Dieu que je le fusse ! Vous voyez en moi un simple négociant de Bordeaux : on me nomme Henri Caverley.

— Henri Caverley ! s'écria l'abbé reculant de trois pas ; celui qui a péri si malheureusement dans un naufrage ?

— Précisément, répondit Henri, qui n'avait pu s'empêcher de rire.

Après vingt minutes de marche, ils arrivaient, tout en causant, à la porte de la villa. L'habitation était, à l'extérieur, d'un style simple et sans ornements; tout respirait au dedans la magnificence. L'abbé ouvrait de grands yeux: il se croyait transporté dans un palais des *Mille et une Nuits*, chez le calife Haroun-al-Raschid. C'était l'heure du déjeuner; l'ami Pyrmil, qui comptait se régaler d'une croûte de pain et de quelques radis qu'il avait dans sa poche, attaqua vivement un pâté de venaison. Les vins du crû achevèrent de développer son humeur expansive et tendre : au dessert, Henri et l'abbé se connaissaient depuis vingt ans. S'il fut question des Penarvan, il ne faut pas le demander ; dans sa joie d'avoir mis le grappin sur deux oreilles complaisantes et toutes fraîches, notre historiographe ne tarissait pas. Souriant et résigné, Henri espérait que ce diable d'homme en viendrait enfin à lui parler de Paule.

— Eh bien! monsieur Caverley, dit tout à coup l'abbé attachant sur son hôte un regard affectueux, quand je vous ai rencontré, je vous croyais mort, et cependant, toute réflexion faite, je ne suis pas surpris que vous soyez en vie:

vous deviez échapper au danger que vous avez couru.

— Comment cela, monsieur ?

— Un ange priait pour vous, repartit l'abbé d'un accent convaincu.

— Un ange !

— Oui, monsieur, un ange du ciel, un ange du bon Dieu : Mlle de Penarvan.

— Mlle de Penarvan priait pour moi ! s'écria Henri d'une voix émue ; serait-il possible monsieur ?....

— Possible ! dit l'abbé tirant de la poche de sa lévite un portefeuille en loques ; voici une pièce de conviction que vous ne récuserez pas.

Caverley avait pris d'une main tremblante la lettre que lui tendait l'abbé : en la lisant avec lenteur, comme s'il en eût épelé chaque mot, il la tenait si près de son visage, qu'il paraissait la parcourir des lèvres plutôt que des yeux.

— Vous avez la vue basse, monsieur ? demanda le doux Pyrmil avec intérêt. Moi j'ai des yeux de lynx.

— Je vous en fais bien mon compliment, monsieur.

Et la bouche d'Henri effleura une dernière fois les caractères que Paule avait tracés.

— Ce n'est pas la seule où Mlle de Penarvan m'ait parlé de vous, dit l'abbé remettant la lettre en portefeuille ; j'en ai une autre où elle me raconte que vous lui êtes apparu dans un rêve, tenant à la main je ne sais quelle fleur que vous lui rapportiez de l'Inde. Ah ! quel style, monsieur ! que de grâce ! C'est moi qui lui ai enseigné sa langue. Ce qui m'étonne, c'est qu'après m'avoir entretenu tant de fois de vous quand vous étiez mort, elle ne m'ait point fait part de votre résurrection. Il y a là une marque d'indifférence, je dirai même d'insensibilité, que je ne m'explique pas, car c'est un aimable cœur. Peut-être ignore-t-elle que vous êtes revenu des sombres bords ?

— J'ai eu l'honneur d'apercevoir quelquefois Mlle de Penarvan à l'hôtel de la préfecture, dit Caverley, qui buvait à longs traits les confidences de l'abbé : c'est une personne charmante.

— C'est mon élève ; mais, monsieur, vous ne l'avez pas vue à son avantage. C'est là-bas, dans nos ruines, qu'elle est charmante en effet, grelottant au milieu des fleurs que j'avais plantées autour d'elle, et tâchant de réchauffer au soleil ses pauvres petits membres glacés. On me l'a gâtée, monsieur ! Elle n'est plus reconnaissable.

Enfin, si grand que soit le mal, il peut encore se réparer. Nous partons demain....

— Vous partez demain! s'écria Henri. Et vous emmenez Mlle de Penarvan?

— Si je l'emmène! Je ne suis pas venu à d'autres fins. Oui, Dieu soit loué! oui, nous partons : la belle Mme de Soleyre en sera pour ses frais. Je m'entends, monsieur, je m'entends. La chère dame avait enlevé notre fille à l'unique intention de la marier : j'ai pénétré ses secrets desseins. S'ils ont échoué, vous pouvez croire que ce n'a pas été faute de prétendants. Depuis dix jours que je suis à Bordeaux, il s'en est présenté plusieurs, et des mieux tournés, et des mieux titrés, tous ayant nom en ac, et comtes au plus bas. Eh bien! Mlle de Penarvan les a tous refusés. Et voulez-vous savoir ce qu'elle a répondu, pas plus tard qu'hier, à cette aimable Mme de Soleyre, qui la pressait de faire un choix? Qu'elle ne voulait point se marier, et ne se marierait jamais.

— Mlle de Penarvan a répondu cela?

— Oui, monsieur, et avec une fermeté de résolution qui m'a surpris moi-même, bien que je dusse y voir le fruit de mes enseignements. Cette enfant a compris qu'elle ne serait nulle

part si heureuse qu'entre son admirable mère et son vieux précepteur : elle ne veut pas nous quitter. Voilà le résultat d'une éducation religieuse ! ajouta l'excellent Pyrmil plongeant avec onction deux doigts dans sa tabatière.

Tout en l'écoutant, sans perdre une seule de ses paroles, Henri entendait une autre voix plus jeune et plus fraîche qui lui disait tout bas : Elle t'aime ! tu es aimé ! tu es sa vie, comme elle est la tienne ! — Cependant, si l'abbé ne voulait pas coucher en route, il devait songer à prendre congé. Henri avait insisté vainement pour qu'il se laissât reconduire en voiture ; le bon Pyrmil aurait cru manquer de gratitude envers la Providence en négligeant une occasion de se servir des jambes qu'elle lui avait si libéralement octroyées.

— Adieu, monsieur, adieu ! dit-il en secouant les mains de Caverley : d'une déconvenue vous avez fait une bonne fortune, et, grâce à vous, je garderai un précieux souvenir des manuscrits de Sainte-Salaberge.

— Et moi, monsieur, je n'oublierai de ma vie les heures trop courtes que je viens de passer avec vous : je vous le dis avec sincérité, j'en ai rarement compté de si charmantes.

L'abbé s'éloigna, enchanté de son hôte, et fort satisfait de sa petite expédition. Quelques heures plus tard, à la nuit tombante, Henri se jetait sur un cheval, brûlait la route, arrivait à Bordeaux, et se présentait à l'hôtel de la préfecture. Ce qui l'amenait, il ne le savait pas lui-même. Il aimait, il se sentait aimé ; Paule partait le lendemain : il n'avait pas résisté au désir de la revoir une dernière fois.

L'abbé nous a mis à peu près au courant de ce qui s'était passé, depuis le départ d'Henri, à l'hôtel de la préfecture. L'intimité de Paule et de Mme de Soleyre, sans se refroidir, s'était sensiblement attristée. L'absence d'Henri n'avait rassuré qu'à demi Mme de Soleyre. Paule ne parlait plus de lui, c'était donc qu'elle pensait à lui sans cesse ; elle refusait obstinément tous les partis qui se présentaient ; son visage disait assez la préoccupation de son âme. La bonne Marie l'observait avec une inquiétude toujours croissante ; effrayée de la responsabilité qui pesait sur elle, résolue à ne point provoquer une confidence qui n'eût été qu'un danger de plus, elle songeait sérieusement à la ramener chez sa mère, et ne savait comment s'y prendre pour l'y préparer, quand l'abbé

était arrivé juste à point pour la tirer d'embarras. Paule avait épuisé la liste des abbayes : elle était à la veille de son départ.

Lorsque Henri entra au salon, il s'y trouvait quelques personnes. Paule était seule sur un canapé près de la cheminée ; dans l'embrasure d'une fenêtre, Mme de Soleyre causait avec un personnage officiel fraîchement arrivé de Paris. Caverley fit quelques pas et rencontra le regard de Paule. Il y avait dans ce regard quelque chose de si profondément triste, quelque chose qui appelait si visiblement la protection, qu'il crut comprendre que Mlle de Penarvan lui confiait sa destinée. Il n'hésita pas. Après avoir salué Mme de Soleyre, il alla s'incliner devant Paule, s'assit résolûment près d'elle, et lui dit :

— Mademoiselle, je sais qu'il m'est interdit de m'élever jusqu'à vous ; je sais que quand bien même votre cœur daignerait descendre jusqu'à moi, la marquise de Penarvan me repousserait avec colère, avec dédain ; je sais que sa volonté inflexible serait toujours entre vous et moi. Je sais tout cela, mais je vous aime. Quoi qu'il arrive, disposez de moi dans l'avenir comme d'une chose qui vous appartient : je vous donne ici ma vie.

En achevant ces mots, il se leva.

— Adieu, mademoiselle, dit-il d'une voix grave.

— Adieu, Henri, répondit Paule à demi-voix avec l'enivrement de l'amour partagé.

Le lendemain, quand Mme de Soleyre, encore toute troublée du retour inattendu d'Henri, entra dans la chambre de Paule, elle la trouva triste, mais résolue, et se disposant à partir.

— Chère enfant, dit-elle en la prenant entre ses bras, j'espérais que votre séjour auprès de moi aurait un dénoûment meilleur ; je cherchais le bonheur pour vous, et ne l'ai pas trouvé, ma Paule !

— Ne dites pas cela, madame, vous m'avez guérie, vous m'avez consolée. Comme un oiseau tombé de son nid, vous m'avez recueillie et réchauffée. Je me sens forte, courageuse : rien ne peut plus m'atteindre, je puis tout supporter.

La pauvre enfant était de bonne foi ; elle partait, mais elle était aimée, et l'amour, même sans espoir, suffisait à remplir son existence entière. Vingt fois elle avait été sur le point d'ouvrir son cœur à Mme de Soleyre, la crainte d'alarmer cette excellente femme, de la placer

vis-à-vis de sa mère dans une situation dont elle comprenait toute la gravité, l'en avait toujours empêchée. L'amour avait développé déjà chez cette frêle créature quelque chose de l'énergie et de la fermeté de sa race : elle emporta son secret avec elle.

Paule et l'abbé étaient partis par la diligence de Bordeaux à Nantes ; ils occupaient seuls le coupé. Il y a dans les premiers désespoirs de la jeunesse une âpre volupté qui exalte le cœur et l'enivre. Paule, jusqu'au moment du départ, était restée calme et n'avait point faibli ; mais une fois hors de la ville, quand elle s'était vue emportée au galop des chevaux, quand elle avait compris bien nettement que tout était fini pour elle, que chaque tour de roue l'entraînait loin de lui et les séparait à jamais, sentant ses forces défaillir, son courage l'abandonner, elle s'était jetée dans un coin de la voiture, et avait appuyé son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses cris et ses sanglots. Quant à l'abbé, il était radieux : il avait ressaisi sa proie. Jamais le bon Pyrmil n'avait été si gai, si loquace, si expansif. Assis auprès de Paule, il se confondait en adoration, lui prenait les mains, et l'entretenait d'une voix câline, comme

si elle avait encore dix ans. — Eh bien! disait-il, nous allons donc retrouver notre bonne petite vie d'autrefois, nos fleurs, nos oiseaux, nos lézards frétillant le long des vieux murs! — Paule abîmée dans sa douleur, se taisait et dévorait ses larmes : elle pensait au bonheur entrevu et perdu, à l'obstacle insurmontable, à l'inexorable volonté de sa mère, au tombeau où elle allait rentrer pour ne plus en sortir, et son âme, affranchie, relevée par l'amour, s'indignait et se révoltait sourdement contre la tyrannie qu'elle avait si longtemps endurée sans se plaindre. Il ne déplaisait pas à l'abbé de la voir triste, absorbée, silencieuse ; il la couvait des yeux, et reconnaissait son enfant. Cependant il essayait de la distraire, et l'on va voir qu'il finit par y réussir, car il était écrit que, dans tout le cours de cette admirable expédition de Bordeaux, l'abbé Pyrmil se couvrirait de gloire. Il avait, en allant, fait le voyage juché sur l'impériale de la diligence, et s'était renseigné auprès du conducteur sur toutes les habitations plus ou moins seigneuriales qu'il découvrait dans le paysage : en revenant, il étalait complaisamment dans le coupé les trésors d'érudition qu'il avait amassés sur la banquette.

Du plus loin qu'il apercevait un château, un donjon, un pigeonnier, une tourelle, il les signalait à Paule, et il en racontait l'histoire. Cela durait depuis une demi-journée, les histoires se succédaient, et Paule, blottie dans son coin, ne paraissait y prendre qu'un médiocre intérêt, quand tout à coup l'abbé appela son attention sur une demeure vraiment princière qui s'élevait au flanc d'un coteau.

— Voyez! s'écria-t-il: voici le château des Rohan-Chabot.

Moins par curiosité que pour complaire à son vieux Pyrmil, elle sortit de la torpeur où elle était plongée, mit la tête à la portière, et jeta sur le coteau un œil indifférent.

— C'est très-joli! dit-elle.

— Joli.... dit l'abbé, cela dépend des goûts : nos ruines sont plus pittoresques.

— La maison de Rohan, l'abbé, c'est une grande maison ? demanda Paule pour entr'ouvrir poliment la porte à l'histoire qu'elle pressentait.

— Une grande maison... une grande maison... C'est une bonne maison, dit l'abbé.

— Je croyais, ajouta Paule, s'arrangeant dans son coin, qu'elle était au moins égale à la nôtre.

— Non, mademoiselle, non, répliqua l'abbé avec aigreur ; si vous daignez jamais compulser mon histoire, vous y trouverez un parallèle entre les deux familles, et vous constaterez que, par esprit de justice et d'impartialité, je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de donner le pas aux Penarvan.

De tout temps, la maison de Rohan avait excité au plus haut point la jalousie de l'abbé : comme c'était la seule de Bretagne qui s'élevât au-dessus de la maison de Penarvan, il n'en parlait jamais sans dénigrement, sans acrimonie. C'était un peu dur, mais c'était comme cela : les Rohan avaient dans l'abbé un ennemi implacable, acharné. Il entama leur histoire et les accommoda de telle sorte qu'au bout d'un quart d'heure il n'en restait plus rien. Leur devise prêtait à rire, leurs prétentions généalogiques avaient diverti la ville et la cour ; passant à un grief plus sérieux, il leur jeta impitoyablement au nez leur abjuration religieuse.

— Ah ! les parpaillots ! s'écria-t-il. Nous sommes restés fidèles à l'église, nous autres, nous nous éteindrons dans la foi de nos pères : mais la branche aînée des Rohan, qui ne s'est perpétuée qu'en se greffant sur un tronc étran-

ger, serait huguenote encore aujourd'hui, si Mlle de Rohan, une fille de cœur, n'eût épousé un gentilhomme catholique contre la volonté de sa mère.

— Contre la volonté de sa mère ! s'écria Paule, se retournant vivement vers l'abbé : Mlle de Rohan s'est mariée contre la volonté de sa mère ?

— Parfaitement, répliqua l'abbé.

— Mais c'est affreux, ce qu'elle a fait là !

— Affreux, affreux.... Que voulez-vous donc? Mme de Rohan tyrannisait sa fille, et s'opposait à ce qu'elle épousât un galant homme qu'elle aimait : eh bien ! la fille s'est mariée sans le consentement de sa mère, elle a usé des droits que lui donnait la loi.

— Que lui donnait la loi ?.... mais dans ce temps-là il était donc permis de se marier sans le consentement de sa mère ?

— Dans ce temps-là comme à présent, dit l'abbé, il n'est pas de fille aujourd'hui qui ne puisse à vingt et un ans disposer de sa destinée.

— Mais, demanda Paule avec avidité et le regardant fixement, que pense-t-on d'une fille qui en use ainsi ?

— Dame ! c'est toujours un grand malheur

quand la division se met dans les familles ; mais les passions.... des cas où les mères.... des cas où les filles.... des cas où la loi.... Ah! bah! tout cela ne nous regarde pas, s'écria l'abbé, qui s'embourbait de plus en plus et ne savait comment s'en tirer.

Paule était retombée plus profondément dans ses réflexions silencieuses. Elle y resta longtemps plongée, pendant que l'abbé, pour tout couronner, racontait sa rencontre avec Caverley et chantait sur tous les tons les louanges de ce jeune homme. Il ne lui reconnaissait qu'un seul défaut ou plutôt qu'une infirmité : Henry Caverley n'était pas gentilhomme. La diligence s'arrêtait à Niort. Paule demanda de quoi écrire, traça deux lignes sur le papier, mit sous pli, cacheta, se fit conduire à la poste, et jeta elle-même la lettre dans la boîte. Quand elle revint vers l'abbé, elle avait un caractère de gravité sereine qui ne devait plus la quitter.

Le lendemain, ils arrivaient au vieux manoir. En apercevant sa fille éclatante de vie, resplendissante de beauté, la marquise ne put trouver qu'une explication au changement qui s'était fait en elle.

— Vous avez vu le prince, ma fille, le prince

vous a parlé, dit-elle, après l'avoir baisée au front.

Le même jour, à la même heure, Henri Caverley recevait le billet que voici :

" Ayez foi en moi comme j'ai foi en vous, et le 2 janvier 1821 venez demander ma main à la marquise de Penarvan, ma mère.

"PAULE DE PENARVAN."

XII

L est doux de revoir dans la joie de son cœur les lieux où l'on a souffert : le bonheur s'accroît du souvenir des chagrins passés. Paule était rentrée épanouie et souriante dans les ruines du vieux manoir. A peine arrivée, elle en avait visité tous les coins, comme pour montrer sa métamorphose aux murs qui l'avaient vue partir chétive, languissante, étiolée ; les ennuis, les tristesses, les spectres menaçants qu'elle avait laissés là et qui attendaient son retour, s'étaient dissipés, dès qu'elle avait paru, comme un essaim d'ombres légères. En moins d'une semaine, par sa présence seule, elle avait rendu la vie à cet intérieur désolé : il semblait qu'autour d'elle tout se fût éclairé du rayonnement de son âme. Ce n'était plus l'enfant silencieuse et

craintive, façonnée au joug et repliée sur elle-même, mais une belle et noble créature, libre en ses mouvements, charmante en ses discours, respectueuse sans humilité. La marquise l'observait avec étonnement : l'heure approchait où l'orgueil et l'amour allaient engager la lutte qui devait briser l'un ou l'autre.

Un jour, elles travaillaient toutes deux ; l'abbé, retiré dans un coin du salon, revoyait, corrigeait, augmentait son interminable manuscrit. Paule venait de raconter pour la dixième fois depuis son retour le grand bal de la préfecture, sa présentation à Monsieur, et la marquise l'y ramenait sans cesse : elle pardonnait à sa fille en la voyant au bras du prince.

– Paule, dit-elle, le prenant sur un ton d'auguste bienveillance, après les succès que vous avez obtenus à Bordeaux, il peut se faire que nos ruines vous semblent un séjour par trop austère. Mon intention n'a jamais été d'enchaîner irrévocablement votre destinée à la mienne. J'ai cru longtemps que vous n'étiez pas née pour le monde : puisque je me trompais, je trouverais tout simple que le monde vous attirât. Mme de Soleyre m'a écrit que plusieurs prétendants sollicitaient l'honneur de

notre alliance : s'il en est un que vous préfériez, nommez-le moi, ma fille, je ne m'opposerai pas à votre union.

— Mais, madame la marquise, c'est affaire déjà réglée ! s'écria l'abbé, bondissant sur sa chaise comme s'il eût été piqué par une guêpe. A quoi bon revenir là-dessus ? Mademoiselle a refusé tous les partis qui se présentaient.

— Silence, monsieur l'abbé ! dit la marquise avec autorité. En repoussant obstinément tous les partis qui s'offraient à elle, Mlle de Penarvan a cédé peut-être à la crainte de me déplaire ; je tiens à ce que Mlle de Penarvan sache bien qu'elle peut se marier sans encourir ma disgrâce. Parlez donc, ma fille, et parlez avec confiance : parmi les prétendants à votre main, en est-il un qui vous agrée ?

Paule n'était pas fille à garder son secret pour en frapper sa mère comme d'une arme déloyale le jour de sa majorité : elle saisit courageusement l'occasion qui lui était offerte, et qu'elle avait cherchée vainement jusque-là.

— Oui, ma mère, répondit-elle sans hésitation.

— Comment, comment ? marmotta Pyrmil effaré.

— Silence donc, l'abbé ! Vous êtes intolérable.

— Oui, reprit Paule avec une modeste assurance, il en est un que j'aime ; je l'aimais avant de le connaître. Il est bon, généreux, loyal : en le voyant pour la première fois, j'ai senti que ma vie lui appartenait.

— Eh bien! ma fille, repartit la marquise avec un geste de résignation, si ce gentilhomme est tel que vous le dites, s'il est généreux, loyal, et de grande maison d'ailleurs....

— Il n'est pas gentilhomme, ma mère.

— Il n'est pas gentilhomme! s'écria la terrible Renée, dont l'œil avait passé subitement du bleu de ciel au vert de mer ; mais qu'est-il donc alors ?

— Un galant homme, un honnête homme, environné de l'estime de tous, issu d'une famille où l'honneur est héréditaire. Il avait suffi du bruit de sa mort pour mettre Bordeaux en deuil : il a suffi de son retour pour mettre toute la ville en fête. D'autres pourront vous dire ses qualités brillantes : je l'ai aimé pour sa bonté.

— Ah ! malheureuse enfant! murmura l'abbé d'une voix étouffée.

— C'est un armateur, ajouta-t-elle : il se nomme Henri Caverley.

— Un marchand ?

— Oui, ma mère, un marchand, répliqua Paule simplement, sans provocation, mais sans humilité.

— Et voilà le choix que vous avez fait ? demanda Renée sans élever la voix.

— Je ne l'ai pas choisi, dit Paule : je l'ai aimé.

— Et vous aviez espéré, vous vous étiez flattée que je consentirais à une alliance si glorieuse ?

Mlle de Penarvan se tut, et demeura les yeux baissés sur son ouvrage.

— Allez, vous êtes bien le sang de votre père, qui épousait sans moi la fille d'un meunier! s'écria la marquise en lui jetant un regard de mépris. C'en est assez, mademoiselle. Considérez dès à présent cette sotte histoire comme terminée, et qu'il n'en soit plus question entre nous : c'est déjà trop que vous ayez osé m'en parler.

— Il était de mon devoir de vous instruire de mes sentiments, madame, répondit Paule avec respect ; il est de mon devoir d'ajouter que je n'épouserai que l'homme que j'aime.

— Votre devoir est de m'obéir : s'il vous arrivait de l'oublier, je vous le rappellerais.

Mlle de Penarvan continua de broder en silence, pendant que sa mère l'examinait d'un œil où se peignaient tour à tour le dédain, la colère et la stupeur. Il vint un instant où la marquise exaspérée n'y tint plus : elle se leva et sortit pour ne pas éclater.

— Ah ! ma chère fille, quel affreux malheur ! s'écria l'abbé tout en larmes.

— Allons, mon abbé, allons, dit Paule avec tristesse, mais calme, résignée, d'un ton caressant, ne vous désolez pas ainsi : j'ai plus de courage que vous ne le pensez. Quel que soit mon sort, je serai toujours votre petite Paule, et je sens bien que vous m'aimerez toujours.

Les choses devaient en rester là longtemps. La marquise avait dédaigné une explication : toutefois, après avoir interrogé l'abbé, qui n'en savait ni plus ni moins qu'elle, et ne se vantait pas de sa rencontre avec Caverley, elle avait écrit à Mme de Soleyre et demandé d'un style assez vif ce que signifiait la ridicule histoire dont on venait de la régaler. — Je vous confie ma fille, vous parliez de la marier à un gentilhomme de la cour, et vous me la renvoyez

amoureuse d'un marchand de sucre et de cannelle. Mme de Soleyre s'était tirée de cet embarras en racontant tout uniment la vérité : si elle ne l'avait pas fait de son propre mouvement, c'est qu'elle n'avait point pensé que l'aventure en valût la peine. Paule et Caverley ne s'étaient vus qu'en sa présence. Sans appartenir à l'aristocratie, ce marchand de sucre et de cannelle n'était pas pourtant un homme ordinaire et pouvait se présenter partout ; il s'était éloigné de lui-même dès qu'elle lui avait signalé le danger ; elle n'avait pas cru un seul instant que le cœur de Paule fût sérieusement atteint ; elle avait craint de l'éclairer en l'interrogeant ; bref, elle s'était conduite en mère prudente et tendre, et n'en eût point usé autrement s'il se fût agi de sa propre fille. La marquise ne s'était pas tenue pour satisfaite, et avait rompu violemment avec Mme de Soleyre : dernier résultat d'une campagne entreprise sous les auspices du prince, et qui promettait de jeter tant de splendeur sur le déclin de la maison de Penarvan ! La bonne Marie apprit à ses dépens que rien n'est difficile à faire comme le bien, et qu'une fois marié, le mariage est de toutes les négociations celle dont il faut se mêler le moins.

La vie du château avait repris son calme habituel : si le fond en était troublé, il n'en paraissait rien à la surface. L'attitude de Paule, l'égalité de son humeur, qui ne se démentait jamais, l'expression paisible de ses traits, avaient fini par rassurer l'abbé. La marquise s'y trompait elle-même, et se disait, avec un sentiment de satisfaction dédaigneuse, qu'elle avait eu raison de l'enfant, comme autrefois du père. Et pourtant il y avait des heures où elle la considérait d'un air défiant, avec une sourde irritation, comme si elle eût compris, en la voyant si belle et si sereine, que cette âme était libre et lui échappait. Depuis qu'elle avait fait à sa mère l'aveu de son amour, Paule avait redoublé près d'elle de respect, de soins, d'empressement : la moins aimée des filles était la plus aimable. Rien ne la rebutait, et lorsque, à force d'attentions et de prévenances, elle obtenait par hasard une parole, un regard amolli, dans son cœur inondé de joie elle sentait germer un fol espoir qu'étouffait bientôt un regard sévère ou une parole hautaine. Pour son abbé aussi, elle se montrait plus affectueuse encore que par le passé. Le bon Pyrmil n'avait failli à aucun de ses devoirs de chapelain, de précep-

teur, de mère de famille. Oui, certes, ç'avait été un rude coup, quand il avait appris que la dernière héritière de la maison de Penarvan s'était éprise d'un commerçant : qu'elles se trouvaient cruellement justifiées, ses préventions contre Mme de Soleyre, ses appréhensions, ses terreurs, après le départ de Paule pour Bordeaux ! mais telle était sa faiblesse pour cette chère créature, qu'il pouvait lui tout pardonner, et, malgré sa douleur, il n'avait témoigné qu'indulgence et bonté. Quelques sermons par-ci par-là sur l'égarement et la vanité des passions : l'abbé n'était pas éloigné d'attribuer à ces petits morceaux, d'une éloquence douce et pénétrante, la résignation qu'il remarquait chez son élève. Il paraissait si content, si heureux, que Paule, tout en souffrant de sa sécurité, n'osait pas le désabuser : elle n'avait pas le courage d'empoisonner les derniers mois de bonheur que la destinée lui réservait ici-bas. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la fin de 1820. Sur les derniers temps, à mesure qu'approchait le terme fatal, Paule était devenue triste, inquiète, agitée, et lorsqu'elle entra, le 1er janvier, chez sa mère, pour lui offrir l'expression de ses vœux, elle demeura toute

interdite, et ne sut que baiser la main de la marquise. Le même jour, quand le vieux Pyrmil, pour fêter l'anniversaire de sa naissance, lui présenta quelques pâles violettes qu'il avait cueillies dans les fourrés du parc, elle se troubla, et le soir, en le quittant devant la porte de sa chambre, elle lui dit : L'abbé, priez pour moi !

XIII

LE 2 janvier 1821, la marquise et l'abbé étaient tous les deux au salon. Bien qu'il fût plus de midi, Mlle de Penarvan n'était pas encore descendue. Elle avait l'habitude de venir saluer tous les matins sa mère, avant l'heure du déjeuner : Renée s'étonnait de son absence, l'abbé commençait à s'en alarmer. Dans son inquiétude croissante, il alla frapper à la porte de Paule : on ne répondait pas, il ouvrit, et trouva Mlle de Penarvan tout habillée sur son lit, qui n'était pas défait, la tête entre ses mains, dans une rêverie profonde. Il s'approcha d'elle, et vit qu'elle pleurait.

— Ma fille ! qu'avez-vous ? dit-il. Je vous croyais guérie : vous ne l'avez donc pas oublié.

— Ah ! l'abbé, ah ! mon abbé ! s'écria-t-elle en se jetant avec désespoir au cou du bon Pyrmil.

Il se mit à l'interroger, à lui parler avec bonté, mais elle l'interrompait à chaque phrase par ces mots : Ah ! l'abbé ! ah ! mon ami ! ah ! mon abbé ! et elle pleurait, elle sanglotait. Tout à coup, par un mouvement de résolution inattendue, elle saisit son bras, et d'un ton décidé :

— Allons ! dit-elle, allons trouver ma mère !

— Que se passe-t-il ? que va-t-il se passer ? demanda l'abbé pressentant une catastrophe.

— Venez, venez ! dit-elle, l'entraînant avec fermeté.

Lorsqu'ils entrèrent, la marquise était assise dans son grand fauteuil de bois de chêne : Paule s'avança d'un pas grave et s'agenouilla devant elle.

— Que faites-vous, ma fille ?

— Ma mère, dit Paule d'une voix suppliante, ayez pitié de moi. Ne vous irritez pas, soyez bonne. Jusqu'ici, je n'ai pas été bien heureuse ; effacez en un jour tout ce que j'ai souffert.

— Parlez, expliquez-vous, que je sache où vous prétendez en venir, répliqua, moins émue qu'étonnée, la marquise qui n'avait jamais eu de goût pour les scènes d'attendrissement.

— A vous toucher, à vous fléchir, à mériter votre compassion, puisque je n'ai pas su gagner

votre tendresse. Peut-être avez-vous été pour moi un peu sévère, mais vous ne voulez pas que je meure. Ne me repoussez pas, considérez plutôt ce que je suis. Ce n'est pas moi que vous attendiez. Je ne puis rien pour votre gloire. Qu'est-ce qu'un pauvre être comme moi peut ajouter à l'éclat de votre maison ? Qu'importe aux destinées de notre famille que j'épouse l'homme que j'aime ?

— J'aurais cru, dit froidement Renée, que vous aviez renoncé à ces extravagances ; j'avais compté que je n'aurais pas à vous rappeler une seconde fois ce que vous devez à votre nom, à votre rang, à votre race.

— Mon nom, mon rang, ma race ! reprit Paule avec amertume. Grâce à eux, mon malheur a commencé le jour de ma naissance : je n'ai pas connu mon père, et ils m'ont fermé votre cœur.

— Brisons là, mademoiselle.

— Oh ! non, écoutez-moi.... Par grâce ! par pitié !.... Il est impossible que je ne vous attendrisse point. Laissez-moi vos mains, souffrez que je les baise. Ma mère, au nom du ciel !.... Je n'ai jamais été une méchante fille. Que vous ai-je fait ? Qu'avez-vous à me reprocher ? J'étais chétive, distraite, silencieuse,

ma présence vous irritait ; mais je vous fus toujours soumise, et, si vous aviez voulu, oh ! je vous aurais adorée. Il en est temps encore ; soyez généreuse, ouvrez-nous votre cœur. Nous vous aimerons tant ! nous vous entourerons de tant d'amour et de vénération ! Vous serez notre reine ! vous en viendrez à nous sourire.

Paule supplia longtemps ainsi. Elle roulait sa tête sur les genoux de sa mère ; elle inondait ses mains de pleurs et de baisers.

— Assez, mademoiselle, assez ! dit enfin la marquise, dont le cœur aurait éclaté, si l'orgueil ne l'eût doublé d'un triple airain ; c'est trop prolonger une situation aussi pénible pour moi que pour vous.

— Eh bien ! permettez-moi d'espérer qu'un jour vous pourrez vous laisser fléchir, et je l'attendrai près de vous, ce jour, si éloigné qu'il soit, je l'attendrai sans me plaindre, je l'attendrai en vous bénissant.

— Jamais, tant que je vivrai, la fille de la marquise de Penarvan n'épousera M. Caverley.

— Jamais, ma mère, jamais, avez-vous dit ?

— Jamais ! répéta Renée d'un accent sec et dur qui retentit comme un coup de hache.

En ce moment, une chaise de poste enfilait

l'avenue du manoir et s'avançait au galop des chevaux. Paule avait entendu le roulement lointain des roues sur le sol durci par la gelée : elle redoubla de supplications.

— Si vous le connaissiez ! disait-elle. Consentez seulement à le voir, et je sens que je serai sauvée ! Voyez-le, je serai pardonnée ! Il est si noble, il est si fier ! Vous le tiendrez pour gentilhomme.

La voiture entrait dans la cour et s'arrêtait devant le perron.

— Miséricorde ! M. Caverley ! s'écria l'abbé, qui se tenait dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Vous l'attendiez donc ? demanda la marquise avec violence. Monsieur l'abbé, ajouta-t-elle impérieusement pendant que Paule embrassait ses genoux, allez dire à M. Caverley que la marquise de Penarvan refuse de le recevoir.

— C'est moi qui vais le lui dire, madame ! s'écria Paule, qui s'était relevée fièrement. Monsieur l'abbé, accompagnez-moi.

L'abbé se précipita pour la retenir. Il était trop tard : Paule avait déjà traversé l'antichambre ; elle était déjà sur le perron, dont Caverley franchissait les degrés.

— N'allez pas plus avant, monsieur, lui dit-elle, la marquise de Penarvan refuse de vous recevoir.

— Je m'y attendais, mademoiselle, répondit tristement Henri. Je ne venais pas chercher le consentement de madame votre mère ; je savais d'avance que je ne l'obtiendrais point. Vous m'aviez appelé, j'arrive ; je vous avais donné ma vie, je vous l'apporte.

— C'est bien, monsieur ! répondit Paule avec dignité. Vous êtes venu, je vous attendais, vous n'êtes pas au-dessous de mon cœur. Voici ma main, Henri, elle est à vous.

Henri avait pris la main que lui tendait Paule : il la porta respectueusement à ses lèvres.

— Ah ! les malheureux ! ah ! les pauvres enfants ! disait l'abbé en se tordant les bras.

— Et maintenant, monsieur, reprit Mlle de Penarvan, partez, retournez à Bordeaux. J'ai eu raison d'avoir foi en vous : vous saurez bientôt si vous avez eu tort d'avoir confiance en moi.

— Mademoiselle, qu'allez-vous faire ? demanda l'abbé avec épouvante.

— Ce qu'a fait Mlle de Rohan, répondit Paule.

Et d'un pas résolu, elle retourna au salon.

— Ah ! misérable ! murmura l'infortuné Pyrmil en se frappant le front : c'est moi qui ai fait tout le mal, c'est moi qui les ai tous perdus !

La marquise était restée debout contre la cheminée, pâle, froide, immobile, les bras croisés sur sa poitrine :

— Vous venez d'outrager votre mère, mademoiselle.

— Ma mère, madame ? où donc est-elle ? demanda Paule avec douceur. Tout enfant, j'étais déjà l'objet de vos mépris : j'ai grandi sous votre dédain, et, sans ce pauvre homme qui pleure là en nous écoutant, qui donc ici m'aurait aimée ? Ma mère, ma vraie mère, la seule que j'aie connue, c'est lui.

— Prétendriez-vous entrer en lutte contre moi ? demanda Renée frémissante.

— La lutte est terminée, madame. Je suis libre depuis hier, maîtresse de ma destinée, et vous n'avez aucun droit sur mon cœur. Tout à l'heure encore, il eût suffi d'une parole de tendresse pour m'enchaîner auprès de vous ; cette parole que j'implorais à genoux, je l'ai vainement attendue. Il m'eût été doux de devoir le bonheur à votre autorité, de le tenir de votre

main ; ce n'est pas ma faute si je le demande à mon droit.

— Quel parti comptez-vous donc prendre? dit la marquise avec hauteur.

— Me retirer dans un couvent, madame, jusqu'au jour où la loi, moins implacable que vous, me permettra d'épouser M. Caverley.

La marquise demeura un instant atterrée : chez cette enfant si longtemps dédaignée, elle reconnaissait l'énergie de sa race.

— Prenez garde, mademoiselle. Je suis votre mère, quoi que vous en disiez. Avez-vous bien réfléchi sur la portée de l'acte que vous allez commettre ?

— Oui, madame.

— Votre résolution est bien arrêtée?

— Oui, madame.

— Irrévocable ?

— Oui, madame.

— Pensez à Dieu, ma fille ! s'écria l'abbé d'un ton sévère.

— Dieu est bon, Dieu est juste, dit Paule.

— Mais, chère malheureuse égarée !....

— Pas un mot de plus ! dit Renée. Vous partirez demain, mademoiselle. Monsieur l'abbé, vous accompagnerez Mlle de Penarvan, et ne la

quitterez que le jour où elle sera morte pour moi. Rassurez-vous, mademoiselle, je n'oublie pas que c'est au nom de la loi que vous m'avez parlé : M. l'abbé vous rendra compte de la fortune de votre père.

— Oh ! madame !.... s'écria Paule avec un geste suppliant.

— Allez, mademoiselle, et que Dieu vous pardonne !

Mlle de Penarvan s'inclina devant sa mère, et, en levant les yeux, crut voir deux larmes sous ses paupières.

— Ma mère !...

— Allez, dit la marquise en lui montrant la porte du salon.

Paule se retirait à pas lents.

— Monsieur l'abbé, ajouta Renée, le jour où vous rentrerez ici, nous prendrons le deuil pour ne le quitter jamais.

XIV.

DEUX jours plus tard, Paule arrivait à Bordeaux et descendait au Sacré-Cœur. Les émotions de l'abbé pendant ce voyage, comment les raconter ? Quant à Paule, on eût dit qu'elle obéissait à l'impulsion d'une volonté étrangère à la sienne ; elle était restée tout le temps silencieuse, immobile, insensible aux remontrances, aux supplications de l'abbé. Pas un mot, pas un soupir, pas un attendrissement : l'amour eut la même férocité que l'orgueil. Elle passa trois mois au couvent dans une retraite absolue, et ne consentit à voir Mme de Soleyre que la veille du jour fixé pour son mariage. Ce n'était plus l'heure des sermons : Mme de Soleyre la prit dans ses bras et la tint longtemps embrassée. Cette véritable

amie comprenait qu'elle n'avait qu'une tâche à remplir : servir de mère à l'enfant qui n'en avait plus, et la couvrir de sa bonne renommée. Le mariage de Mlle de Penarvan n'eut pas le caractère de réprobation qui frappe généralement les unions contractées contre la volonté des parents. Si la noblesse murmurait, tout le côté vivant et brillant de Bordeaux avait pris parti pour elle, et lui savait gré de sa résolution. Disons-le à la gloire du monde officiel, M. de Soleyre en cette occasion se montra digne de sa femme : Paule entra à la mairie au bras du préfet. Le maire, un des vieux amis de la famille Caverley, avait tenu à honneur d'unir lui-même ces deux jeunes gens : par le profond respect qu'il témoignait à Mlle de Penarvan, il sauva ce que la situation de cette jeune personne avait de pénible et de douloureux. L'abbé, qui avait crié bien haut qu'il ne tremperait dans aucune des cérémonies de cet hyménée, servait de second témoin à son enfant, et ce fut lui qui les maria la nuit suivante dans une modeste chapelle : le pauvre homme n'avait pu résister aux prières de sa petite Paule. Au moment de les bénir, il voulut leur adresser une allocution, mais il songea

subitement à cette grande maison de Penarvan qu'il avait tant aimée ; il lui sembla qu'il en consacrait lui-même la déchéance, l'anéantissement éternel, et il eut bien de la peine à retenir ses sanglots. Après la bénédiction nuptiale, épouvanté de ce qu'il venait de faire, il s'échappa sans dire adieu, erra jusqu'au matin dans les rues de la ville, et grimpa tristement sur l'impériale de la diligence qui partait pour Nantes. Il avait tout perdu, son bonheur, son orgueil, la fête de sa vie ; il n'avait plus rien au monde, et, en reconnaissant à mi-côte le château des Rohan-Chabot, il fut tenté de se précipiter du haut de la banquette sous les pieds des chevaux.

A la sortie de la chapelle, les deux jeunes mariés montaient en voiture et partaient pour la villa Caverley. Au bout d'une heure, les chevaux s'arrêtaient devant la porte d'une habitation ensevelie dans une nuit profonde. Ils descendirent, et Henri enivré introduisait sa jeune épouse dans une maison déserte, silencieuse, où ne se trouvait pas un serviteur pour les recevoir. Ivre d'amour, de bonheur, elle aussi, Paule se soutenait à peine et marchait la tête appuyée sur l'épaule de son mari. Ils gra-

virent lentement, entre deux haies de fleurs, les degrés d'un escalier de marbre qu'éclairaient des lampes d'albâtre. Après avoir traversé plusieurs appartements où s'étalaient les richesses des quatre parties du monde, tapis de la Perse et de l'Inde, glaces de Venise, chefs-d'œuvre de l'art, tableaux de prix, marbres de la Grèce, armes étincelantes, porcelaines héréditaires ; après avoir traversé une vaste serre où s'épanouissaient toutes les magnificences de la nature des tropiques, Caverley souleva une lourde tenture et offrit à Paule une clef d'or. Paule ouvrit une porte de cèdre, elle entra, et quand elle eut fait quelques pas, quand elle eut embrassé d'un regard le luxe amoncelé autour d'elle, les coupes débordant de bijoux, de perles et de diamants, les cachemires, les velours, les dentelles jetées sur les meubles ; quand ce beau jeune homme plia un genou devant elle et lui dit : " Oh ! ma chère Paule, oh ! mon unique bien, je suis ici chez vous ! " elle pensa tout à coup à sa mère, elle la vit dans la tristesse, dans la misère, dans l'abandon où elle l'avait laissée ; elle la vit seule, dans sa chambre nue et glacée, n'ayant plus même, pour se soutenir, l'orgueil, son unique appui, qui venait de tom-

ber en poussière ; elle se rappela les deux larmes qu'elle avait cru voir rouler sous sa paupière, elle jeta un cri, et, foudroyée par le remords, tomba raide dans les bras d'Henri, qui n'eut que le temps de la recevoir.

XV

DÈS lors commença pour cette infortunée un supplice inconnu jusque-là, le supplice de l'amour et de l'opulence : elle eut pour châtiment tout ce qui donne la félicité ici-bas. En touchant au bonheur, elle était tombée brisée par l'effort qu'elle avait fait pour s'en emparer. Son existence ne fut plus qu'une expiation sans trêve ni répit. Jeune, belle, adorée, au milieu des biens que tout le monde envie, elle se consuma dans les pleurs. Elle ne pensa plus qu'à sa mère, au vieux château qu'elle avait quitté ; elle avait la nostalgie du malheur et de la pauvreté. Elle vécut dans une retraite obstinée, loin de la ville, loin des fêtes, honteuse de sa richesse, la repoussant avec horreur ; elle avait dépouillé sa chambre de tout le luxe, de toutes les magnificences qui insultaient au dénûment

de la marquise. Le manoir humide et sombre où s'était étiolée sa jeunesse, elle n'en saisissait plus que la poésie ; elle ne voyait plus que les grandes vertus de la mère qui l'avait si longtemps opprimée ; sans cesse elle se rappelait les deux larmes qui mouillaient sa paupière aride, les seules qu'elle eût jamais aperçues dans ses yeux, et Paule les sentait tomber comme deux gouttes de plomb brûlant sur son cœur. Vainement Caverley éperdu l'entourait de la tendresse la plus patiente et la plus délicate : — Je t'aime, disait-elle d'un accent passionné ; ma vie date du jour où je t'ai vu pour la première fois. Je t'aime, et à cette heure encore je bénis l'heure où je t'ai rencontré ; mais ne m'en veux point de n'être pas heureuse : je mourrais loin de toi, et je ne puis vivre si ma mère ne me pardonne. — Et lorsqu'Henri, pour l'apaiser, lui rappelait tout ce qu'elle avait enduré : — Ah ! disait-elle, j'ai manqué de patience, je m'y prenais mal, je n'ai pas assez attendu ; je l'aurais attendrie, elle eût fini peut-être par m'aimer.

Ils écrivirent, l'abbé seul répondit : ses lettres désolées ne laissaient aucune espérance. Ils écrivirent sans se lasser, et ne reçurent

jamais d'autre réponse. Ils partirent, ils visitèrent la Grèce et l'Italie. Paule emporta partout l'image de sa mère vieillissant dans l'abandon ; en présence des merveilles de l'art et des splendeurs de la nature, elle pleurait les ruines où elle avait tant souffert. Elle devint mère, et sa tristesse redoubla : en donnant le jour à une fille, elle s'était demandé avec épouvante si cette enfant ne grandirait pas pour sa punition ; les joies de la maternité avaient encore aggravé ses remords en lui révélant dans toute leur étendue les droits sacrés, les droits imprescriptibles que les mères ont sur leurs enfants. Ç'avait été une occasion pour jeter un nouveau cri vers la marquise. La marquise ne répondit pas : elle n'ouvrait aucune lettre, et jamais le nom de Paule n'était, ne devait être prononcé devant elle. Ils passèrent plus d'une année au bord du lac de Côme. Mieux Paule connaissait Henri, plus son amour pour lui grandissait : son chagrin grandissait avec son amour. Plus elle avait de raisons d'être heureuse, plus elle se sentait misérable : elle se déchirait à son bonheur. Une fièvre lente la minait sourdement ; ils rentrèrent en France tristes, découragés.

Le malheur a son égoïsme, auquel les âmes délicates échappent avec autant de soin qu'à l'égoïsme du bonheur. Paule comprit enfin que le poids de sa faute avait assez longtemps pesé sur l'homme qu'elle aimait, elle se décida à paraître dans le monde. L'hôtel Caverley se rouvrit, elle en fit les honneurs avec simplicité; tout Bordeaux la fêta, l'entoura d'hommages et de respects : l'accueil que Paule avait reçu au bras du prince, elle le retrouvait au bras de son mari. Elle ne portait ni diamants ni bijoux, et, comme autrefois, ne se montrait parée que de sa grâce et de sa beauté. Cependant malgré ses efforts pour tromper Henri et pour se tromper elle-même, malgré les caresses de sa fille, qui déjà commençait à grandir, elle restait en proie aux mêmes tristesses, se débattait sous l'étreinte des mêmes remords, et Henri voyait bien que sa chère Paule n'était pas heureuse. Mme de Soleyre le savait, elle aussi : Paule naguère ne l'entretenait de sa mère qu'à longs intervalles, et jamais sans effroi ; maintenant elle lui parlait d'elle à toute heure, et quand Mme de Soleyre, pressée de questions, racontait la jeunesse aventureuse de cette belle Renée qu'elle avait connue si héroïque et si fière,

Paule éprise de ces récits souriait à la poétique figure dont elle s'accusait d'avoir méconnu la grandeur. Un soir, en revenant du bal, elle tomba sur un canapé, et laissa éclater la douleur qu'elle avait étouffée pendant toute la fête. Caverley était là, il se mit à ses pieds, et lui dit :

— Qu'as-tu ? que te faut-il ? Parle, que puis-je faire ?

— Écoute, Henri, dit Paule, je veux revoir ma mère : dût-elle me chasser, dût-elle me maudire, dussé-je mourir à ses pieds, il faut que je la revoie.

— Mais chère infortunée, demanda Henri, comment pourras-tu arriver jusqu'à elle ?

— Eh bien ! je me cacherai dans le parc, j'attendrai, je la verrai passer peut-être.

— Nous partirons demain, dit Henri.

— Que tu es bon, et que je t'aime ! s'écria-t-elle, se jetant dans ses bras.

A deux jours de là, un soir de fin d'octobre, ils descendaient dans une méchante auberge de Tiffauges : ils avaient emmené avec eux leur fille, qui avait trois ans accomplis. Il était trop tard pour avertir l'abbé : à peine arrivés, ils prirent le chemin du manoir. Après s'être glissés dans le parc par une des nombreuses brèches du

mur d'enceinte, ils s'avancèrent dans la brume le long des allées dépouillées; Henri tenait l'enfant. Paule marchait devant et montrait le chemin.

— Elle est là ! elle est là ! dit-elle en apercevant tout à coup une fenêtre éclairée dans l'ombre.

Ils avaient l'amour, la beauté, la jeunesse, ils avaient des villas, un palais, des navires qui sillonnaient les mers, et leur unique rêve, leur unique ambition était de pénétrer dans cette masure ouverte à tous les vents, et dont la porte leur était fermée.

Une autre fenêtre brillait dans le même corps de logis : c'était celle du pauvre réduit où vivait le bon Pyrmil. Que faisait-il à cette heure ? Priait-il pour sa petite Paule ? Travaillait-il à son histoire ? Quand Paule était enfant, elle avait l'habitude, pour appeler l'abbé, de frapper trois coups dans ses mains ; elle fit quelques pas, et frappa trois coups : la fenêtre s'ouvrit aussitôt, et un long fantôme se plia sur le balcon comme pour plonger dans le brouillard un regard avide.

— L'abbé, mon abbé ! dit Paule d'une voix gémissante.

Le fantôme s'évanouit. Moins d'une minute après l'abbé serrait Paule sur son cœur, et les entraînait mystérieusement, comme trois proscrits, dans sa chambre.

— Vous ici, ma fille ! Et vous, monsieur, et vous !

— Je me meurs, l'abbé, je me meurs ! ayez pitié de moi, faites que je voie ma mère, faites qu'elle nous pardonne : nous ne pouvons plus vivre ainsi !

L'abbé avait pris la petite, il la tenait sur ses genoux, et la petite lui souriait.

— Ah ! monsieur ! ah ! mon ami ! s'écria Caverley, sauvez-la, sauvez-nous !

L'abbé se taisait et regardait l'enfant.

— Que fait-elle ? demanda Paule. Que se passe-t-il dans son cœur ? Vous a-t-elle permis de lui parler de nous ? vous a-t-elle parlé de moi ?

Ils interrogèrent, ils supplièrent quelque temps encore, et l'abbé ne répondait pas.

— Ah ! c'est donc fini, l'abbé, c'est donc fini à tout jamais ! s'écria Paule dans un accès de désespoir ; je suis donc bien morte pour elle !

L'abbé avait fait joindre les mains à la petite, il lui dit :

— Aimez-vous le bon Dieu, mon enfant?

— Oh! oui, répondit-elle.

— Eh bien! reprit l'abbé, dites-lui : Mon Dieu, venez à moi!

— Mon Dieu, venez à moi! répéta la petite.

L'abbé se leva, et saisissant l'enfant entre ses bras :

— Viens donc, s'écria-t-il, viens, et que Dieu t'inspire.

Entourée comme autrefois des portraits de ses ancêtres, à la lueur d'une lampe avare, près de deux tisons qui fumaient au fond de l'âtre, la marquise était assise dans son vieux fauteuil de chêne. Ses traits amaigris, ses yeux caves racontaient les luttes intérieures qu'elle avait soutenues, le travail sourd, mystérieux, inavoué, qui depuis quatre ans se faisait en elle. Elle n'était plus que le spectre d'elle-même, mais gardait encore quelque chose de majestueux et de superbe : on la sentait vaincue, non soumise. Autour d'elle tout s'était écroulé, tout en elle souffrait et gémissait ; mais son orgueil restait debout, comme une citadelle assaillie, minée, pressée de toutes parts, mais qui tient bon, combat, résiste et refuse de capituler, pendant qu'à ses pieds la ville assiégée, écrasée de bou-

lets, dévastée par la mort et par la famine, crie grâce et merci, et ne demande qu'à se rendre. Jamais la solitude et l'ennui n'avaient pesé sur son cœur d'un poids si lourd qu'en cette soirée d'octobre : elle était accoudée, la tête appuyée sur sa main, quand la porte s'entr'ouvrit, et laissa se glisser un enfant. Intimidée par la grande figure qui se tenait au coin du foyer, l'enfant qui était entrée souriante, s'arrêta interdite au milieu du salon.

— Qui êtes-vous ? demanda la marquise, qui ne savait même pas que Paule fût mère.

— Je suis une petite fille.

— Approchez, mon enfant.

L'enfant, encouragée, s'avança, et vint poser ses mains sur le bras du fauteuil où sa grand'-mère était assise.

— Comment vous nomme-t-on ? demanda la marquise, adoucie par ce joli visage.

— Je m'appelle Renée.

La marquise tressaillit, l'enveloppa d'un regard ardent et reconnut les traits de Paule : elle comprit, devina tout.

— Va-t'en, dit-elle d'une voix sourde, retourne vers ta mère, va retrouver Mme Caverley.

Épouvantée par la physionomie et par l'accent plutôt que par les paroles qu'elle ne pouvait comprendre, l'enfant se tourna vers la porte et s'éloigna toute tremblante. Elle s'en allait à petits pas, et la marquise la suivait des yeux. Et à mesure que l'enfant s'éloignait, elle voyait se dérouler son existence tout entière : elle voyait son mari, si tendre, si charmant, et qu'elle avait envoyé à la mort; elle voyait sa fille, si belle, si touchante, qui l'eût entourée de tant de soins, d'amour, et dont elle portait le deuil. Elle comprenait toutes les joies qu'elle avait méconnues, tous les bonheurs qu'elle avait repoussés. La blonde tête s'enfonçait peu à peu dans la pénombre, et la marquise sentait que c'était la vie qui s'en allait encore une fois, qui s'en allait pour ne plus revenir. Elle jeta un regard de détresse sur les portraits de ses ancêtres, et crut voir autant de minotaures qui avaient dévoré sa jeunesse et sa destinée.

Et cependant, l'enfant s'éloignait. Elle était près de la porte entr'ouverte, et Renée hésitait encore. Au moment de sortir, la petite se retourna :

— C'est donc pas vrai, dit-elle d'une voix

argentine, que c'est vous qui êtes mon autre maman?

L'orgueil s'engloutit, et le cœur éclata. Renée avait poussé un cri : elle se précipita comme une lionne sur sa petite-fille, l'enleva entre ses bras, et l'inondant de larmes, la couvrant de baisers :

— Reste! reste! s'écria-t-elle ; reste, la vie! reste, le bonheur!

XVI

MOINS d'une année après, on eût cherché vainement sur le bord de la Sèvre les ruines du vieux manoir : le château de Penarvan était revenu à l'époque de sa splendeur. Comme au coup d'une baguette magique, les murs, la façade, les tourelles s'étaient relevés ; les écussons avaient reparu au-dessus des portes ; les grandes herbes ne poussaient plus dans la cour d'honneur. Les chevaux piaffaient dans les écuries, les chiens aboyaient dans les chenils, les équipages encombraient les remises. Au salon magnifiquement décoré, les aïeux rentoilés, restaurés, paraissaient rajeunis dans leurs cadres tout neufs. Partout, au dedans comme à l'extérieur, le mouvement avait succédé à l'immobilité, partout la vie remplaçait la mort. Les fermes autrefois incendiées étaient reconstruites, l'an-

cien domaine était reconstitué, des fabriques de cordages et de toile à voiles égayaient le bord de la rivière. Il était passé, le temps des soutanes râpées : l'autel de la chapelle avait retrouvé son antique éclat, le banc seigneurial était rétabli, et les dimanches et les jours de fête l'abbé officiait en grande pompe. Partout le respect du passé uni à l'activité du travail. Henri Caverley ne s'était pas borné à reconstituer l'ancien fief de Penarvan : à la sollicitation de Paule, il avait racheté le domaine de La Brigazière. M. Michaud, qui possédait trois ou quatre châteaux aux environs de Rennes, s'était défait avec dédain de cette petite châtellenie comme d'un vêtement trop étroit et passé de mode. Le père Michaud était devenu ce grand Michaud, qui, sous la restauration, fit tant de bruit sur les bancs de l'opposition, il clabauda contre la noblesse et le retour des droits féodaux, jusqu'au jour où 1830 lui ferma le bec avec un titre de baron.

Un jour d'été, par une chaude après-midi, la marquise de Penarvan, sa petite fille et l'abbé, se trouvaient réunis tous trois dans cette salle des portraits où nous les avons vus si souvent. Malgré les années écoulées, la marquise était

belle encore ; elle avait toujours ses magnifiques cheveux blonds où ne brillait pas un seul fil d'argent. L'abbé était un peu engraissé. Il tenait sur ses genoux la petite Renée, et lui montrait à lire dans son admirable histoire. Cette petite était devenue l'idole de l'abbé ; elle était du bonheur pour les dernières années du bon Pyrmil. Elle était surtout la passion, la première et unique passion de la marquise. La grande Renée aimait la petite Renée de toute la tendresse qu'elle n'avait eue pour personne ; elle s'en était emparée, elle portait dans cet amour le despotisme de son caracière.

Paule et Henri partaient à cheval pour une promenade aux environs ; la marquise s'était approchée de la fenêtre, et les suivait du regard le long de l'avenue.

— L'abbé ? dit-elle en lui faisant un signe. L'abbé accourut près d'elle, et Renée les montra d'un geste qui voulait dire : Voyez qu'ils sont beaux et charmants !

— Eh bien ! dit l'abbé à demi-voix, d'un air qu'il s'efforçait de rendre fin et narquois, c'est moi qui les ai mariés.

— Ah ! fourbe, ah ! traître, dit la marquise en lui prenant l'oreille. Ah ! l'abbé, l'abbé, vous

n'en avez jamais fait d'autres! vous avez toujours conspiré contre moi!

Et de rire, le bon abbé, de se gaudir en se frottant les mains.

— Allons! ajouta gaiement la marquise, la famille sera ce soir au grand complet: nous attendons Mme de Soleyre.

L'abbé avait repris la petite, et recommençait sa leçon.

— En vérité. l'abbé, dit la marquise, vous êtes impitoyable: vous allez ennuyer cet enfant.

— Mais pas du tout! Mlle Renée annonce les plus heureuses dispositions.

— Allons, l'abbé, allons, c'est assez! mais à propos, où donc en est-elle enfin, cette éternelle histoire?

— Cette éternelle histoire est terminée, madame, répondit l'abbé un peu piqué; pas plus tard qu'hier, j'ai buriné les dernières lignes du chapitre consacré au marquis, votre époux.

— Vous êtes moins avancé que vous ne le pensez; votre histoire n'est pas complète.

— Hélas! madame la marquise, je ne le sais que trop, il reste toujours ce malheureux prélat...

— Sans parler du prélat, votre histoire n'est pas complète : il y manque encore quelque chose.

— Quelque chose ?... Et quoi donc, madame la marquise ?

— Eh bien ! et moi, monsieur l'abbé ? me comptez-vous donc pour rien ?

— Je n'écris que l'histoire des morts, dit l'abbé en souriant, et je compte bien, madame, n'écrire jamais la vôtre.

— Je vais vous la dicter. Prenez une plume... écrivez.

L'abbé, un peu étonné, prit une plume et se mit en devoir d'écrire.

— En tête, dit la marquise : *Louise-Charlotte-Antoinette-Renée, marquise de Penarvan, dernière du nom.*

Dernière du nom, répéta l'abbé comme un écho.

— A la ligne, reprit la marquise.

" Elle vécut cloîtrée dans la gloire de sa famille, et reconnut, quoiqu'un peu tard, que s'il est beau d'honorer les morts, il est bien doux d'aimer les vivants."

— C'est tout, madame?

— C'est tout, mon cher abbé, répondit la marquise, attirant sa petite fille et l'embrassant avec amour. Ajoutez cependant, si vous le voulez bien :

Ici finit l'histoire de la maison de Penarvan.

PUBLICATIONS

— IN —

French and Other Languages

— OF —

WILLIAM R. JENKINS,

New York.

Attention is particularly called to the following series of reprints as of great value to the student as well as the general reader of French. The romances and plays are interesting as stories, representative of the authors, of high literary value and pure in morality. They are tastefully printed, cheap, and suitable as well for the class-room as the library.

ROMANS CHOISIS.

Sold at 60 Cents each, or less than half the price of the Paris editions here.

No. 1.—"DOSIA, by MME. HENRY GRÉVILLE. One of the brightest and most amusing of this popular author's stories. 214 pages ..... 60c.

No. 2.—"L'ABBÉ CONSTANTIN, by LUDOVIC HALÉVY, whose delicate charm and beauty of story has won its author the coveted chair in the Académie Française. With English notes by Prof. Sumichrast, of Harvard University. 193 pages ..... 60c.

No. 3.—"LE MARIAGE DE GERARD, by ANDRÉ THEURIET. A delightful story of French provincial life by one of the most elegant of French writers. 234 pages ..... 60c.

No. 4.—"LE ROI DES MONTAGNES, by EDMOND ABOUT, Which is one of the cleverest, most amusing and brilliant of this lamented author's romances. 297 pages ..... 60c.

No. 5.—"LE MARIAGE DE GABRIELLE, by DANIEL LESUEUR. An interesting story of Parisian life, written so cleverly that it has been crowned by the French Academy, 257 pages ..... 60c.

No. 6.—"L'AMI FRITZ," by ERCKMANN-CHATRIAN. One of the most delightful and humorous of these clever authors' romances. 303 pages ..... 60c.

No. 7.—"L'OMBRA, by A. GENNEVRAYE." A romantic story of Italian and English society. 216 pages 60c

No. 8.—"LE MAITRE DE FORGES," by GEORGES OHNET. One of the most powerful and interesting of contemporaneous novels. 341 pages.....60c.

No. 9.—"LA NEUVAINE DE COLETTE," by * * * reprinted from the "*Revue des deux Mondes.*" A bright, amusing and original romance of a young girl. 236 pages.....60c.

No. 10.—"PERDUE," by MME. HENRY GRÉVILLE. 359 pages.....60c.

No. 11.—"MLLE. SOLANGE," (Terre de France), by FRANÇOIS DE JULLIOT. Ouvrage couronné par l'Académie Française. 359 pages.....60c.

No. 12.—"VAILLANTE, ou *Ce que femme veut,*" by JACQUES VINCENT. (Montyon prize.) 227 pages.....60c.

No. 13.—"LE TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGT JOURS." By JULES VERNE. 358 pages.....60c.

No. 14.—"LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE," by OCTAVE FEUILLET. An excellent edition of this popular romance. 204 pages.....60c.

No. 15.—"LA MAISON DE PENARVAN," by JULES SANDEAU. One of this author's best written and most interesting works. 292 pages.....60c.

No. 16.—"L'HOMME A L'OREILLE CASSÉE," par EDMOND ABOUT. A fascinating story full of humorous situations, 60c.

The series will be continued with stories of Jules Sandeau, Ohnet, Jules Verne and other well known writers.

GRAZIELLA. By A. DE LAMARTINE. A new and tasteful edition of this charming idyl of Italian life. 12mo., paper, 173 pages.....45c.

CINQ-MARS. By ALFRED DE VIGNY. A new and handsome edition of this well-known historical French novel has been published, and Mr. Jenkins has arranged for its issue here, with explanatory notes in English. 12mo., cloth, $1.25
The same without notes, cloth, 450 pages $1.00

LA TULIPE NOIRE. By ALEXANDRE DUMAS. A very pretty and cheap edition of this interesting and popular historical romance, which is excellently adapted for classes. 12mo., paper, 304 pages.....45c.

LES POÈTES FRANCAIS DU XIXème SIÈCLE, with biographical and explanatory notes in English, by PROF. C. FONTAINE, B.L., L.D. 12mo., cloth, 402 pages.....$1.50

SANS FAMILLE. By HECTOR MALOT, abridged and arranged for School use by Prof. P. Bercy, B.L.L.D., director of P. Bercy's School of Languages, N. Y. 12mo, cloth...$1.25

The second series is the

THÉATRE CONTEMPORAIN

comprising some of the best contemporaneous French dramatic literature, and of invaluable use to the student in colloquial French. They are well printed in good clear type, are nearly all annotated with English notes for students, and are sold at the uniform price of

25 CENTS EACH.

No. 1.—LE VOYAGE DE M. PERRICHON. By E. LABICHE. With notes in English by SCHELE DE VERE, Prof. of modern languages at the University of Virginia. 78 pp., 25c.

No. 2.—VENT D'OUEST, 20 pages, LA SOUPIÈRE. 18 pages, } By E. d'HERVILLY. 1 vol.....25c.

No. 3.—LA GRAMMAIRE. By E. LABICHE. With notes in English by SCHELE DE VERE, Prof. of modern languages at the University of Virginia. 43 pages.....25c.

No. 4.—LE GENTILHOMME PAUVRE. By DUMANOIR & LAFARGUE. With English notes by CASIMIR ZDANOWICZ, Professor of Modern Languages, at the Vanderbilt University. 82 pages.....25c.

No. 5.—LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS, By LÉON GOZLAN. AUTOUR D'UN BERCEAU, By E. LEGOUVÉ. } 45 pages..25c.

No. 6.—LA FÉE, 43 pages. By OCTAVE FEUILLET.....25c.

No. 7.—BERTRAND ET RATON. By E. SCRIBE. 108 pp., 25c.

No. 8.—LA PERLE NOIRE. By VICTORIEN SARDOU. 72 pp., 25c.

No. 9.—LES DEUX SOURDS. By JULES MOINAUX. 37 pp., 25c.

No. 10.—LE MAITRE DE FORGES. By GEORGES OHNET. With English notes by PROF. C. FONTAINE, B.L.,L.D., of the High School of Washington. 112 pages.....25c.

No. 11.—LE TESTAMENT DE CÉSAR GIRODOT. By ADOLPHE BELOT AND E. VILLETARD, with English notes by PROF. GEO. CASTEGNIER. 98 pages.....25c.

No. 12.—LE GENDRE DE M. POIRIER. By ÉMILE AUGIER AND JULES SANDEAU, with English notes by PROF. T. SUMICHRAST, of the Harvard University. 111 pages..25c.

No. 13.—LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE. By ÉDOUARD PAILLERON, with English Notes by PROF. ALFRED HENNEQUIN, of the University of Michigan. 124 pages.....25c.

No. 14.—LA LETTRE CHARGÉE. By E. LABICHE; with Annotations, by PROF. V. F. BERNARD. 23 pages.....25c.

No. 15.—LA FILLE DE ROLAND. By HENRI DE BORNIER. 96 pages .....25c.

No. 16.—HERNANI. By VICTOR HUGO, with English notes by GUSTAVE MASSON. 151 pages .....25c.

No. 17.—MINE ET CONTRE-MINE. By PROF. A. GUILLET, with English notes by the Author. 97 pages.....25c.

No. 18.—L'AMI FRITZ, with English notes, by PROF. A. HENNEQUIN, of the University of Michigan. 96 pages..25c.

No. 19.—L'HONNEUR ET L'ARGENT. By F. PONSARD, with English notes by F. C. SUMICHRAST, Asst. Professor in French in Harvard University. 135 pages.....25c.

No. 20.—"LA DUCHESSE COUTURIÈRE," by Mme. E. VAILLANT GOODMAN, adapted especially for the use of young ladies' schools and seminaries.....25c.

The third series comprises some of the very best short stories, *nouvelles* of French authors. They are very prettily printed, of convenient size, and are issued under the title of

CONTES CHOISIS,

and are published at the uniform price of

Paper, 25 cents; Cloth, 50 cents each.

No. 1.—"LA MÈRE DE LA MARQUISE." By EDMOND ABOUT. A most delightful and amusing story. 135 pages, 25c.

No. 2.—"LE SIÈGE DE BERLIN ET AUTRES CONTES." By ALPHONSE DAUDET. Comprising six of this brilliant author's charming short stories. 73 pages.....25c.

No. 3.—"UN MARIAGE D'AMOUR." By LUDOVIC HALÉVY. A delightful little love romance, pure, bright and delicious. 73 pages.....25c.

No. 4.—"LA MARE AU DIABLE." By GEORGE SAND. A charming idyl of French country life. 142 pages.....25c.

No. 5.—"PEPPINO," by L. D. VENTURA, is a story of Italian Life in New York, written by a well-known professor of languages. 65 pages.....25c.

No. 6.—"IDYLLES, by MME. HENRY GRÉVILLE," contains a number of stories, full of sentiment and poetry, and in this delightful author's most elegant style. 110 pages..25c.

No. 7.—"CARINE. By LOUIS ÉNAULT." An entertaining love story, of which the scene is laid in Sweden. 181 pages..25c.

No. 8.—"LES FIANCÉS DE GRINDERWALD." By ERCKMANN-CHATRIAN. Containing, besides this amusing little romance, the characteristic one of "Les Amoureux de Catherine." 104 pages.....25c.

No. 9.—"LES FRÈRES COLOMBE." By GEORGES DE PEYREBRUNE. One of the most exquisitely written stories of the series. With English notes by PROF. T. SUMICHRAST, of the Harvard University. 136 pages.....25c.

No. 10.—"LE BUSTE." By EDMOND ABOUT. An entertaining story of Parisian life, full of the author's bright humor, and in his well-known style. 145 pages.....25c.

No. 11.—"LA BELLE-NIVERNAISE. By ALPHONSE DAUDET. A charming idyl of life on the Seine. With English notes by PROF. GEO. CASTEGNIER. 111 pages.....25c.

No. 12.—"LE CHIEN DU CAPITAINE." By LOUIS ENAULT. A delightfully humorous story, with a dog hero,—charmingly narrated. With English notes by F. C. SUMICHRAST, Asst. Professor in French at Harvard University. 158 pages..... 25c.

No. 13.—"BOUM-BOUM." By JULES CLARETIE, with other exquisite little stories. 104 pages.....25c.

No. 14.—"L'ATTELAGE DE LA MARQUISE," by LÉON DE TINSEAU, and "UNE DOT," by E. LEGOUVÉ. With English Notes by F. C. SUMICHRAST, of the Harvard University. 111 pages.....25c.

No. 15.—"DEUX ARTISTES EN VOYAGE," by COMTE DE VERVIN, with two other stories.....25c.

THÉÂTRE FOR YOUNG FOLKS.

A series of original little plays suitable for class reading or school performance, written especially for children, by MM. Michaud and de Villeroy. Printed in excellent type, duodecimo form.

The list comprises

No. 1.—LES DEUX ÉCOLIERS. 26 pages. By A. LAURENT DE VILLEROY.....10c.

" 2.—LE ROI D'AMÉRIQUE, 8 pages, By H. MICHAUD.10c.

" 3.—UNE AFFAIRE COMPLIQUÉE, 8 pages, " 10c.

" 4.—LA SOMNAMBULE, 16 pages,
" 5.—STELLA, 16 pages.....
" 6.—UNE HÉROINE, 16 pages....
" 7.—MA BONNE, 14 pages.....
} For Girls " 10c.

MICHAUD, (HENRI.) "POÉSIES DE QUATRE A HUIT VERS." A choice selection of simple French poetry, suitable for little children to read and recite. 12mo, paper..20c.

CLASSIQUES FRANÇAIS.

Under this general title Mr. JENKINS is issuing a series of classical French works, carefully prepared with historical, descriptive and grammatical notes by competent authorities, which will be offered at a low price and in a very tasteful form.

No. 1.—L'AVARE. Par Molière. With elaborate annotations by SCHELE DE VERE, Professor of Modern Languages at the University of Virginia. 105 pages. Paper, 25c. Cloth.....40c.

No. 2.—LE CID. Par Corneille. Annotated by Prof. SCHELE DE VERE. 87 pages. Paper, 25c. Cloth .....40c.

No. 3.—LE BOURGEOIS GENTILHOMME. Par Molière. Annotated by Prof. SCHELE DE VERE. Paper, 25c. Cloth.40c.

No. 4.—HORACE, by CORNEILLE, with annotations in English by F. C. SUMICHRAST, Asst. Professor at Harvard University. 70 pages. Paper, 25c. Cloth.....40c.

No. 5.—ANDROMAQUE, by RACINE, with annotations in English by F. C. SUMICHRAST, Asst. Professor at Harvard University. 72 pages. Paper, 25c. Cloth.....40c.

THE FRENCH LANGUAGE.

TEXT-BOOKS FOR STUDENTS.

LIVRE DES ENFANTS. *Pour l'étude du français.* By PAUL BERCY, B.L., L.D., A simple, easy and progressive French Primer, in the natural method, for young students, by the author of La Langue Française, with upwards of fifty illustrations. 12mo, cloth, 100 pages.....50c.

LE SECOND LIVRE DES ENFANTS. By PAUL BERCY, B.L., L.D. A continuation of "LIVRE DES ENFANTS," illustrated with over fifty pictures upon which the lessons are based. 12mo, cloth, 148 pages.....75c.

LA LANGUE FRANÇAISE. *1ère partie.* Méthode pratique pour l'étude de cette langue. By PAUL BERCY, B.L., L.D. 12mo, cloth, 292 pages.....$1.25

LA LANGUE FRANÇAISE. *2ème partie* (for intermediate classes), variétés historiques et littéraires. By PAUL BERCY, B.L., L.D. 12mo, cloth, 276 pages.....$1.25

ANTONYMES DE LA LANGUE FRANÇAISE, Exercises Gradués pour classes intermédiaires et supérieures des Ecoles, Collèges et Universités. Par PROF. A. MUZZARELLI, A.M., Director of the N. Y. Sauveur School of Languages.....

Livre de L'Élève. Cloth, 185 pages.....$1.00

Livre du Maitre. Cloth, 185 pages.....$1.50

FIRST COURSE IN FRENCH CONVERSATION. By Prof. CHARLES P. DU CROQUET. A manual for class or private use in acquiring a practical knowledge of conversational French. 12mo., cloth..... $1.00

LÉGENDES FRANÇAISES.

BY PROF. B. MÉRAS.

ROBERT LE DIABLE.....25c.

LE BON ROI DAGOBERT.....25c.

MERLIN L'ENCHANTEUR.....40c.

These three legends offer the most interesting reading, and can be used as exercises for "Syntaxe Pratique."

SYNTAXE PRATIQUE DE LA LANGUE FRANAISE POUR LES ANGLAIS, suivi d'exercices distribués dans l'ordre des règles et d'une nouvelle arrangée pour servir d'exercices, par B. MÉRAS, Auteur de "L'Étude Progressive de la Langue Française." Sample sheets on application. 12mo, cloth, 206 pages.....$1.25

These are important contributions to the science of languages by the Natural Method, and are written by teachers of many years experience. They simplify the study of French in a remarkable manner.

CONTES TIRÉS DE MOLIÈRE. Prof. ALFRED M. COTTE, L.L., has written the story of some of the most salient of Molière's Comedies into the forms of novelettes, similar in idea to Chas. and Mary Lamb's Tales from Shakespeare. "L'AVARE" nd "LE BOURGEOIS GENTILHOMME" aro now ready. Each.....20c.

FRENCH VERBS AT A GLANCE. By MARIOT DE BEAUVOISIN. The readiest, simplest, most practical and cheapest treatise on the French verbs, their grammatical construction, regular and idiomatic usage and conjugations. Exceedingly valuable in mastering the difficulties besetting students in French, in regard to the forms and conjugations of the verb. Fifty thousand have been sold in England. 8vo, 61 pages.....35c.

GENRE DES NOMS. By Prof. V. F. BERNARD. A complete treatise on the gender of French nouns. 12mo.....25c.

DICTIONARIES.

Following is a list of some of the best Dictionaries, which are always kept in stock in large quantities to supply the trade or schools.

CASSELL'S GERMAN-ENGLISH AND ENGLISH-GERMAN DICTIONARY, new revised edition, large type, 12mo. Cloth..... $1.50

FRENCH-ENGLISH & ENGLISH-FRENCH DICTIONARIES.

CASSELL'S FRENCH-ENGLISH AND ENGLISH-FRENCH DICTIONARY. 1 vol., crown, 8vo, cloth, 1152 pp.....$1.50

SPIERS & SURENNE'S FRENCH-ENGLISH AND ENGLISH-FRENCH PRONOUNCING DICTIONARY. 1 vol. 4to, half-mor.....$4.50

The same, abridged, school edition, crown, 8vo, half roan..... $2.25

NUGENT'S FRENCH-ENGLISH AND ENGLISH-FRENCH PRONOUNCING DICTIONARY, 1 vol., 24mo, cloth....$1.00

FLEMING & TIBBINS.—Grand dictionnaire Français-Anglais et Anglais-Français, 2 vols., 4to, half mor.....$22.00
Each volume separately at half price.

CLIFTON & GRIMAUX.—French-English and English-French Dictionary, 2 vols., 8vo., half mor.....$9.60
Each volume sold separately at half price.

SMITH, HAMILTON & LEGROS.

French-English and English-French Dictionary,

2 vols., half mor.....$6.50
Each volume sold separately at 3.25

N. B.—Having obtained the agency for this important dictionary I shall be pleased to mail specimen pages free on application.

DICTIONNAIRES FRANÇAIS.

LITTRÉ.—Dictionnaire de la langue française, 4 vols., 4to. et un supplément, (in all 5 vols.) half mor.....$45.00

LITTRÉ & BEAUJEAN.—Abrégé du dictionnaire de la langue Française de E. Littré, avec un supplément d'histoire et de géographie, 1 vol., 8vo., half mor.....$6.00

LITTRÉ & BEAUJEAN.—Petit dictionnaire universel de la langue française, 1 vol., 18mo., bds.....$1.05

LAROUSSE, PIERRE.—Nouveau dictionnaire complet de la langue française, illustrated with 1500 wood cuts, 24mo, bds.....1.25

DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, 2 vols., 4to, half mor.....$16.25

SUPPLÉMENT au dictionnaire de l'Académie, containing words which are not to be found in the "Dictionnaire de l'Académie," 1 vol., 4to., half mor $11.20

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Pour la Jeunesse.

LES MALHEURS DE SOPHIE.

PAR

Mme. la Comtesse de Ségur.

This amusing story has long been familiar to French children and is not unknown even to American ones, especially to those reading French. In France it is a classic. Here, it has been used for years, by teachers requiring something light, amusing, and interesting for young children, and, the publisher in issuing an American reprint of it, trusts that it will find a wider *clientèle* than ever, especially as the price is much lower than the Paris editions.

12mo, Illustrated, paper, 60c.; cloth, 203 pages.....$1.00

VICTOR HUGO'S WORKS.

"NOTRE-DAME DE PARIS."

Just published. The handsomest and cheapest Edition to be had, with nearly 200 illustrations, by BIELER, MYRBACH and ROSSI. 2 volumes, 12mo., Paper, $2.00, Cloth, $3.00, Half Calf, $6.00, the set. This edition, while outwardly matching the other publications of Hugo in Mr. Jenkins' edition, contains all the superb illustrations of the *édition de luxe*, excepting those in color, so that it is the finest, as well as cheapest, popular edition of the work yet issued, and cannot fail of meeting with the favor of American readers of French.

SPECIAL NOTICE.

In order to realize on the great outlay necessitated in the preparation of this superbly illustrated work, the remainder of the *édition de luxe* will be offered at the following

REDUCED PRICES:

THE ÉDITION DE GRAND LUXE, only 100 of which was published at $20.00 for the two volumes, will be offered for **$14.00.**

THE ÉDITION DE LUXE, of which four hundred numbered and signed copies were published at $12.00 the set of two volumes, will be offered until further notice at **$ 8.00** the set.

"LES MISÉRABLES,"

This new and elegant edition of Victor Hugo's masterpiece is not only the handsomest but the *cheapest* edition of the work to be obtained in the original French. Its publication in America has been attended with great care, and it is offered to all readers of French as the best library edition of the work to be obtained, the only Paris edition being large, cumbersome and costly.

1ère partie : *Fantine*, 458 pages ; 2ème partie : *Cosette* 416 pages ; 3ème partie : *Marius*, 378 pages ; 4ème partie : *Idylle rue Plumet*, 512 pages ; 5ème partie : *Jean Valjean*, 437 pages.

*5 Volumes, 12mo,	Paper,	-	$ 4.50.
*" " "	Cloth,	-	6.50.
" " "	Half-calf,		13.50.

*For the convenience of classes, single volumes may be obtained separately in paper at $1.00, and cloth binding at $1.50.

"QUATREVINGT-TREIZE."

One of the most graphic and powerful of Hugo's romances, and one quite suitable for class perusal. 12mo, paper, $1.00, cloth, $1.50, half calf, $3.00. 507 pages.

"LES TRAVAILLEURS DE LA MER."

This celebrated work, which is one of the most notable examples of Victor Hugo's genius, is now ready, uniform in style with the above. 12mo, paper, $1.00, cloth, $1.50, half calf, $3.00.

ITALIAN.

NOVELLE ITALIANE.

No. 1. "ALBERTO." by E. DE AMICIS. This is the first of a new series of "Novelle Italiane," which, if properly sustained will be continued from time to time by other stories from the best contemporaneous Italian authors. "Alberto" is a charming story by the great Italian author-traveler, whose romances are very little known on this side of the Atlantic. It has the advantage of English notes by Prof. T. E. COMBA. 18mo. paper, 108 pages.....35c.

No. 2. "UNA NOTTE BIZZARRA." By ANTONIO BARRILI. An amusing little story, by one of the best contemporaneous Italian novelists, with English notes by Prof. T. E. COMBA. 18mo, 84 pages.....35c

No. 3. "UN INCONTRO," by EDMONDO DE AMICIS, and other Italian stories by noted writers, with English annotations by L. D. VENTURA, Professor of Italian and French at the Amherst Summer School of Languages. 12mo., Paper, 104 pages.....35c.

"LINGUA ITALIANA." By T. E. COMBA. A new practical and progressive method of learning Italian by the natural method—replete with notes and explanation, and with full tables of conjugations and lists of the irregular verbs. 12mo, cloth, 223 pages.....$1.50

SPANISH.

Mr. Jenkins desires to announce that he has now ready the first of a series of Spanish plays of a similar scope to the French Théâtre Contemporain, which will be issued at the same price. This play is

LA INDEPENDENCIA. By DON MANUEL BRETON DE LOS HERREROS, and is a bright modern comedy, excellently adapted for school readings. 12mo, paper,.....25c.

CHINESE.

A CHINESE-ENGLISH AND ENGLISH-CHINESE PHRASE BOOK. By T. L. STEDMAN and K. P. LEE. 1 vol. 12mo., boards.....$1.00

LATIN.

THE BEGINNER'S LATIN. By Professor W. MCDOWELL HALSEY, PH.D.

An elementary work in Latin, admirably adapted for beginners in the language, and the result of many years' teaching on the part of the author. 12mo, cloth.....$1.00

Full catalogue of French imported books and GENERAL SCHOOL BOOKS sent on application. Importation orders promptly filled at moderate prices.